

HISTORIQUE

DU

63e RÉGIMENT D'INFANTERIE

(1672-1887)

PAR J. MOLARD

CAPITAINE BREVETÉ

PROFESSEUR ADJOINT DE GÉOGRAPHIE

A L'ÉCOLE SPÉCIALE MILITAIRE DE SAINT-CYR



PARIS

BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

5, rue des Beaux-Arts, 5

MÊME MAISON A NANCY

1887

HISTORIQUE

DU

63e RÉGIMENT D'INFANTERIE

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie.


Gênes
Friedland
63
Chiclana
Fleurus
I.M.
Historique du
63e.

O

HISTORIQUE

DU

63e RÉGIMENT D'INFANTERIE

7424

(1672-1887)

PAR J. MOLARD

CAPITAINE BREVETÉ

PROFESSEUR ADJOINT DE GÉOGRAPHIE

A L'ÉCOLE SPÉCIALE MILITAIRE DE SAINT-CYR



PARIS

BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

5, rue des Beaux-Arts, 5

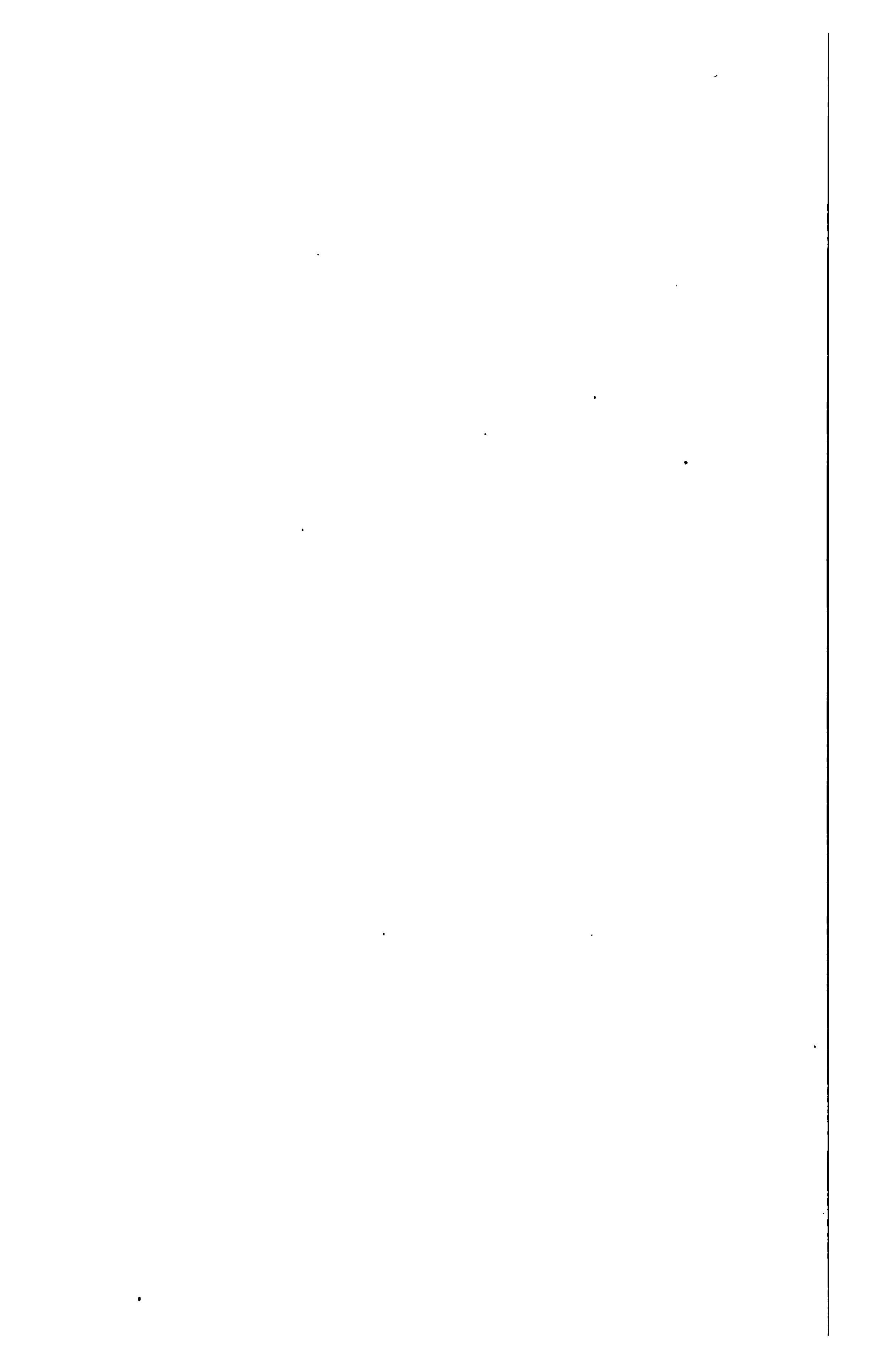
MÊME MAISON A NANCY

—

1887

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie.


Gênes
Friedland
63
Chiclana
Fleurus
I.M.
Historique
du
63e.



O

HISTORIQUE

DU

63e RÉGIMENT D'INFANTERIE

7424

(1672-1887)

PAR J. MOLARD

CAPITAINE BREVETÉ

PROFESSEUR ADJOINT DE GÉOGRAPHIE

A L'ÉCOLE SPÉCIALE MILITAIRE DE SAINT-CYR



PARIS

BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

5, rue des Beaux-Arts, 5

MÊME MAISON A NANCY

1887

74

Tout meurt;

Une seule chose ne meurt pas : c'est le jugement que l'on porte des morts.

(Vieille maxime gauloise.)



AVANT-PROPOS

Nous ne saurions mieux faire, ni donner à cet historique une préface plus belle, qu'en rappelant ici la circulaire du 3 juin 1872, par laquelle le vaillant soldat, le Ministre qui présida à la réorganisation de l'armée au lendemain de nos désastres, le général *de Cissey*, prescrivait l'établissement de l'historique des corps.

« Améliorer notre organisation militaire, répandre l'instruction dans tous les rangs, consolider la discipline, ne sont pas les seuls devoirs que la situation présente nous impose.

« Nos efforts doivent tendre surtout à raffermir et développer la valeur morale de l'Armée, cette force qui est la plus sûre garantie de notre avenir et à laquelle ni le nombre, ni les moyens matériels, ni les perfectionnements de l'art de la guerre ne sauraient jamais suppléer.

« Un des moyens les plus efficaces à mes yeux

d'atteindre ce résultat, c'est d'entretenir dans tous les corps le culte des traditions.

« On a proclamé que tous les peuples qui ont une légende, périssent par cette légende. Au moins contestable au point de vue de l'histoire des nations, cette thèse est absolument contraire à la vérité en ce qui concerne la famille et par conséquent en ce qui concerne le Régiment, cette grande famille militaire dont les membres sont solidaires des gloires, des dévouements et des sacrifices de ceux qui les ont précédés sous le Drapeau.

« Il faut que nos jeunes soldats apprennent en y entrant que cette famille a eu un passé souvent glorieux, que dans nos plus grands malheurs, au milieu de nos plus affreux revers, elle s'est toujours montrée dévouée au Pays, fidèle à ses devoirs, à la hauteur des dures épreuves que nous a envoyées la Providence.

« Le simple récit de ce qu'ont fait leurs devanciers, leur fournira de justes motifs d'émulation et de profitables enseignements et leur inspirera le désir d'imiter ceux qui avant eux ont bien mérité de la Patrie.

« Il est bon de faire connaître à nos jeunes soldats, dont le plus grand nombre, après quelques années de service, est destiné à rentrer dans la

vie civile, que plus d'un homme d'État, plus d'un magistrat éminent, plus d'un grand agriculteur, d'un industriel ou d'un négociant a commencé par servir la Patrie dans les rangs de l'armée, et de leur montrer que les principes d'honneur, de discipline, de respect pour la loi et pour l'autorité qu'on puise à cette école, sont des garanties de succès pour ceux qui les emportent avec eux dans d'autres carrières. »

INTRODUCTION

Avant la Révolution, les régiments portaient chacun un nom différent : généralement c'était un nom de province; d'aucuns, toutefois, portaient celui du colonel qui les commandait. Le rang de ces régiments entre eux, c'est-à-dire leur numéro, changeait assez souvent.

Il en résulte qu'il est bien difficile (sauf de très rares exceptions) à un régiment actuel, de s'attribuer exclusivement les hauts faits de tel ou tel régiment de l'ancienne monarchie.

Toutefois, « dans un régiment, comme dans une famille, où les mérites des générations se succèdent et s'ajoutent, il faut, pour les relier, une chaîne visible, palpable en quelque sorte, la perpétuité du nom[1] ».

C'est pour ce motif que le 63e se réclamera du vieux régiment suisse qui, au moment de la Révolution, portait le n° 63.

Admis, le premier des régiments suisses, à la solde de la France, le 17 février 1672, il fut levé à Berne et resta jusqu'à la fin, ainsi que le voulait sa fière *capitulation*, exclusivement composé de Bernois. Le 26 mai 1792, il fut licencié.

Lors de l'organisation de 1794, qui créa les premières

1. C. Rousset, *Histoire de Louvois*.

demi-brigades, la 63e, qui devait être constituée avec une partie du 32e (ex-Bassigny), ne fut pas organisée.

Ce n'est qu'avec la réorganisation du 29 nivôse an IV (18 janvier 1796) que l'on voit reparaître le n° 63.

Ce ne fut toutefois qu'en 1797 que la 63e demi-brigade se vit enfin réellement constituée.

Elle devint, à l'organisation de 1803, le 63e régiment d'infanterie de ligne, dont quelques-uns des hauts faits sont inscrits sur le drapeau actuel du régiment. Le 12 mai 1814, le 63e prit momentanément le n° 59, mais pour bien peu de temps et, dès le retour de l'Empereur, il redevenait le 63e, pour attacher un nouveau fleuron à sa couronne.

En 1815, le 63e devient la légion de l'Allier qui forma plus tard le 3e régiment d'infanterie. Ce fut la légion des Basses-Pyrénées, provenant du 94e de ligne, qui prit le n° 63 pour former ensuite le 13e léger.

En 1820, le numéro du régiment disparaît encore de l'armée; l'ordonnance du 23 octobre supprima, en effet, les légions pour organiser à leur place 60 régiments d'infanterie de ligne et 20 régiments d'infanterie légère.

Enfin, le 2 février 1823, quatre nouveaux régiments furent créés, qui prirent rang à la suite des régiments de ligne existant à cette époque, avec les nos 61, 62, 63, 64.

L'historique du 63e comprendra donc trois périodes bien distinctes : la 1re, du 17 février 1672 au 26 mai 1792 ; la 2e, de 1796 au 23 septembre 1815; la 3e, depuis le 2 février 1823.

PREMIÈRE PÉRIODE

17 février 1672 — 26 mai 1792

Pendant cette première période, le régiment a successivement porté le nom des colonels qui l'ont commandé.

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS POUR LA RÉDACTION DE LA PREMIÈRE PÉRIODE

Général SUSANE. — *Histoire de l'ancienne Infanterie française.*

JOMINI. — *Traité des grandes Opérations.*

Lieutenant-général DE BOURCET. — *Mémoires historiques sur la guerre que les Français ont soutenue en Allemagne depuis 1757 jusqu'en 1762.*

Marquis DE QUINCY (brigadier des armées du Roi). — *Histoire militaire du règne de Louis le Grand.*

Etc., etc.

PREMIÈRE PÉRIODE

Jusqu'à Louis XIV, les rois de France s'étaient contentés de recruter dans les Cantons le nombre d'hommes nécessaires pour entretenir le régiment suisse de leur garde et quelques compagnies franches.

Louvois eut, le premier, l'idée d'avoir en tous temps un certain nombre de régiments suisses dans les armées françaises.

En 1671, il chargea Pierre Stuppa, capitaine aux gardes, « homme d'honneur, d'esprit et de ressources, bon officier, négociateur habile[1] », d'aller négocier auprès des Cantons la levée et la cession de quatre régiments.

Cette négociation fut couronnée de succès, quoique après bien des difficultés, et les *Capitulations* en furent signées le 17 août 1671.

Le 17 février 1672, le premier des quatre régiments ainsi levé fut admis à la solde de la France et prit rang à la suite des corps sur pied à cette époque.

Levé à Berne par le comte d'Erlach, il était et demeura jusqu'à la fin exclusivement composé de Bernois.

Voici, du reste, le texte de la *Capitulation* en vertu de laquelle il fut admis au service de la France :

---

1. C. Rousset, *Histoire de Louvois*.

Capitulation du régiment suisse d'Erlach composé de 12 compagnies, chacune de 200 hommes, demandé au nom de Sa Majesté très chrétienne, par M. Stuppa, capitaine, muni des lettres de créance et d'un plein pouvoir, à la Ville et République de Berne; la levée duquel a été accordée par le conseil souverain, sous les conditions suivantes, pour leurs bourgeois et sujets seulement :

Art. 1er. — Cette levée de 2,400 hommes sera formée en un régiment, dont le colonel sera bourgeois de la ville de Berne, pendant tout le temps que le régiment sera sur pied.

Art. 2. — La solde de chaque homme sera de six écus petits de Berne, l'écu à raison de 58 sols de France.

Art. 3. — Lorsqu'une compagnie aura 180 hommes d'effectif, elle sera payée comme complète, c'est-à-dire pour 200 hommes.

Art. 4. — Si une compagnie passe le nombre de 180 hommes, il sera payé au capitaine lesdits six petits écus de Berne, pour chaque homme qu'il aura de surplus.

Art. 5. — Quand une compagnie aura moins de 180 hommes, on ne paiera que les effectifs.

Art. 6. — Si une compagnie vient à être ruinée pendant une campagne, y étant entrée avec 180 hommes effectifs, on accordera au capitaine un terme raisonnable pour remettre la compagnie, pendant lequel temps il sera toujours payé complet.

Art. 7. — Le colonel et les capitaines seront payés régulièrement tous les mois, à raison de 12 mois par an.

Art. 8. — Les capitaines seront obligés d'entretenir une bonne compagnie, composée de bons officiers et soldats, *tous bourgeois ou sujets de la ville de Berne,* et de payer les Lieutenants et Enseignes, aussi bien que les bas officiers et soldats.

Art. 9. — On avancera 4,000 livres à chaque capitaine pour la levée de sa compagnie, laquelle somme sera retenue pendant les six derniers mois de la première année de service.

Art. 10. — Le roi fournira l'étape, pour cette nouvelle levée, depuis Gex jusqu'à la garnison, gratis.

Art. 11. — L'état-major de ce régiment sera payé sur le pied de celui des gardes suisses, savoir : 2,000 livres par mois.

Art. 12. — Tous les capitaines présents ou à venir, doivent être bourgeois de Berne.

Art. 13. — On aura soin de séparer, le moins qu'il sera pos-

sible, pendant la campagne, les compagnies de ce régiment, pour qu'il puisse rendre de meilleurs services.

Art. 14. — On passera présents aux revues, et l'on paiera les soldats prisonniers, de même que les soldats malades, moyennant de bons certificats.

Art. 15. — Il sera permis aux soldats d'une compagnie licenciée, de s'engager dans une autre compagnie de Berne, sinon le capitaine sera obligé de les ramener au canton avec le drapeau.

Art. 16. — On ne se servira aucunement de ce régiment contre les puissances de la même religion que la ville de Berne, ni en aucune manière qui soit contraire aux anciennes alliances, desquelles ce régiment jouira pour toutes sortes d'exemptions, privilèges et bénéfices, soit pour le libre exercice de la religion, la justice particulière dont la connaissance appartiendra aux officiers seuls du régiment, qui auront droit de connaître de tous les crimes et délits qui pourraient être commis par aucun des officiers ou soldats du corps, d'instruire le procès aux criminels et de prononcer contre eux des jugements sans appel, comme aussi pour ce qui concerne la liberté des soldats malades aux hôpitaux et autres choses contenues aux anciens traités.

Art. 17. — La présente capitulation ne regarde uniquement que la levée de ce régiment, sans qu'on puisse tirer aucune conséquence qui soit préjudiciable aux anciennes alliances.

Art. 18. — On s'est promis de part et d'autre de tenir exactement et fidèlement l'exécution du contenu des articles ci-dessus.

De telles conditions étaient dures pour Louis XIV, et nous devons ajouter que les capitulations des autres régiments suisses furent un peu moins fières que celle du régiment de Berne.

Mais le roi n'eut pas lieu de regretter de les avoir signées. Nous allons voir le régiment donner, sans compter, son sang sur presque tous les champs de bataille de la Monarchie, et les pages inscrites à son nom dans l'historique du 63[e] ne sont certes pas les moins belles, encore que nous ayons forcément dû les écourter.

Colonel d'ERLACH (Jean-Jacques)

(17 février 1672)

Brigadier du 27 mars 1668. — Maréchal de camp du 25 février 1676. Lieutenant-général du 24 août 1688.

Lorsqu'il arriva de Suisse en 1672, le régiment d'Erlach ne fit que traverser la France, pour se rendre immédiatement à l'armée des Pays-Bas, où il fut placé sous les ordres de Condé.

Il fit ses premières armes avec distinction au siège de **Nimègue**, et, après la prise de cette place, on l'envoya dans le duché de Clèves pour y passer l'hiver.

L'année suivante (1673), il sert au siège de **Maëstricht**, où, le 21 juin, il repousse vigoureusement une sortie; dans cette action, le major du régiment est tué. Le 11 août 1674, nous trouvons Erlach à la bataille de **Senef**.

Ce jour-là, Guillaume d'Orange avait mis son armée en marche sur trois colonnes parallèles qui vinrent défiler à une demi-lieue du camp de Condé. Ce prince, informé de la chose, se porta en avant pour reconnaître l'ennemi: sa résolution fut vite prise. « Nous attaquons, dit-il à ceux qui l'entouraient, l'ennemi qui, groupé en une masse compacte, nous eût offert un obstacle solide, s'est disloqué lui-même en trois tronçons impuissants. D'abord à l'arrière-garde, au centre ensuite, à la tête enfin, si nous en avons le temps. »

Prenant alors ses dispositions d'attaque, il dirige sur Senef trois régiments d'infanterie dont celui d'Erlach.

Senef est enlevé et, pour arrêter Condé, le prince d'Orange met en état de défense le prieuré de Saint-Nicolas. C'était un grand couvent, clos de murs, situé à mi-côte du plateau que couronne le village du Fay, et vers lequel le terrain montait en pente douce, présentant partout des vergers entourés de haies, des houblonnières et des petits bois. Cette position très forte était bondée d'infanterie espagnole et hollandaise qui, invisible, occupait les créneaux du prieuré et toutes les haies.

Le prince de Condé en décide l'attaque immédiate. L'infanterie formée en colonnes, d'Erlach en tête d'une, est lancée à l'assaut. Mais elle est arrêtée par le feu écrasant d'un adversaire bien abrité. Après une demi-heure de lutte inutile, Condé lance à travers les houblonnières et les vergers, trois escadrons de cavalerie que suit l'infanterie. La plaine est enfin conquise.

Le prince ordonne alors au chevalier de Fourilles de monter à l'assaut avec ce qui lui reste de monde. C'est en vain que celui-ci lui représente que l'infanterie est décimée et exténuée, et le supplie d'attendre l'arrivée des troupes du camp. Condé, qui sait que la victoire ne peut lui rester qu'à la condition d'aller vite, lui répond : « C'est de l'obéissance et non des conseils qu'il me faut. » Le chevalier, consterné, reforme son infanterie sur deux colonnes, se met à la tête des cavaliers et commande la charge. Il est tué et l'attaque repoussée. Furieux, Condé se place lui-même à la tête des survivants des premières attaques, s'élance à l'assaut du prieuré et s'en rend maître après une lutte acharnée. L'armée alliée se retire au village du Fay qui, perché au sommet du coteau, entouré de haies et de vergers, formait une forte position défensive. Sans attendre l'arrivée de son armée tout entière, Condé donne l'ordre d'attaquer. Mais, là, tous ses efforts furent

repoussés, comme le furent également tous les retours offensifs de Guillaume.

La lutte acharnée se continua au clair de la lune, et il était plus de minuit lorsqu'elle cessa.

C'était la première grande bataille à laquelle assistait le régiment d'Erlach ; il y fit largement son devoir, mais aussi il y éprouva des pertes énormes.

Pour éviter les embarras résultant de l'interprétation de la Capitulation, interdisant au régiment de prendre part aux luttes contre les puissances de même religion que la ville de Berne, d'Erlach fut envoyé en 1675 à l'armée de Roussillon, commandée par le maréchal de Schomberg.

Il y débuta par le siège de **Bellegarde** et par la prise de **Notre-Dame del Castello**. A la fin de cette campagne, il va tenir garnison à Bellegarde, où il passa toute l'année 1676.

Rentré dans les rangs de l'armée française en 1677, d'Erlach fait des prodiges de valeur, le 4 juillet, au combat d'**Espolla**, où il perd 1 enseigne, 12 sergents, 45 soldats, et où il a 4 lieutenants et 116 hommes de blessés.

On le retrouve en mai 1678 au siège de **Puycerda**, où sont tués le lieutenant Diesbach et l'enseigne Motais ; le lieutenant-colonel Muralt y est très grièvement blessé.

Après la prise de cette place, trois compagnies y furent mises en garnison, mais, peu de temps après, la paix ramena tout le régiment en France.

En 1684, d'Erlach fit la campagne sous le maréchal de Créqui et servit au siège de **Luxembourg**.

Le régiment s'était si vaillamment comporté dans sa première campagne en Roussillon qu'il y est renvoyé en 1688.

Le 19 mai 1689, un de ses détachements, retranché sur la montagne **Saint-Antoine**, se défend bravement contre une nuée de miquelets et occupe fortement ce poste qui domine **Campredon**. Après la capitulation de cette place, devant laquelle il avait perdu un capitaine, d'Erlach y est mis en garnison, et doit presque aussitôt la défendre contre une armée espagnole.

Le 21 juillet, quatre compagnies qui occupaient une maison située à mi-côte dans le vallon, sont attaquées avec vigueur par le régiment espagnol de los Amarillos; l'ennemi fut repoussé, son colonel blessé et fait prisonnier.

En 1690, le major Rolland, à la tête des grenadiers, défait un parti de miquelets près du **Cap Lescot**.

Le 4 mai 1691, d'Erlach investit la **Seu d'Urgel** qui est emportée d'assaut, et où furent faits prisonniers deux des meilleurs régiments castillans (los Colorados et los Amarillos).

La campagne de 1692 est insignifiante.

Mais, en 1693, d'Erlach contribua à la prise de **Roses**.

Le 27 mai 1694, il se distingue encore à la bataille du **Ter**. Il se signale en outre aux sièges de **Palamos**, de **Girone**, d'**Ostalrich** et de **Castelfullit**.

Au mois de septembre, le régiment passe sous les ordres du colonel Manuel.

COLONEL MANUEL (ALBERT)

(SEPTEMBRE 1694)

En 1695, 4 compagnies sont chargées de la garde d'Ostalrich, pendant que le reste du régiment va au secours de **Castelfullit** assiégé[1].

L'année 1696 se passe sans qu'il y ait rien d'important à signaler.

Mais en 1697, tout le régiment prend part au siège de **Barcelone**, dont la prise fut un coup d'éclat. « La prise de cette place, dit Fervel, fut la cause déterminante de la paix de Ryswick. » (*Campagnes de la Révolution dans les Pyrénées. Introduction.*)

---

1. Les deux bataillons envoyés à Castelfullit y arrivèrent à temps pour se jeter dans la place avant que l'ennemi s'en fût emparé.

Ils y furent assiégés par 20,000 Espagnols auxquels ils résistèrent victorieusement pendant 12 semaines de tranchée ouverte.

En mémoire de cette belle défense, Louis XIV envoya au colonel Manuel une médaille d'or portant d'un côté le buste du roi et l'exergue *Ludovicus magnus, rex Christianissimus*. L'autre face représentait le roi assis sur un vaisseau grec, le trident à la main, plaçant une couronne sur la tête d'un guerrier vêtu à la romaine avec ces mots : « *Virtuti nautica præmia data.* »

Autour de la médaille, on lisait : « *Albertus Manuel, legionis helveticæ præfectus, servato Castelfollito, manu regis hoc munere decoratus est anno* MDCLXXXXV. »

Cette médaille, du poids de 38 louis, était accompagnée d'une lettre du marquis de Barbezieux, ministre de la guerre, très flatteuse pour le colonel Manuel et pour le régiment.

COLONEL DE VILLARS-CHANDIEU (CHARLES)

(17 JANVIER 1701)

Brigadier du 3 janvier 1696. — Maréchal de camp du 26 octobre 1704. — Lieutenant-général du 1er juillet 1722.

Le 17 janvier 1701, le régiment passa sous les ordres de M. de Villars-Chandieu et fut désigné pour servir à l'armée de Flandre, où, en 1702, il contribua à la défaite des Hollandais sous **Nimègue.**

En 1703, il est au combat d'**Eckeren** avec Boufflers qui, par cette victoire, sauve Anvers menacée par les Hollandais. L'année d'après, il commença la campagne entre le Rhin et la Moselle et rejoignit, le 8 août, sous Namur, le corps d'armée que commandait le marquis de Bedmar, avec lequel il acheva la campagne.

En 1706, il assiste à la malheureuse bataille de **Ramillies.** En 1708, Villars-Chandieu combattit avec un rare courage à **Oudenarde**, où il perdit le capitaine Henri Leisler. Après la déroute de l'armée, ses deux premiers bataillons furent jetés dans Gand; le 3e se réfugia à **Lille**, et y participa à la belle défense du maréchal de Boufflers.

Le bataillon de Villars-Chandieu formait à peu près seul le petit noyau de vieux soldats dont disposait Boufflers; la garnison totale n'était que le tiers de l'armée assiégeante; en outre, elle manquait de poudre et avait peu de vivres. Cependant, la défense fut des plus belles. Deux assauts furent repoussés avec de grandes pertes pour les assiégeants. La tranchée était ouverte depuis 40 jours et l'ennemi n'avait encore pu s'emparer d'aucun ouvrage.

Toutefois, les assauts répétés finirent par épuiser la garnison.

Une brèche plus considérable ayant été enfin ouverte dans les remparts, Boufflers ne voulant pas exposer la ville à une prise d'assaut qu'il ne pouvait plus empêcher, demanda à capituler après trois mois de siège.

Mais le 22 octobre, il ne livra que la ville, et avec ses troupes il se retira dans la citadelle.

Devant tant de courage, le prince Eugène lui écrivit : « Monsieur le Maréchal, ménagez votre personne et votre brave garnison. Je signerai tout ce que vous voudrez. » — « Rien ne presse, répondit Boufflers, permettez-moi de me défendre le plus longtemps que je pourrai. »

Cette réponse fut communiquée à la garnison, et officiers et soldats, tous jurèrent de mourir sur la brèche.

Cependant, *sur l'ordre formel de Louis XIV*, le 8 décembre, après 4 mois de tranchée ouverte, il fallut rendre la place. Boufflers rédigea lui-même les clauses de sa capitulation, que l'ennemi signa sans y apporter aucune restriction.

L'année suivante, le régiment était à la bataille de **Malplaquet**, où une blessure grave qui jeta le maréchal de Villars à terre, empêcha probablement que nous ne remportions la victoire.

On venait de distribuer aux soldats le pain dont ils manquaient depuis deux jours. A l'annonce de l'approche de l'ennemi, ils le jettent pour se porter plus vite au-devant de lui. Après une lutte acharnée, Villars-Chandieu dut battre en retraite avec le reste de l'armée ; mais cette retraite se fit dans le plus bel ordre et l'ennemi acheta au prix de pertes énormes l'honneur de rester maître du champ de bataille, où nous ne lui abandonnions ni drapeaux, ni canons, ni prisonniers.

« Si Dieu nous fait la grâce de perdre encore une pareille bataille, écrivait Villars à Louis XIV, Votre Majesté peut compter que ses ennemis sont détruits. »

1712 est une année glorieuse pour le régiment. Il participe d'abord à la défense d'**Arras**, où le capitaine Martin Winger est tué ; de là, il va prendre part à la victoire de **Denain** qui sauva la France. La veille de la bataille, dès que la nuit fut venue et pendant que les hussards bordaient la Selle, pour que ni déserteurs ni espions ne puissent passer à l'ennemi, 30 bataillons, dont 2 de Villars-Chandieu, courent à l'Escaut avec des pontons.

On passe ainsi le fleuve ; un marais qui se trouve de l'autre côté est franchi par les soldats qui ont de l'eau et de la boue jusqu'à la ceinture. On touche aux ouvrages de l'ennemi : les premières redoutes sont rapidement enlevées.

Les bataillons de Villars-Chandieu et le reste de l'infanterie se déploient dans les lignes mêmes de l'ennemi, entre Denain et Marchiennes. Puis l'armée marche sur le camp retranché de Denain. Tout est emporté en un instant. Le duc d'Albemarle, sept généraux, soixante drapeaux, sont au pouvoir des vainqueurs.

A la suite de cette belle victoire, le maréchal Villars prend partout l'offensive.

Villars-Chandieu assiste alors à la prise de **Douai**, puis à celle de **Bouchain**, où il perd le capitaine Steiner et le lieutenant Gaudard ; enfin à celle du **Quesnoy**, où le capitaine Wisching est tué. Dans cette dernière place, nous enlevons à l'ennemi un matériel immense, 140 mortiers, 116 canons de gros calibre et quantité de pièces de campagne.

Après cette campagne, le régiment passe, en 1713, à l'armée d'Allemagne, où il fut employé au siège de

Landau. Dans la nuit du 4 au 5 août, une de ses compagnies de grenadiers, avec 3 compagnies de grenadiers irlandais, fit l'attaque du **Pâté**, qui fut emporté avec la plus grande résolution, malgré le feu écrasant du réduit de la demi-lune. Pendant que les grenadiers travaillaient à se loger dans cet ouvrage, le reste du régiment repoussait une sortie où furent tués le major Mannlich, les capitaines de Villars et Samuel Roy, le lieutenant Willemain.

La paix de Rastadt donna enfin au régiment quelques années de repos qu'il avait bien mérité.

Pendant cette période, on le réduisit à 2 bataillons.

Colonel MAY (Béat-Louis)

(9 mai 1728)

Enseigne en 1690. — Lieutenant-colonel du 30 mai 1721. — Brigadier du 1er août 1731.

Le 10 novembre 1733, le régiment, qui était passé sous les ordres du colonel May en 1728, est rétabli à 3 bataillons, et quitte la garnison de Givet pour se rendre à l'armée du Rhin, où il assiste, en 1735, au combat de **Klausen**.

Réduit de nouveau à 2 bataillons en 1737, il fut placé à **Metz**.

Colonel de BETTENS (Georges-Mannlich)

(15 août 1739)

Capitaine en 1689. — Lieutenant-colonel du 8 avril 1705. — Brigadier du 1er février 1719. — Maréchal de camp du 1er août 1734. — Lieutenant-général du 15 août 1739.

Le 15 août 1739, le régiment fut placé sous les ordres de M. de Bettens. Pendant que l'armée française franchissait le Rhin et se dirigeait vers la Bohême pour la guerre de la succession d'Autriche, de Bettens fut placé au camp de Dunkerque sous les ordres du bailli de Givry.

Il travailla aux retranchements de ce camp et les garda jusqu'au mois d'octobre 1742.

Il fut ensuite envoyé à Douai, où il passa toute l'année 1743. Son 3e bataillon ayant été reconstitué le 22 septembre, fut établi à Aire.

En 1744, le régiment est appelé au camp de Courtrai, et au mois d'octobre, il est partagé entre Menin et Ypres.

Le 11 avril 1745, Bettens quitte ces deux villes pour aller camper sous Maubeuge. Pendant qu'un bataillon était maintenu en ce point, les deux autres se rendirent au siège de **Tournai**, où ils perdirent 29 hommes.

Le 9 mai, ils quittèrent les tranchées pour aller au-devant de l'ennemi dans la plaine de **Fontenoy**.

La brigade de Bettens fut chargée de construire, pendant la nuit du 10 au 11, trois redoutes entre les villages de Fontenoy et d'Anthoing, et elle les garda pendant la bataille. Cette brigade, composée de 2 bataillons de Bettens et de 3 de Diesbach, avait un bataillon dans chacune

de ces redoutes, destinées à défendre le chemin d'Anthoing à Fontenoy, dont l'ennemi aurait pu profiter pour arriver sur notre flanc. Les deux autres bataillons soutenaient 4 régiments de dragons.

Tous les efforts de l'ennemi pour passer de ce côté furent rendus inutiles par l'inébranlable fermeté des Suisses.

Le régiment perdit dans cette belle journée 49 hommes; 73 furent blessés. Le sous-lieutenant Rodolphe Taschner fut le seul officier tué.

Après la bataille, le régiment retourna devant Tournai et fit le siège de la citadelle.

Il participa ensuite à ceux d'**Oudenarde**, d'**Ostende**, de **Nieuport**. Le lieutenant-colonel d'Erlach-Schadau enleva avec la plus grande valeur le fort **Wirwoot**, d'où dépendait la prise de Nieuport.

De Bettens termina cette campagne par le siège d'**Ath**, où vint le rejoindre son 3ᵉ bataillon qui fut chargé de servir l'artillerie. Après la prise de cette place, le régiment vint prendre ses quartiers d'hiver à Tournai.

Bettens quitta cette ville en février 1746 pour aller faire le siège de **Bruxelles**, où il perdit 14 hommes. Rentré ensuite à Tournai, il en part définitivement au mois de mai pour aller faire le siège de la citadelle d'**Anvers**. Au mois de juillet, il est avec Beauvoisis au camp du Parc près de Louvain, et il soutient un beau combat, le 14 août, au village de **Perwez**.

En septembre, nous le retrouvons devant **Namur**, où il est placé entre la Sambre et la Meuse. Il était de tranchée le jour où capitula le fort d'Orange. Deux jours auparavant, les grenadiers de Bettens s'étaient distingués en emportant les palissades de ce fort et y avaient perdu 11 hommes.

Le régiment rejoignit ensuite à Tongres la Grande-Ar-

mée et combattit à **Rocoux**, le 11 octobre, dans la division du marquis de Contades.

Après cette affaire, il fut envoyé à Bruxelles, puis à Bruges et Nieuport, où il passa l'hiver.

Son repos ne fut pas de longue durée; dès le commencement de l'année 1747, Bettens est employé à la conquête des places maritimes de la Flandre hollandaise. Il fait seul le siège du fort de **la Perle**, contribue à celui de **Liefkenhoëck**, et se couvre de gloire à la prise d'**Hulst**, où il perdit 27 grenadiers à l'attaque du redan de **Zandberg**.

Il servit ensuite à la soumission d'**Axel**.

A la suite de cette expédition, le régiment d'Auvergne étant entré à Anvers, Bettens le remplaça au camp de Doel.

Le 28 mai, il est envoyé au camp de Malines, où il fut chargé, avec La Mark, de la garde des moulins de Rousselaëre; il travailla quelque temps à la réparation des digues qui entouraient ce poste.

Il fut ensuite de nouveau rappelé à la Grande-Armée, où nous le voyons prendre part à la bataille de **Lawfeld**.

Destiné à l'attaque du village de ce nom, Bettens y entre la baïonnette au canon, sans tirer un seul coup de fusil, et s'avance ainsi, comme sur un terrain de manœuvre, jusqu'à la dernière haie, refoulant tout ce qui se trouvait devant lui. Malgré la vivacité du feu de l'ennemi, le régiment se maintient derrière un ravin qui coupe le village en deux, et y attend l'arrivée des Irlandais. L'attaque recommence alors avec une nouvelle furie et est enfin couronnée de succès. Après l'enlèvement de Lawfeld, Bettens marche sur le village de Ulitinghen, qu'il garde jusqu'à la nuit.

Les pertes du régiment à Lawfeld furent énormes. Le lieutenant-colonel d'Erlach-Schadau, le major Louis May,

les capitaines Willemain, Sandoz, Ferrier, de Bellerve, le lieutenant Chiffette, les enseignes Pol et Repingon et les sous-lieutenants Ilghedefrey et Taitaz restèrent sur le champ de bataille avec 132 bas officiers et soldats.

Aussitôt après la bataille, Bettens se mit en route pour la Normandie, et de là fut dirigé, en 1748, sur les côtes de Bretagne, qu'il protégea contre les entreprises des Anglais.

Deux bataillons demeurèrent à Landerneau jusqu'à la paix; le 3e était à Belle-Isle-en-Mer.

COLONEL JENNER (SAMUEL)

(23 JUILLET 1751)

Enseigne : 1727. — Brigadier : 10 février 1759. — Maréchal de camp : 21 février 1762. — Commandeur de l'ordre du Mérite militaire.

Le 23 juillet 1751, le régiment reçut un nouveau colonel, M. Jenner, avec lequel il fit partie, en 1753, du camp de Gray.

Réduit à deux bataillons, le 1er avril 1756, il fut désigné au mois d'octobre pour faire partie des vingt bataillons de secours promis par Louis XV à Marie-Thérèse. Mais la France se trouvant engagée elle-même dans la guerre de Sept ans, Jenner fut envoyé à l'armée du Bas-Rhin.

L'année suivante, nous le trouvons contribuant à la victoire d'**Hastembeck**. Il appartenait alors à la brigade Reding, placée sous les ordres de d'Armentières. Le 25 juin, il aide à repousser les avant-postes ennemis; le 26, avec Champagne, il forme le centre de la ligne de bataille et s'empare d'une redoute où l'on prit 9 grosses pièces et 2 obusiers.

Après la bataille, il fut avec les troupes qui conquirent l'électorat de Hanovre.

Le 20 juin 1758, Jenner était à la bataille de **Crefeld**, où, placé avec la Marine et Touraine dans les taillis et métairies qui formaient la gauche de notre ligne de bataille, il combattit avec la plus grande vigueur et tint

tête, pendant trois heures d'un combat meurtrier, aux forces bien supérieures de l'adversaire, dont il repoussa trois fois les attaques. Mais enfin il fallut battre en retraite. Elle se fit avec tant d'ordre et de fermeté que l'ennemi n'osa suivre l'armée.

En 1759, le régiment fait le siège de **Munster**, où le colonel Jenner est blessé et le lieutenant-colonel de la Chenelas tué.

L'année d'après, le régiment combat à **Corbach**, sous le comte de Saint-Germain. Ce dernier reçoit, pendant la bataille, l'ordre du duc de Broglie de reprendre un bois dont l'ennemi s'était emparé. Il le fait avec tant d'impétuosité que Ferdinand, qui commandait nos adversaires, se voit obligé de charger lui-même à la tête de deux régiments anglais, pour couvrir sa retraite, qu'il effectua en perdant 800 hommes et 15 pièces de canon.

Après la bataille, Jenner passe sous les ordres du chevalier du Muy et se couvre encore de gloire à **Warbourg**, où, avec Rouergue, la Couronne et Lochmann, il soutient l'effort de l'ennemi et favorise la retraite de l'armée. Ce combat, dans lequel le colonel Jenner est encore blessé, fut des plus chauds. La Couronne, Rouergue, Jenner et Lochmann opposèrent la plus vive résistance et ne cédèrent qu'au moment où une colonne ennemie, débouchant sur leur flanc droit, vint s'établir sur les hauteurs qui les dominaient.

Le 16 juillet 1761, le régiment était aux affaires de **Willingshausen**. Malgré que l'armée eût dû battre en retraite après deux jours de combats acharnés, elle s'était si vaillamment comportée que le duc de Choiseul écrivait, le 22 juillet, au maréchal de Broglie : « Le roi vous enjoint de marquer aux troupes qui ont combattu ces deux journées, le contentement qu'il a de leur conduite et l'in-

tention où il est de leur donner des marques de sa satisfaction. »

A la suite de ce combat, Jenner fit partie du détachement qui poussa une pointe dans l'électorat de Hanovre.

Après cette expédition, il vint prendre ses quartiers d'hiver à Gueldre.

Colonel
Baron d'ERLACH de RIGGISBERG (Abraham)
(21 février 1762)

Enseigne : 1733. — Brigadier : 1er janvier 1748. — Maréchal de camp : 20 février 1761. — Lieutenant-général : 1er mars 1780. — Commandeur de l'ordre du Mérite militaire.

A la signature des préliminaires de paix, le régiment, qui était passé sous les ordres du colonel baron d'Erlach de Riggisberg, le 21 février 1762, est envoyé à Strasbourg.

A partir de ce moment, la période des guerres de la monarchie contre l'Europe est terminée et nous n'avons plus qu'à suivre le régiment dans les divers épisodes de la vie monotone de garnison.

En 1763, Erlach va successivement à Phalsbourg, Metz et Longwy. Il revient à Phalsbourg en août 1765 et est appelé en 1766 au camp de Compiègne. Il se rend ensuite à Verdun (août 1766); à Lille (mai 1768); à Cambrai (janvier 1769); à Toul (août 1769); à Châteaulin (janvier 1771); à Condé (juin 1771); à Saarlouis (octobre 1772); à Phalsbourg (septembre 1774); au fort Louis du Rhin (juin 1774); à Saarlouis (juin 1776); au Quesnoy (octobre 1776); à Montmédy et Thionville (mai 1777); à Marseille (novembre 1778) et à Toulon (octobre 1781). Ce fut dans cette ville que le régiment reçut, le 24 novembre 1782, son dernier colonel, le baron d'Ernest.

Colonel baron d'ERNEST (Béat-Rodolphe)

(24 novembre 1782)

Capitaine : 1762. — Lieutenant-colonel : 5 juin 1774. — Brigadier : 1er janvier 1784. — Maréchal de camp : 9 mai 1788.

Au mois de septembre 1783, le régiment fut envoyé à Mont-Dauphin et, l'année suivante, il passa en Corse où il occupa les garnisons de Calvi et de Saint-Florent, jusqu'au mois de mai 1789. A cette époque, les premiers orages de la Révolution le firent rappeler sur le continent, et il fut d'abord placé à Aubagne et à Toulon.

Au mois d'avril 1790, lorsque Marseille commença à s'agiter, il rentra dans cette ville où il reçut l'ordre de remplacer, dans la garde des forts, le régiment de Vexin et la garde nationale.

Des troubles graves ayant éclaté à Aix, 400 hommes du régiment partirent de Marseille pour cette ville; mais l'entrée leur en ayant été refusée, ils revinrent à Marseille.

Le 16 octobre 1791, les querelles les plus graves éclatèrent entre les Marseillais et les hommes du régiment. Des rixes sanglantes eurent lieu au théâtre. Cela dura jusqu'au 23, époque à laquelle l'autorité militaire prit le parti de consigner d'Ernest dans ses casernes.

Au mois de novembre, le régiment trouva le moyen de sortir d'une manière honorable de cette fausse position.

Des commissaires de l'Assemblée nationale étaient arrivés pour organiser le Comtat-Venaissin et réunissaient des troupes à Sorgues pour chasser d'Avignon le fameux Jourdan Coupe-têtes. Ernest demanda et obtint de faire partie de cette expédition. Il occupa Carpentras le 3 novembre et Avignon le 11.

Quelque temps après, les événements le ramenèrent à Aix.

Le 26 février 1792, la municipalité d'Aix, avertie qu'un gros corps de Marseillais avec 6 canons suivait le chemin d'Aix, somme le régiment de marcher à sa rencontre.

Les adversaires sont bientôt en présence, et il résulte des pourparlers que les Marseillais ne se sont mis en campagne que parce qu'on les a assurés que la ville d'Aix était tyrannisée par les aristocrates et le régiment d'Ernest. Ils demandent en conséquence que ce régiment soit renvoyé, déclarant qu'en cas de refus ils attaqueront.

Les chefs du régiment firent alors rentrer leurs hommes dans leurs quartiers, mais la position devenait extrêmement périlleuse.

Le 28, les Marseillais, grossis de tous les garnements d'Aix, échauffés par deux jours de bravades et de bavardages, se disposent à démolir les casernes. Les officiers d'Ernest, bien décidés à ne pas engager un combat auquel tout les sollicitait cependant, calculant que leur victoire, dans les circonstances où ils se trouvaient, pourrait avoir des suites funestes, se résignèrent à sortir de leur casernes, ne demandant autre chose que le passage libre, qui leur fut promis.

Il arriva alors ce qui arrive toujours, quand on a affaire à des gens sans foi, sans nom, sans mandat. Les soldats du régiment furent séparés, désarmés et maltraités.

Cependant, la municipalité, comprenant la gravité de

ce qui venait de se passer, parvint à faire rendre au régiment toutes ses armes et le fit partir pour Toulon.

Mais, dès le 16 mars, le Sénat de la République de Berne écrivait à Louis XVI la fière et digne lettre suivante :

« Sire, le régiment d'Ernest, avoué par notre Sénat, le plus ancien régiment suisse de ligne au service de la couronne de France qu'il a servie pendant plus d'un siècle avec fidélité et dont la conduite a été sans reproches, ce régiment a eu, le 26 février, à Aix, le sort le plus mortifiant et le moins mérité.

« Assailli par une troupe infiniment supérieure en nombre, lié par une loi dont il avait juré l'observation, qui le mettait dans l'impossibilité de se défendre, il s'est vu forcé de poser les armes.....

« En guerre ouverte contre les ennemis déclarés de Votre Majesté, il n'aurait quitté ses armes qu'avec la vie.....

« Dans ces circonstances, il ne nous reste qu'à retirer notre régiment, ses services ne pouvant plus être utiles à Votre Majesté. Son honneur ne lui permet plus de prolonger son séjour dans un pays où, ni l'alliance, ni sa capitulation ne lui procurent plus la sécurité nécessaire.

« Votre Majesté, ainsi que ses très augustes prédécesseurs, ont donné dans tous les temps, aux troupes suisses en général, et à notre régiment en particulier, des preuves si convaincantes de leur haute confiance et bienveillance royale, que nous ne devons pas douter que Votre Majesté accueillera favorablement notre demande et qu'elle daignera par conséquent ordonner incessamment qu'on lui accorde une retraite sûre et honorable et qu'on lui assigne la route la plus commode pour se rendre dans sa patrie... »

Le régiment fut alors réuni à Romans et un ordre du

26 mai 1792 le dirigea sur la Suisse par la route de Fort-l'Écluse et Gex.

Un décret du 22 germinal an III, émané de la Convention nationale, lui assura les pensions qui avaient été réglées sous le règne précédent et fit payer l'arriéré.

Au moment où le régiment qui, le dernier de l'ancienne monarchie, porta le n° 63, quitte la France, il est de notre devoir à nous, ses successeurs, de le saluer et de le remercier du lustre qu'il a jeté sur notre numéro.

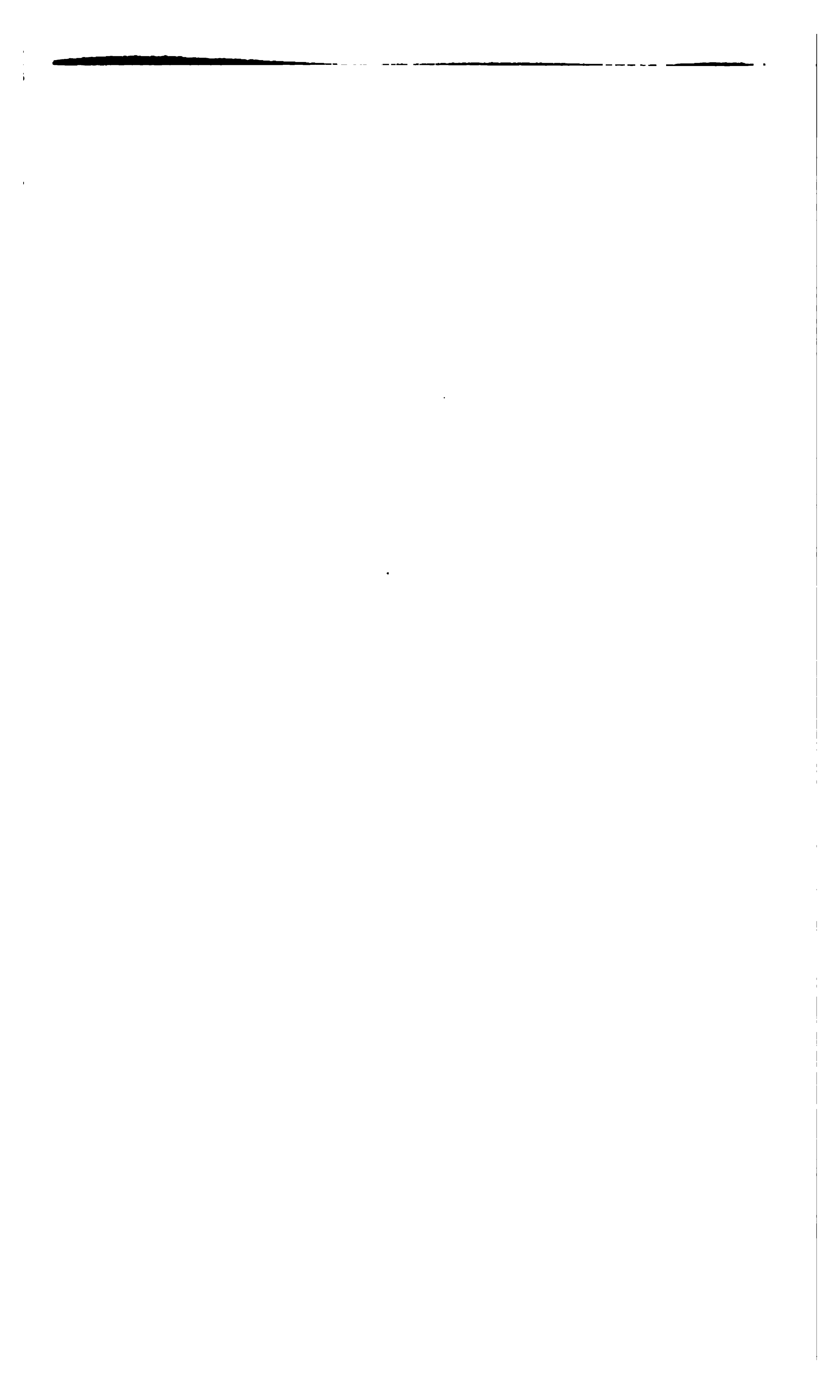
Pendant plus d'un siècle, il a bravement, loyalement et souvent d'une façon héroïque, servi notre patrie. Il a assisté à plus de vingt combats ou batailles rangées, dont *Séneffe*, *Denain*, *Fontenoy*, *Lawfeld*, marquent les étapes glorieuses. Il a pris part à l'attaque ou la défense de plus de quarante places, forts ou citadelles, parmi lesquelles la défense de *Lille* sous Boufflers rayonne du plus vif éclat.

Partout et toujours, il a donné sans compter son sang sur tous les champs de bataille où il a porté le drapeau de la vieille France.

Dans les jours troublés de la Révolution, en butte aux attaques soulevées contre lui par des passions mauvaises, il a fait preuve de la plus entière abnégation ; il est resté calme et froid devant les menaces, les provocations et les injures, ne voulant pas faire usage de ses armes contre les citoyens d'un pays qu'il avait si glorieusement servi.

Il quitta la France, noblement et simplement, avec la conscience du devoir accompli, et l'on peut dire de lui qu'il avait bien mérité de la Patrie française.

Honneur donc à lui et à ces braves citoyens et sujets de la ville de Berne qui l'ont constamment recruté !





Grenadier du Régiment d'Ernest en 1789.

Lith. Berger-Levrault et Ce Nancy.

Le régiment a eu douze drapeaux dont un drapeau colonel blanc semé de fleurs de lys d'or et chargé des armes de France ; et onze drapeaux d'ordonnance dont les quartiers étaient partagés en quatre flammes ondées, deux jaunes alternant avec deux rouge et bleu. Sous M. d'Erlach de Riggisberg, les flammes étaient rouges, blanches et noires.

La tenue, depuis que l'uniforme avait été donné aux Suisses, avait consisté en habit et veste rouge-garance, culotte et parements bleus de roi, boutons blancs, pattes ordinaires garnies de trois boutons et autant de boutonnières bleues ; la veste garnie de boutonnières jusqu'à la ceinture et ornée de brandebourgs et d'un galon blanc ; chapeau bordé d'argent.

Les sergents ont porté l'habit bleu à parements rouges jusqu'en 1776.

Cette année, la tenue fut modifiée et le régiment eut l'habit rouge avec collet, revers et parements noirs ; veste, culotte, passepoils et boutons blancs.

DEUXIÈME PÉRIODE

1796-1815

Pendant cette deuxième période, le régiment s'est appelé : **63ᵉ demi-brigade de ligne,** jusqu'à l'organisation de 1803 ; et **63ᵉ régiment d'infanterie de ligne,** de cette époque à 1815.

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS POUR LA RÉDACTION DE LA DEUXIÈME PÉRIODE

Colonel Braault. — *Notes. Ministère de la Guerre.*

Sicard. — *Notes. Ministère de la Guerre.*

Napoléon Ier. — *Correspondance générale.*

Dépôt de la Guerre. — *Mémorial.*

Mathieu-Dumas. — *Précis des événements militaires.*

A. Thiers. — *Histoire de la République, du Consulat et de l'Empire.*

Liskenne. — *Bibliothèque historique et militaire.*

Napoléon Ier. — *Commentaires.*

Gouvion Saint-Cyr. — *Mémoires pour servir à l'histoire militaire sous le Directoire, le Consulat et l'Empire.*

***. — *Victoires et conquêtes.*

Belmas. — *Journaux des sièges faits ou soutenus par les Français dans la Péninsule, de 1807 à 1814.*

Thiébault. — *Journal des opérations des siège et blocus de Gênes.*

Jomini. — *Histoire des guerres de la République.*

— *Vie de Napoléon.*

***. — *Relations officielles des batailles d'Eylau et d'Espinosa.*

Derode. — *Nouvelle relation de la bataille de Friedland.*

Charras. — *Histoire de la campagne de 1815.*

La Tour d'Auvergne. — *Waterloo.*

Mémoires divers.

Etc., etc.

ORGANISATION

Un mouvement comme celui qui bouleversa la France lors de la Révolution, ne pouvait pas se produire sans atteindre également et profondément les diverses parties du corps social.

L'armée n'y échappa donc pas et bientôt le désordre et l'indiscipline furent à leur comble; toute organisation avait disparu; la dénomination elle-même des vieux régiments avait été emportée dans la tourmente révolutionnaire. De l'ancienne armée de la monarchie qui avait fait la France, il ne restait plus rien que de vieux soldats qui, eux, nous donnèrent les premières victoires sur l'Europe coalisée.

Aussi, sentant le besoin de ces vieilles troupes et la nécessité de les montrer en exemple aux bataillons de volontaires et à ceux des diverses levées, pleins d'ardeur mais manquant complètement d'instruction militaire, les généraux commandant les armées de la République avaient de bonne heure pris le parti d'amalgamer ensemble leurs anciens et leurs jeunes soldats.

De tout cela, de toutes ces organisations qui différaient dans chaque armée et sur lesquelles venaient se greffer de nombreux décrets de la Convention, il résulta une désorganisation effroyable, et Dubois-Crancé pouvait s'écrier avec juste raison dans une séance de la formidable Assemblée :

« Il faut prouver que l'armée est complètement désorganisée au physique comme au moral.

« Je dis que l'armée est désorganisée, car l'entrée subite des Prussiens a forcé le ministère de diviser tellement les régiments de ligne que son administration est devenue impraticable..... Notre infanterie de ligne est réellement toute morcelée, incomplète, divisée en fractions dont les généraux ne peuvent tirer parti qu'en les accolant à des bataillons de volontaires.

« Je dis que l'armée est désorganisée, parce que, vu l'incohérence des divers éléments qui la composent, on voit chaque jour des soldats déserter pour entrer dans les volontaires ; des capitaines et même des lieutenants-colonels de volontaires solliciter comme une grâce du Ministre des sous-lieutenances dans la ligne. Partout les principes sont violés ou exagérés ; presque personne n'est content de son état, et si le patriotisme égalise tout un jour de bataille, il est un aliment de plus aux passions pour les exemptions du lendemain. »

Aussi, le 19 nivôse an II (8 janvier 1794), pour tâcher de remettre un peu d'ordre au milieu de tout ce désordre, un décret de la Convention ordonna l'embrigadement immédiat de toutes les troupes à pied.

Chaque demi-brigade (désignation qui remplaçait l'appellation de régiment) devait être composée d'un bataillon de ligne et de deux bataillons de volontaires.

On forma ainsi sur le papier 198 *demi-brigades de ligne* et 22 *demi-brigades légères*. Ces chiffres devaient être portés plus tard à 209 et 40. Comme il restait en surplus des bataillons de volontaires, on créa 15 demi-brigades dites *provisoires,* exclusivement composées de volontaires.

Mais quelques-unes de ces demi-brigades ne furent jamais formées ; de ce nombre fut la 63e.

Cette organisation, bien qu'elle constituât un progrès sérieux, ne donna pas tous les résultats que l'on pouvait

en attendre; aussi un décret du Directoire du 29 nivôse an IV (18 janvier 1796) prescrivit-il le remaniement complet de toutes les troupes sur pied et leur fusion en 110 *demi-brigades d'infanterie de ligne ou de bataille* et 30 *demi-brigades d'infanterie légère*, qui durent tirer au sort leur rang entre elles.

Elles ne furent pas toutes immédiatement organisées. La 63[e] notamment ne le fut à l'armée d'Italie que dans les premiers jours de 1797 avec les éléments suivants :

14[e], 22[e], 51[e] *anciennes demi-brigades ;*

Demi-brigade des Deux-Sèvres (volontaires) ;

10[e] *demi-brigade provisoire* (volontaires).

A l'organisation de 1794, ces diverses demi-brigades avaient été composées ainsi qu'il suit :

1° 14[e] demi-brigade.	1[er] bataillon. —	1 bataillon (2[e]) du 7[e] régiment d'infanterie (ex-Champagne).
	2[e] et 3[e] —	— 2 bataillons (1[er] et 5[e] *bis*) de volontaires du Gard.
2° 22[e] demi-brigade.	1[er] —	— 1 bataillon (2[e]) du 11[e] régiment d'infanterie (ex-La Marine).
	2[e] —	— 1 bataillon de volontaires des Martigues.
	3[e] —	— 20[e] bataillon des Bouches-du-Rhône (Phalange Marseillaise).
3° 51[e] demi-brigade.	1[er] —	— 1 bataillon (1[er]) du 26[e] régiment d'infanterie (ex-Bresse).
	2[e] et 3[e] —	— 2 bataillons (3[e] et 5[e]) de volontaires des Hautes-Alpes.
4° Demi-brigade des Deux-Sèvres (brigade Leferron).	1[er] et 2[e] —	— 2 bataillons (1[er] et 3[e]) de volontaires des Deux-Sèvres.
	3[e] —	— 1 bataillon (2[e]) de volontaires du Tarn.
5° 10[e] demi-brigade provisoire.	1[er] —	— 1 bataillon de volontaires de l'Hérault *dit* de Béziers.
	2[e] —	— 1 bataillon (5[e]) de volontaires de la Haute-Vienne.
	3[e] —	— 1 bataillon de braconniers montagnards tirés des volontaires de l'Aude et des bataillons de chasseurs.

Tels furent les divers éléments qui, fondus, amalgamés, unis ensemble, formèrent la 63e demi-brigade.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la 63e demi-brigade fut organisée à l'armée d'Italie; les généraux en chef avaient été chargés des opérations du nouvel embrigadement.

Un arrêté du 10 germinal an IV (30 mars 1796) donna leurs nouveaux numéros aux nouvelles demi-brigades. Ce changement de numéro, en ce qui concerne l'armée d'Italie, s'effectua le 7 prairial an IV (26 mai).

Mais les divers éléments qui devaient composer la nouvelle 63e n'étaient pas tous réunis ni présents à l'armée, ce qui retarda son organisation. Aussi ne la voit-on figurer dans la constitution d'aucune des divisions que Bonaparte place, le 10 juillet, sous les ordres de ses généraux.

Elle ne figure pas non plus dans l'ordre de Bonaparte du 15 thermidor (2 août) pour la nouvelle composition des divisions de l'armée d'Italie.

Son organisation ne fut définitivement achevée par la réunion de ses divers éléments à Livourne, que dans le courant de janvier 1797.

COLONEL
BRENIER-MONTMORAND (ANTOINE-FRANÇOIS)
(1er JANVIER 1797)

Né à Saint-Marcellin (Isère), le 12 novembre 1767. Entré dans les Gendarmes de la Maison du roi, le 13 juin 1786; aide de camp des généraux Crillon et d'Albignac ; chef de bataillon à l'armée des Pyrénées, le 19 juin 1793. Chef de demi-brigade de la 14e, puis de la 63e; armée d'Italie. Blessé à la prise de Vérone, le 26 mars 1799. Blessé d'un coup de baïonnette au front, le 27 avril, au passage de l'Adda, à Vaprio. Général de brigade le 15 juin 1799. Nommé membre de la Légion d'honneur à la création de l'ordre, et commandant la même année. Envoyé, en 1807, en Portugal, sous les ordres de Junot, il se fait remarquer au combat de Rorissa et à la bataille de Vimeiro, où il fut blessé et tomba au pouvoir des Anglais.

Rendu à la liberté par suite du traité de Lisbonne du 30 août 1808, il fut ramené à Quiberon. Bientôt après, il est renvoyé en Espagne. Chargé de la défense d'Alméida, il n'avait plus, au commencement de 1811, que pour un mois de vivres et de munitions; les Anglais investissaient la place et Masséna ne pouvait plus le secourir. Masséna parvient à lui faire passer l'ordre de détruire le matériel et les défenses de la place, et de se faire jour l'épée à la main. Il exécute cet ordre avec autant d'adresse et d'intelligence que de courage, et opère sa jonction avec Reynier. Il est alors nommé général de division et reçoit le titre de baron.

Appelé, en 1813, à la Grande-Armée, il se trouve à Lutzen, où il est grièvement blessé. Sa conduite, pendant cette campagne, lui valut la décoration de grand-officier de la Légion d'honneur. En 1814, il commande la place de Lille. Chevalier de Saint-Louis, le 19 juillet 1814. Inspecteur général de l'infanterie en 1818-1819. Commandant la 17e division militaire du 29 novembre 1820. Il fut admis à la retraite en 1824. Élu député en 1831, il mourut le 8 octobre 1832.

Son nom est inscrit sur l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile (côté ouest).

1797-1798

La 63e demi-brigade ne prit pas part, sous son numéro, à l'immortelle campagne de 1796 ; mais les 14e et 51e qui faisaient virtuellement partie de la 63e depuis le 26 mai, participèrent à toute cette campagne et s'y couvrirent de gloire.

Ce ne fut que dans les premiers jours de février, qu'enfin constituée avec ses trois bataillons, la 63e quitta Livourne.

Le 5 de ce mois, Bonaparte ordonnait au général Vaubois de faire partir de cette ville deux bataillons de la 63e pour se rendre à Cortona. Le 16, ces deux bataillons passaient à Foligno sous les ordres de Victor.

Le 4 mars, la 63e est donnée au général Joubert, et c'est dans les termes suivants que Bonaparte l'annonce au général. Cette lettre prouve la valeur des divers éléments qui étaient entrés dans la composition de la 63e, et la haute estime dans laquelle le général en chef la tenait : « *Je vous envoie la 63e, sans contredit l'élite de l'armée, et forte de 2,600 hommes. Un bataillon fort de 800 hommes couche ce soir à Rivoli, les autres, qui étaient à Livourne, sont en marche. Je verrai avec plaisir que vous teniez cette demi-brigade en réserve; que vous lui donniez un soin particulier, afin de pouvoir vous en servir dans les occasions principales; son premier coup de collier doit être vigoureux.* »

Le 20 mars, Joubert n'avait encore avec lui qu'un bataillon de la 63e, lorsqu'avec les divisions Delmas et Baraguey-d'Hilliers, il enveloppa les corps ennemis qui se trouvaient sur l'**Avisio**. Après un combat opiniâtre, dans lequel notre bataillon donna le vigoureux coup de collier que Bonaparte attendait de lui, l'ennemi fut battu. Nous lui prîmes 4,000 prisonniers, 3 pièces de canon, 2 drapeaux.

L'ennemi, retiré sur la rive droite de l'Adige, paraissait vouloir tenir encore. Le 24, Joubert se porte à Salurn; la fusillade s'engage : le bataillon de la 63e enlève à la baïonnette le village de **Tramin**. Les Autrichiens sont rejetés dans les montagnes, et tout en les poursuivant, nous arrivons à Botzen et Brixen.

Le 11 avril, la 63ᵉ passe sous les ordres du général Baraguey-d'Hilliers, auquel Berthier écrit, par ordre de Bonaparte : « Il est ordonné au général Baraguey-d'Hilliers de se rendre en Italie avec une division composée ainsi qu'il suit..... de la 63ᵉ demi-brigade, dont deux bataillons doivent être en route entre Klagenfurt et Pordenone, et auxquels il enverra sur-le-champ un aide de camp avec ordre de les arrêter partout où il les rencontrera. Le 3ᵉ bataillon est ou avec le général Joubert, et alors il le prendra, ou de Trente est retourné en Italie, où il en disposera également. »

Les instructions annexées à l'ordre précédent prescrivaient de réunir les 63ᵉ et 79ᵉ à Osoppo et San Daniele, gardant le pont du Tagliamento.

Le 24 avril, la division Joubert recevait l'ordre de se rendre à Trévise ; le 6 mai, elle venait à Mestre, aux portes de **Venise** ; le 16, nous entrions dans cette ville révoltée pour la pacifier. La 63ᵉ était alors forte de 2,500 hommes.

Le 14 juin, Bonaparte réorganise ses divisions ; la 63ᵉ reste sous les ordres de Baraguey-d'Hilliers (6ᵉ division) et forme avec la 45ᵉ, la 11ᵉ brigade (général Gardanne). Le 9 août, la 45ᵉ est remplacée par la 13ᵉ. Nous occupons toujours Venise.

Le 9 octobre, Baraguey-d'Hilliers reçoit l'ordre de cantonner les 63ᵉ et 13ᵉ dans les villages entre Palmanova, la mer et l'Isonzo, pour surveiller spécialement le corps que l'ennemi tient en deçà de l'Isonzo.

Le 20 octobre, ordre est donné à la 63ᵉ de se rendre à Vicence pour y être replacée dans la division Joubert et former brigade avec la 85ᵉ.

Le 9 novembre, elle est envoyée à Bellune, et bientôt est dirigée de là sur Brescia, où elle passe toute l'année 1798.

1799

Dans les premiers jours de 1799, la situation de la 63e demi-brigade est la suivante :

Chef de brigade : Brenier-Montmorand.

1er, 2e, 3e bataillons, 2,159 hommes à Brescia.

Elle fait partie de la 2e division sous les ordres du général Grenier.

A l'annonce de l'approche des Russes, Schérer, qui commandait l'armée d'Italie, concentre ses troupes pour chasser les Autrichiens de leurs positions sur le bas Adige, avant l'arrivée de leurs alliés.

Le 19 mars, les 1er et 2e bataillons de la 63e quittent Brescia pour se rendre à Crémone, puis de là se dirigent sur Mantoue, où ils arrivent le 24. Le 25 au soir, nous sommes devant **Vérone**. Le 26 mars, dès le point du jour, Schérer fait attaquer les dehors de cette place qui sont pris et repris sept fois. Dans cette action, la 63e perd 400 hommes et son colonel est blessé.

Le 4 avril, elle était à la bataille de **Magnano**, où l'on se battit jusqu'à 6 heures du soir, avec un acharnement peu commun. Là encore nous laissons 300 hommes sur le terrain.

Malgré toute l'énergie et la ténacité de nos troupes, il fallut battre en retraite.

Le général Moreau vient alors prendre le commandement de l'armée (fin avril). Nous sommes sur l'Adda; pendant que la division Grenier, dont la 63e forme l'avant-garde, se dirige sur Vaprio, un détachement de la demi-brigade garde la tête de pont de Cassano avec la 106e.

Le 27 avril, nous atteignons **Vaprio** qu'occupent les Au-

trichiens ; le combat ne tarde pas à s'engager avec violence. Le village est pris, repris, perdu, enlevé encore ; c'est en vain que les ennemis viennent s'établir perpendiculairement à l'Adda, menaçant ainsi notre ligne de retaite ; on ne songe pas un instant à se retirer. Moreau est accouru pour soutenir de sa présence nos soldats qui ne veulent pas reculer, et qui ne se battent plus qu'à coup de crosse et de baïonnette. Le colonel Brenier est blessé d'un coup de baïonnette au front, près de 400 hommes de la 63e sont hors de combat et la lutte acharnée continue toujours. Mais les Autrichiens ne cessent de recevoir des renforts. Moreau ordonne alors la retraite.

Dans cette mémorable journée, la 63e avait soutenu seule, de 6 heures du matin à 11 heures, tous les efforts de l'ennemi. Aussi, pour la récompenser de sa vaillance, son colonel allait être promu général de brigade quelques jours après.

Pour terminer cette journée, il nous faut dire un mot du détachement que nous avons vu gardant la tête de pont de **Cassano**. Il résista longtemps, avec la 106e, à tous les efforts de l'ennemi ; et, lorsque ces braves gens reçurent l'ordre de battre en retraite, ils ne le firent qu'après avoir détruit les ouvrages de la tête de pont et mis le feu au pont lui-même.

Après tous ces combats contre des forces doubles des siennes, la division Grenier se trouvait affaiblie d'environ 3,000 hommes. Elle fut alors dirigée sur Milan, puis sur Buffalora, et de là sur Turin.

Le 7 mai, l'armée prit position dans les environs d'Alexandrie ; puis, quelques jours après, la division Grenier est concentrée sous Valence avec celle de Victor.

Mais le 12, Moreau ayant eu connaissance que les Russes avaient franchi le Pô, près de Bassignano, dirige ses trou-

pes sur ce point, ne laissant devant **Valence** que la 63e demi-brigade pour observer l'ennemi qui, depuis le matin, menaçait cette ville.

Bientôt, elle est attaquée dans la position que seule elle était chargée de couvrir. 3 officiers et 97 hommes restèrent sur le champ de bataille. L'armée ayant dû battre en retraite, la 63e vint rejoindre la division Grenier, et le 16 nous franchissons la Bormida, après un nouvel engagement dans la plaine de **San-Giulano.**

Cependant, les renforts arrivaient de toutes parts à l'ennemi, tandis que nos forces allaient sans cesse en diminuant ; Moreau dut alors se résoudre à se jeter dans les montagnes pour entrer en Ligurie, et la division Grenier fut chargée de couvrir le débouché de Loano (6 juin).

Mais à la suite de la bataille de la Trebbia, l'armée de Naples ayant rejoint Moreau, celui-ci put réorganiser son armée. La 63e passe sous les ordres du général Gouvion Saint-Cyr, qui prend le commandement de la division Grenier (fin juin). Le mois de juillet se passa sans incidents remarquables.

Pendant ce temps, notre 3e bataillon portait haut et ferme l'honneur de la 63e demi-brigade.

Après avoir quitté Brescia, il est dirigé sur Alexandrie et de là sur Tortone, où il se trouva pendant le blocus de cette place par les Russes. Nous dirons plus loin l'honneur qu'il sut y acquérir.

Colonel VILLARET

(1799)

Tué à l'ennemi à la bataille de la montagne de l'Hermette, le 11 avril 1800.

1799

Dans le courant de juillet, le colonel Villaret avait été appelé au commandement de la 63e demi-brigade, en remplacement du colonel Brenier, promu général de brigade par décret du 15 juin.

Joubert vint, le 4 août, prendre le commandement de l'armée d'Italie en remplacement de Moreau. Voulant forcer Souvarow à lever le siège de Tortone, il résolut de lui livrer bataille.

Le 13 août, il s'empare de positions importantes dans les vallées de l'Orba et de la Bormida, et, le 15, les deux armées se trouvèrent en présence à **Novi**.

La 63e, placée au centre sous les ordres supérieurs du général Gouvion Saint-Cyr, appartenait à la division Laboissière, brigade Quesnel, et avait un effectif de 1,030 hommes.

C'est en vain qu'à trois reprises différentes les Russes se lancent sur la position qu'occupait la 63e sur les hauteurs à gauche de Novi ; trois fois ils sont repoussés. Huit des sous-officiers qui tinrent le drapeau du bataillon du centre dans cette journée, furent tués. Nos ailes ayant dû se replier, nous fûmes obligés d'abandonner ce point à notre tour et de battre en retraite.

Elle se fit en bon ordre et encore une fois sous la pro-

tection de la 63e, que nous trouverons partout où il y a une mission de dévouement et de sacrifice à accomplir.

« La nuit termina enfin ce combat qui n'était plus qu'une boucherie et qu'on peut regarder comme un des plus sanglants qui aient jamais été donnés. Les Français se battirent avec un courage inexprimable contre des forces supérieures en nombre et firent acheter cher la victoire aux alliés. Souvarow dit qu'il n'avait jamais vu de combat aussi féroce, ni aussi opiniâtre. Un général autrichien s'écria, après avoir visité le champ de bataille : « Je ne vois sur les visages des Allemands et des « Russes que la tranquille image de la mort; au lieu que « sur les traits inanimés des Français je vois l'expression « de la fureur et de la rage; leurs cadavres semblent vou- « loir s'élancer encore sur leurs ennemis pour les déchi- « rer. » (*Victoires et Conquêtes.*)

Un arrêté du premier Consul confirma plus tard la nomination du chef de bataillon Lelong de la 63e au grade de chef de brigade qui lui avait été conféré sur le champ de bataille de Novi.

Aussitôt après cette victoire, si chèrement achetée, Souvarow fit presser vigoureusement le siège de **Tortone**, où se trouvait, avons-nous vu, notre 3e bataillon. Les sommations du général russe furent d'abord repoussées avec indignation par la garnison qui s'attendait toujours à être secourue et qui, journellement, exécutait des sorties. Mais, enfin, réduite à 1,200 hommes, elle dut capituler le 12 septembre. Notre 3e bataillon exigea que la capitulation lui laisserait son drapeau, avec lequel il traversa fièrement toute l'Allemagne, bien moins comme un bataillon prisonnier de guerre, que comme une troupe changeant de garnison.

Après la bataille de Novi, l'armée d'Italie se concentra sur la Rivière de Gênes. La 63e demi-brigade ne comptait plus alors que 615 hommes à son effectif.

La fin de l'année 1799 se passa ainsi en luttes continuelles, dans lesquelles nos effectifs fondirent encore, pendant que la misère allait croissant chaque jour.

1800

L'armée d'Italie était dans une position des plus critiques lorsque Masséna vint en prendre le commandement à Gênes, où il arriva le 11 janvier. Réduite à 25,000 hommes, nus, affamés et ressemblant à des spectres, manquant de tout, il fallait, non seulement pourvoir a ses besoins, mais encore maintenir le peuple, comprimer de continuelles insurrections et s'opposer aux progrès d'une armée ennemie forte de 85,000 hommes d'infanterie et de 15,000 chevaux.

Ce fut dans des circonstances si désavantageuses et qui devaient devenir bien plus mauvaises encore, que Masséna soutint le blocus puis le siège de Gênes, opérations auxquelles la 63e demi-brigade prit une part si glorieuse, que GÈNES est inscrit sur le drapeau du régiment.

La situation de la 63e était alors la suivante : 3e division, général Marbot (puis général Gardanne), 63e demi-brigade, 500 hommes, occupant San-Bernardo et la Madona di Savona. Réduite, on le voit, à une poignée d'hommes, elle était si peu vêtue et si mal nourrie que le général Marbot écrivait, le 23 février, au général Masséna : « Notre situation est affreuse, mon Général. Le soldat recevra aujourd'hui 3 onces de pain, 3 onces de légumes secs, 3 onces de fèves. Ces distributions faites,

il ne restera pas une livre de grain, ni de riz, ni de haricots en magasin..... La distribution manquera totalement demain. » Quelques jours après, le général Soult écrivait de son côté : « La division Marbot a reçu hier une demi-ration, mais, pour aujourd'hui, il n'y a ni légumes, ni pain, ni viande, enfin il n'y a *rien, absolument rien!* » Que de vertus et quel courage!

Du reste, pour bien se faire une idée de ce que la 63e demi-brigade et le reste de l'armée avec elle ont souffert, même avant le siège, laissons la parole un moment à un témoin oculaire, et voyons le portrait qu'il nous trace de cette armée qui allait acquérir tant de gloire :

« En proie aux plus affreux besoins, à tous les genres de tortures, les soldats composant les débris de cette malheureuse et naguère si brillante armée d'Italie, ces soldats en haillons, presque sans vivres, en partie sans capotes, sans chaussures, achevaient l'hiver le plus rigoureux sur les âpres rochers de la Ligurie. Pâles, languissants et défigurés, affamés, découragés et abattus, ils ne semblaient plus que des spectres! Les routes étaient jonchées de morts et de mourants, les quartiers en étaient encombrés, et ceux de ces infortunés qui parvenaient à se traîner jusqu'à un hôpital, n'y recevaient presque aucun aliment ou secours, et, sans lits, même sans paille, trouvaient sur le marbre humide et froid des anciens palais et des églises, où la presque totalité des hôpitaux étaient établis, et au milieu des cadavres que souvent on n'enterrait que très tard, un trépas plus prompt, plus certain, plus horrible, que dans les quartiers malsains ou sur les cimes glacées qu'ils quittaient. » (Général Thiébault.)

Nous allons suivre pas à pas notre 63e demi-brigade dans cette mémorable défense.



MASSÉNA

D'après le portrait du Maréchal
qui se trouve dans l'ouvrage du Gal Thiebault.

Le 5 avril, les ennemis, au nombre de 15,000, conduits par M. de Mélas en personne, marchent avec du canon à l'attaque des positions de la 3e division à **Montenotte** et à **Torre**. Nous n'avions à lui opposer que 3,500 combattants, et, cependant, jusque vers onze heures, il ne put obtenir aucun avantage; mais, à la fin, nos flancs sont débordés et la division se retire vers **Monte-Nesino**, où le chef de brigade Villaret est laissé avec 3 bataillons (2 de la 3e légère et le 2e de la 63e) pour ralentir le mouvement offensif de l'ennemi. Les débris de la division se jettent dans **Savone**, qui nous reste après un combat acharné. Pendant la nuit, l'ennemi s'étant placé à **Albissola** pour nous couper la retraite sur Gênes, la division marche à lui, le repousse et vient, le 6, prendre position à Varaggio.

Ces divers combats, soutenus par moments à coups de baïonnette, de pierres et de crosse, coûtèrent beaucoup de monde de part et d'autre.

Dans la nuit du 7 au 8, les trois bataillons qui avaient été laissés à Monte-Nesino rejoignirent la 3e division. « Par des prodiges de valeur, et grâce à la haute capacité du chef de brigade Villaret (de la 63e), ils se firent jour en dispersant un corps ennemi placé à **La Stella.** » (Général Thiébault.)

Le 8 avril, Masséna réorganise son armée et la divise en deux corps. Le 2e était destiné à tenir la campagne et se compose des 2e et 3e divisions. La 3e division, aux ordres du général Gardanne, et sous le commandement direct de Masséna, comprend : la 3e légère, les 62e, 63e et 97e de ligne.

Le 10, nous marchons de nouveau à l'ennemi. La division Gardanne est fractionnée en deux colonnes; celle de gauche, conduite par Gardanne et Masséna, se compose des 3e légère, 63e de ligne et d'un bataillon d'élite.

Elle doit se diriger sur la Stella, après avoir dépassé Varaggio. A peine avons-nous débouché de ce point que nous nous trouvons en présence des Autrichiens, dont les forces sont quintuples des nôtres ; on leur fait front, puis on les attaque à la baïonnette : ils sont repoussés et Masséna prend position.

Cependant le feu devient terrible ; l'ennemi, pensant nous avoir suffisamment ébranlé, aborde à son tour nos positions ; six fois il charge notre front, six fois il est repoussé avec des pertes considérables. Mais comme on était hors d'état de le poursuivre, il profite de l'opiniâtre résistance que lui opposent les Français pour les tourner.

Vers quatre heures du soir, c'est-à-dire après huit heures d'un combat soutenu par 1,400 hommes contre 7,000, il fallut battre en retraite et revenir prendre position à Cogoletto.

Cette journée coûtait à la 63e 170 hommes. Les lieutenants Mallet et Meynard, les sous-lieutenants Ravet et Donnot, l'adjudant Fouchet, les sergents-majors Parenta, Bourceret et Villeneuve, se distinguèrent d'une façon particulière et, quoique blessés, refusèrent de quitter le combat.

Le sergent Cerclez aperçoit pendant l'action plusieurs soldats ennemis qui cherchent à se glisser sur le flanc de notre demi-brigade ; il fond sur eux et les poursuit à coups de sabre jusqu'au milieu de leur colonne.

Citons encore quelques actions particulières ; la mine est assez riche pour que nous puissions y puiser à pleines mains.

Le caporal Rouquette, des grenadiers, était sur le point de sortir d'une redoute lorsque plusieurs Autrichiens le somment de se rendre. « Je ne me rends pas quand je puis me défendre », répond-il, et, en même temps, il en tue un

d'un coup de fusil, en renverse un autre d'un coup de baïonnette et rejoint sa compagnie. Rouquette reçut un sabre d'honneur, ainsi que le sergent Cerclez.

Le sous-lieutenant Pradet se trouve tout à coup en présence d'un officier autrichien qui le défie à un combat particulier. Pradet est, à ce moment même, renversé par une balle. Malgré le sang qu'il perd, il se relève, fond sur son ennemi, disperse ceux qui voulaient le défendre et le fait prisonnier.

Le 11, le général Gardanne, grièvement blessé la veille, est remplacé par le général Fressinet qui a sous ses ordres les 3e légère, 62e et 63e de ligne.

Cette petite troupe est envoyée au secours du général Soult. Après une marche des plus pénibles, après avoir escaladé des rochers, elle arrive au haut de la **Montagne de l'Hermette**, sur laquelle Soult était aux prises avec l'ennemi, qui commençait à déborder sa gauche.

Les 62e et 63e sont aussitôt ployées en colonnes serrées par sections et le général Fressinet, se plaçant à leur tête, fait battre la charge et se précipite sur les Autrichiens. « La terrible baïonnette produisant encore son effet habituel, la déroute de l'ennemi fut totale. La nuit venue, l'ennemi fut poursuivi pendant une heure entière à la lueur de la mousqueterie, et comme il n'avait pour retraite que des sentiers où deux hommes pouvaient à peine passer de front, le carnage fut affreux.

« Quelque honorables que fussent ces actions, elles laissèrent de grands regrets. La mort du chef de brigade Villaret, de la 63e, officier d'une très haute distinction, constitua en effet une de ces pertes que l'on ne répare pas. » (Général Thiébault.)

Le colonel Villaret avait, en effet, été tué en chargeant

l'ennemi ; ce fut dans les termes suivants que le général Fressinet annonça, dans son rapport, cette mort au général en chef : « Nous perdîmes, dans cette action, l'un des plus valeureux chefs de l'armée française, le *citoyen Villaret, commandant la brave 63e, qui fut tué à la tête de son corps.* »

L'obscurité de la nuit et la dispersion des corps décidèrent le général Soult à faire reprendre à ses troupes les positions qu'elles avaient au matin et à n'occuper la position de l'Hermette que par des postes qui en furent délogés par l'ennemi dans la nuit du 11 au 12.

Dès qu'il en reçut la nouvelle, Soult résolut de réoccuper immédiatement cette position. Le 12 au matin, trois colonnes sont formées : celle de gauche comprenait la brigade Fressinet. Nous manquions de cartouches; on y suppléa par l'ordre de n'aborder l'ennemi qu'à la baïonnette ; défense fut faite, sous peine de mort, de tirer un coup de fusil. A dix heures du matin, les colonnes d'attaque s'ébranlent : à portée de l'ennemi la charge est battue, et la baïonnette exerçant sa toute-puissance, la position est emportée.

Les journées des 13 au 14 furent consacrées au repos et on les passa presque sans pain. Cette situation n'était pas tenable et, dès le 14 au soir, Soult, pour en sortir, décida d'attaquer l'ennemi et de le déloger du camp de la Moglia. Dans ce but, de nouvelles colonnes d'attaque sont constituées. Celle du général Gazan (3e légère, 62e, 63e), remontant la vallée de l'Erro, devait gagner les hauteurs de **Pont-Ivrée**, afin de menacer, de là, les derrières des troupes autrichiennes.

Le 15, vers trois heures, Gazan arrive sur ces hauteurs fortement occupées et qui sont vigoureusement défendues. Trois fois prises et reprises, elles finissent par rester en

notre pouvoir. Malgré l'énorme disproportion des forces, on parvint à se maintenir sur les positions conquises. La nuit seule vint mettre fin à ce combat terrible. À minuit, sans laisser un seul blessé à l'ennemi, nous nous repliâmes sur Sassello. « Tout ce que purent l'honneur et l'intrépidité, dit Soult dans son rapport au général en chef, fut déployé dans cette action, l'une des plus meurtrières et, l'on peut ajouter, l'une des plus glorieuses que l'on puisse rappeler..... *Il n'est pas possible d'être plus brave, ajoutait-il en parlant de la 25ᵉ légère, des grenadiers de la 2ᵉ légère et de la 63ᵉ* ». (Général Thiébault.)

Tous ces combats, et la nécessité où l'on se trouvait d'employer toujours les mêmes corps, finissaient par épuiser l'armée; et il fallait de toute nécessité la replier. Du reste, « il ne restait plus que 3 cartouches par homme; il n'existait pas, dans tous les corps, une once de pain, et pour peindre par un mot l'horreur de la position de nos soldats, *déjà la faim avait réduit plusieurs d'entre eux à manger de la chair humaine.* » (Général Thiébault.) En conséquence, la retraite fut ordonnée et, le 17 au soir, nous arrivions à Voltri.

Pendant cette retraite, les grenadiers de la 63ᵉ venaient de passer un petit torrent lorsque trois Autrichiens, s'avançant sur la rive que nous venions de quitter, les défièrent. Le sergent Pestres repasse immédiatement le torrent, en tue un d'un coup de fusil, un autre d'un coup de baïonnette, puis, saisissant le troisième, il l'emporte avec lui et s'élance à la nage dans le torrent. « Noie-le! Noie-le! » lui crient nos hommes. « Non, camarades, leur répond-il, un Français ne noie pas un ennemi après l'avoir désarmé », et il ramène son prisonnier.

Voltri, que l'on venait d'occuper, ne présentait aucune position susceptible d'être défendue. Toutefois, la nécessité des distributions contraignit à y passer la journée du 18. A quatre heures du soir, nous y étions attaqués par l'ennemi appuyé par des chaloupes canonnières. La gauche, composée des 62ᵉ, 63ᵉ et 92ᵉ, résista d'abord au double feu des troupes d'attaque et de la flottille; mais, à la fin, elle fut forcée et se replia sur Sestri. Toutes les troupes se portèrent ensuite à la hauteur du fort Saint-André, où elles prirent une nouvelle position. Le siège proprement dit de Gênes allait commencer.

Le 20 avril, Masséna donna à son armée une organisation nouvelle : il ne forma plus que deux divisions et une réserve. Les débris de la 63ᵉ demi-brigade, *200 hommes*, furent chargés de la défense du **fort de Richelieu**, sous le commandement du chef d'escadrons Donadieu.

Le 24, un parlementaire anglais entrait dans le port de Gênes, apportant à Masséna une sommation rédigée dans les termes les plus honorables ; la réponse du général se borna à ces huit mots :

Gênes sera défendue jusqu'à la dernière extrémité.

Masséna.

Le 28 avril, un détachement de la 63ᵉ reçoit l'ordre d'exécuter une sortie. Le caporal Bonaventure n'attend pas que l'on ait ouvert les portes et abattu les ponts. Il se précipite dans le fossé, franchit les palissades, et, suivi de deux de ses camarades, tombe à la baïonnette sur les ennemis. A ce moment arrivent nos hommes, au nombre de cinquante seulement; les Autrichiens fuient épouvantés devant tant d'audace, laissant 300 prisonniers entre nos

mains. Furent encore cités comme s'étant particulièrement distingués dans cette affaire, les lieutenants Ville, Abel et Galland, et le sous-lieutenant Nogier. Le caporal Bonaventure reçut un fusil d'honneur.

Le 30, pendant que les troupes de la défense cherchaient à reprendre le fort de Quezzy, le chef d'escadrons Donadieu, profitant d'un brouillard assez épais pour masquer son mouvement et empêcher l'ennemi de compter les braves qui combattaient sous ses ordres, tombe avec 100 hommes de la 63ᵉ sur les derrières de deux bataillons autrichiens qui s'étaient établis entre Gênes et le fort de Richelieu, et, à la suite d'une lutte d'autant plus honorable qu'elle était plus inégale, rompit ces deux bataillons et leur fit 400 prisonniers.

Citons encore l'action d'éclat accomplie le 4 mai par le sergent Barthe. Nous manquions de munitions, lorsque Barthe apprend qu'un convoi de cartouches, escorté par un faible détachement, défilait devant le fort Richelieu. Il sort du fort, seul, se glisse dans les plis du terrain, et s'élance sur le détachement en poussant de grands cris et faisant semblant d'appeler ses hommes. L'ennemi, pris de peur et se croyant tombé dans une embuscade, prend la fuite et Barthe ramène le convoi. Il reçut un fusil d'honneur.

Le mois de mai acheva de s'écouler sans incidents à signaler pour la 63ᵉ. Cependant la situation s'aggravait de plus en plus; chaque jour voyait naître de nouveaux désastres et dévoilait les plus horribles effets de la famine; on ne rencontrait dans les rues que morts et mourants.

Le 21 mai, il n'existait plus dans les magasins que de quoi faire de très mauvais pain pour deux jours. Masséna, voulant absolument gagner du temps, fit ramasser dans la ville les amandes, la graine de lin, l'amidon, le son, l'avoine, et de tout cela il fit faire une espèce de pâte qui

fut distribuée au lieu de pain. Puis, pour faire prendre patience à ses troupes dont le courage commençait à faiblir, il les entraîna à de nouveaux combats.

Mais, quel que soit le degré d'héroïsme des âmes, les forces humaines ont des limites; à Gênes on les avait atteintes, sinon dépassées, depuis longtemps. Il devenait d'autant plus nécessaire de se rendre que la flotte anglaise qui bloquait le port bombardait maintenant la ville.

Le 1er juin, Masséna, dans l'esprit duquel ne pouvait entrer, en dépit des événements, l'idée d'une capitulation, mais qui sentait cependant l'impossibilité absolue de tenir désormais dans Gênes, réunit tous ses chefs de corps, et, après leur avoir fait de la situation un exposé fidèle, il termina par ces paroles : « Camarades, nous avons rempli notre tâche, mais qu'il ne soit pas dit qu'on a triomphé de nous. Abandonnons ce vaste tombeau, n'emportons que nos armes et notre gloire et faisons-nous jour à travers l'ennemi. »

Les chefs de corps lui répondirent que les officiers le suivraient et périraient avec lui, mais qu'il ne fallait plus rien attendre des soldats; les malheureux n'avaient plus, en effet, la force de supporter le poids de leurs fusils, leurs maux étaient à leur comble, et les maladies faisaient parmi eux des progrès et des ravages effrayants.

Cédant enfin à la nécessité, Masséna se décida à traiter, mais en déclarant fièrement à l'ennemi qu'*aucune négociation ne serait ouverte si le mot de capitulation devait y être seulement prononcé.*

Le *traité d'évacuation* fut signé le 5 juin.

Masséna termina les négociations par un mot qui montre quelle était son énergie et la foi que, malgré certaines défaillances, il avait dans le courage indomptable de ses soldats.

Comme l'amiral Keith le complimentait et l'assurait que sa défense avait été trop héroïque pour que l'on pût rien lui refuser, Masséna reprit vivement : « Eh bien, Monsieur l'Amiral, laissez arriver un peu de blé à Gênes, et je vous donne ma parole d'honneur que ces messieurs (montrant les Autrichiens) n'y mettront jamais les pieds. »

Ainsi se termina ce siège de Gênes, qui rend à jamais immortel le nom de Masséna, qui suffirait à lui seul pour illustrer les troupes qui prirent part à cette défense et dans lequel la 63e demi-brigade se signala si bien, qu'aujourd'hui encore il est rappelé sur le drapeau du régiment. Pendant plus de 60 jours, de faibles troupes firent la guerre à toute une armée, presque toujours avec succès, se battant souvent sans munitions et, plus souvent encore, sans pain.

Nous sortîmes de Gênes, fièrement, avec nos armes, nos drapeaux, notre artillerie, tout notre matériel, et nous fûmes rapatriés aux frais de l'Angleterre.

Rien n'avait été oublié, ni pour l'honneur de l'armée, ni pour les intérêts des individus.

Nous avons le droit de nous enorgueillir de nos aînés de la 63e demi-brigade, et, le cas échéant, nous avons le devoir de ne pas oublier l'exemple glorieux qu'ils nous ont laissé.

Le 9 juin, la 63e demi-brigade arrivait à Antibes.

A la fin de l'année, elle était à Caen.

Colonel

LACUÉE (Marc-Antoine-Cosme-Jean-Chrysostôme)

(1800)

Né à Agen (Lot-et-Garonne), le 10 décembre 1773. — Lieutenant (27e de ligne) aide de camp du général Lacuée, le 9 février 1793. — Capitaine adjoint à l'état-major de l'Intérieur et employé au cabinet topographique et historique du Directoire jusqu'au 13 mai 1795. — Capitaine aide de camp du général Sahuguet jusqu'au 4 novembre 1797. — Chef de bataillon à la 27e légère, le 24 août 1798. — Employé à l'état-major de l'armée du Rhin jusqu'au 15 septembre 1799. — Chef de brigade le 15 septembre 1799. — Remplace, à la tête de la 63e demi-brigade, le colonel Villaret, en 1800.

Tué à l'ennemi à Eylau, après avoir été blessé deux fois et être revenu au feu malgré les chirurgiens qui voulaient l'en empêcher (8 février 1807).

Campagnes : Pyrénées-Occidentales, 1793 ; Pyrénées-Orientales, ans II et III ; Italie, an V ; Palatinat, an VII ; Souabe et Bavière, an VIII ; Portugal, ans IX et X ; Grande-Armée, 1805, 1806 et 1807.

Le nom du colonel Lacuée est gravé sur l'Arc-de-Triomphe (côté Est).

1800-1804

Le colonel Lacuée fut appelé, à la fin de l'année 1800, au commandement de la 63e demi-brigade, en remplacement du chef de brigade Villaret que nous avons vu tué glorieusement à l'ennemi, le 11 avril, à la bataille de la Montagne de l'Hermette.

La période de 1800 à 1804 ne présente pas de faits bien saillants ; nous la résumerons donc sommairement pour arriver de suite à la période de l'Empire.

La 63e acheva l'année 1800 à Caen d'abord, puis à Saint-Lô.

En avril 1801, elle est dirigée sur les Pyrénées et fait partie du corps d'observation de la Gironde, d'où elle ne tarde pas à passer en Espagne.

Le 30 mai, nous la retrouvons à Civita-Rodrigo.

Le 29 juin, sa situation est la suivante :

1ᵉʳ bataillon, 572 h., à Moraleja.

3ᵉ bataillon, 590 h., à Salamanque.

Ces deux bataillons que commande le colonel Lacuée, sont sous les ordres du général Monnet.

Le 2ᵉ bataillon est à Bayonne avec le dépôt.

Le 15 juillet, un détachement de 25 hommes, sous les ordres du sergent-major Dutis, eut à Torquemada un engagement avec une troupe de bandits. Dans cette affaire, les sergents Gallet et Dams, les fourriers Pérouse et Toücherier, le caporal Noël et le grenadier Bertrat se distinguèrent si bien que, sur la demande du roi d'Espagne, le Premier Consul leur accorda à chacun un fusil d'honneur.

En 1802, la 63ᵉ demi-brigade rentre en France, mais elle continue à faire partie du corps d'observation de la Gironde, et se morcelle en de nombreuses petites colonnes qui sont chargées de faire respecter nos frontières.

Elle fut ensuite réunie au camp de Bayonne, puis à la fin de l'année envoyée à Poitiers pour y tenir garnison.

En 1803, presque rien à signaler.

Le 24 septembre, l'arrêté des consuls supprime la dénomination de demi-brigade, et la remplace par celle de régiment. Ce changement ne fut pas accepté sans murmures par ces vieilles demi-brigades qui, tant à l'armée du Rhin qu'à l'armée d'Italie, s'étaient couvertes de gloire.

La 63ᵉ devint alors le 63ᵉ régiment d'infanterie de ligne.

Un modèle uniforme de drapeau fut également adopté pour l'armée. Jusque-là, dans les demi-brigades, chaque bataillon avait son drapeau particulier; mais dans toutes, le bataillon du centre avait le drapeau aux trois couleurs, verticalement placées : le bleu à la hampe, le blanc au milieu, le rouge flottant. Au centre de ce drapeau étaient deux branches de laurier vert, encadrant le numéro de la demi-brigade.

Dans le drapeau du modèle an XI, les trois couleurs étaient ainsi disposées : un carré blanc ayant ses angles au milieu des côtés du drapeau. Des quatre triangles ainsi formés dans les angles, deux étaient rouges et deux bleus.

Dans le carré blanc, d'un côté du drapeau, était le chiffre R. F. accompagné de faisceaux et de branches de laurier; de l'autre côté se trouvait un trophée assez compliqué.

A la fin de l'année 1803, le 63e n'a plus qu'un bataillon à Poitiers; un est à Rochefort, le 3e est à Bordeaux. Ils fournissent la garnison des bâtiments de la flottille qui se réunit dans ces ports.

Au commencement de 1804, le régiment est dirigé sur le camp de Brest, où il passe toute l'année, se préparant à la grandiose opération que va tenter contre l'Angleterre celui que ses admirables campagnes viennent de faire Empereur des Français.

L'année 1804 se termina par une cérémonie imposante. Le 5 décembre, sur le Champ de Mars, l'Empereur distribua à l'armée ses nouveaux drapeaux, qu'elle allait promener victorieusement à travers toute l'Europe.

Dans une immense tribune était placé le trône de l'Empereur, à droite et à gauche des banquettes pour les

grands corps de l'État et les personnages les plus distingués de l'Empire.

Tous les colonels, accompagnés d'une députation de leurs régiments, étaient présents et occupaient l'intérieur du Champ de Mars. Au signal donné, toutes ces députations se mirent en mouvement et s'approchèrent du trône au pied duquel se trouvaient les divers drapeaux et étendards portés par des officiers et les présidents des collèges électoraux.

L'Empereur se levant alors, prononça d'une voix vibrante les paroles suivantes :

« Soldats ! voilà vos drapeaux. Ces aigles vous serviront toujours de point de ralliement. Elles seront partout où l'Empereur les jugera nécessaires pour la défense de son trône et de son peuple.

« Vous jurez de sacrifier votre vie pour les défendre et de les maintenir constamment, par votre courage, sur le chemin de la victoire.

« Vous le jurez ? »

Un formidable cri de : « Nous le jurons ! » lui répondit, pendant que toutes les mains se tendaient vers lui.

Ce fut un noble serment, et en ce qui concerne le régiment, il fut noblement tenu par le colonel Lacuée et tant d'autres braves du 63e, qui en prouvèrent la sincérité par leur mort héroïque.

Le drapeau que le colonel rapporta au régiment était du modèle qui avait été adopté en l'an XI, que nous avons décrit, et modifié par l'Empereur.

Les trois couleurs avaient la même disposition que dans le modèle précédent. Dans le carré blanc, d'un côté du drapeau, étaient des trophées d'armes avec les mots : « Empire français. » Sur l'autre côté se trouvait un disque d'azur, au centre d'une gloire en rayons d'or et entouré

aux trois quarts par deux branches de laurier. Le disque portait : « Napoléon, Empereur des Français, au 63e régiment d'infanterie de ligne. » Au-dessus du disque était l'aigle impériale, en or, appuyée sur un foudre et surmontée des mots : « Empire Français », au-dessus desquels était la couronne impériale.

Au-dessous du disque et des branches de laurier se lisait la légende : « Valeur et discipline. »

Le drapeau était enfin environné de franges et de broderies d'or.

La hampe était surmontée d'une aigle d'or aux ailes à demi déployées et tenant un foudre dans ses serres.

1805

Au début de l'année 1805, l'armée française était répartie sur les côtes de l'Océan depuis Brest, où nous avons vu que se trouvait le 63e, jusqu'au Texel.

L'Empereur ne semblait préoccupé que de l'expédition qu'il préparait contre l'Angleterre.

Bientôt, convaincu de l'impossibilité de maintenir la paix sur le continent, il résolut, à la suite de l'échec de Villeneuve, de marcher sur l'Allemagne avec une promptitude capable de frapper l'ennemi d'étonnement.

Le 30 août, il décide que l'armée des côtes de l'Océan s'appellera, dès ce jour, la *Grande-Armée,* et il en arrête la composition.

Elle se divise en sept corps :

Le 7e, aux ordres d'Augereau, qui doit constituer la réserve et se réunir à Brest, est formé de deux divisions. La 1re, sous les ordres du général Mathieu, comprend les 7e léger, 24e et 63e régiments d'infanterie, avec les généraux de brigade Sarut et Sarazin.

Le 63e, sous les ordres du colonel Lacuée, a deux bataillons au 7e corps.

1er bataillon, commandant Gentil.

2e — commandant Guiton.

L'effectif total est de 1261 hommes.

Le 3e bataillon, resté à Brest, reçoit l'ordre de venir à la réserve de Strasbourg pour être endivisionné à Neuf-Brisach.

Le dépôt est à Poitiers.

Du 29 août au 2 septembre, tous les corps de la Grande-Armée se mettent simultanément en marche vers le Rhin. Le but de l'Empereur est d'attaquer les Autrichiens avant l'arrivée des Russes, en tournant les défilés du haut Danube et la ligne du Lech.

Le 7e corps ne devait arriver sur le Rhin que quinze jours environ après les autres. De Brest, il se dirige par Alençon et Sens sur Langres et Belfort.

Le 30 août, l'Empereur adresse à l'armée cette proclamation : « Soldats ! la guerre de la 3e coalition est commencée. L'armée autrichienne a passé l'Inn, violé les traités, attaqué et chassé de sa capitale notre allié. Vous-mêmes, vous avez dû accourir à marches forcées à la défense de nos frontières.

« Mais déjà vous avez passé le Rhin.

« Soldats ! votre Empereur est au milieu de vous ; vous n'êtes que l'avant-garde d'un grand peuple. S'il est nécessaire, il se lèvera tout entier à ma voix pour confondre et dissoudre cette nouvelle ligue qu'ont tissue la haine et l'or de l'Angleterre.

« Mais, soldats, nous aurons des marches forcées à faire, des fatigues et des privations de toute espèce à endurer. Quelques obstacles qu'on nous oppose, nous les vaincrons,

et nous ne prendrons de repos que nous n'ayons planté nos aigles sur le territoire de nos ennemis. »

Le plan de l'Empereur s'exécuta comme il l'avait prévu. Les corps de la Grande-Armée enserrent peu à peu les Autrichiens dans Ulm, où le général Mack capitulait, le 17 octobre, avec 27,000 hommes.

Le 7e corps n'avait pu prendre part à ces brillantes actions.

Vers le 23 octobre, il venait seulement de franchir le Rhin à Huningue et recevait l'ordre de se rendre à Kempten.

Nous nous trouvâmes ainsi en dehors de la campagne foudroyante de l'Empereur contre les Russes, campagne qui se termine par la victoire d'Austerlitz.

Toutefois, le 7e corps ne reste pas inactif; le 30e bulletin (*bis*) de la Grande-Armée annonça à la France que les soldats du maréchal Augereau venaient de faire capituler le corps du général autrichien Jellachich, qui avait réussi à s'échapper d'Ulm.

Le 7e corps, en effet, s'était avancé de Stockach sur Lindau et Bregenz. A son approche, Jellachich fit évacuer les postes que ses troupes occupaient sur le lac de Constance, et les replia vers le camp retranché de Feldkirch. Elles furent poursuivies et bientôt étroitement serrées. Grâce à la rapidité et à la vigueur avec laquelle le général Mathieu poursuivit ce corps, toutes ses communications se trouvèrent coupées. Jellachich conclut le 15 novembre, avec le général Mathieu, une capitulation qui fut approuvée par Augereau.

Ce corps (6,000 hommes) fut fait prisonnier, sur parole de ne pas servir d'un an, ni contre la France, ni contre l'Italie. Les chevaux de guerre, une belle artillerie, des magasins de toute sorte tombèrent en notre pouvoir.

Le 26 décembre, Napoléon donnait l'ordre au maréchal Augereau de se placer en réserve en Souabe, puis de prendre ses cantonnements dans le pays de Darmstadt. Le 63ᵉ fut placé dans cette dernière ville.

1806

Le 24 janvier, l'Empereur ordonne à Augereau de faire occuper Francfort par une de ses divisions (1ʳᵉ) et d'y concentrer tout son monde pour le 2 février.

C'est dans cette situation que reste le 63ᵉ jusqu'à la fin de septembre. Une seule modification le concernant est à signaler pendant cette période : par lettre en date du 2 mai, adressée à Berthier, Napoléon avait donné le commandement de la division Mathieu, à laquelle appartenait le régiment, au général comte Heudelet.

Avec le mois de septembre, les bruits de guerre s'accentuèrent : la 4ᵉ coalition se forme contre la France. Napoléon prévient les commandants de corps d'armée de se mettre en mesure de recommencer la lutte.

Le 19, Augereau reçut l'ordre de se concentrer à Francfort, ayant une avant-garde à Giessen.

Le 30 septembre, toute l'armée s'ébranle.

Le 7ᵉ corps est à Wurtzbourg le 4 octobre et cantonne dans les environs sur la route de Bamberg.

Le 5, de nouveaux ordres le dirigent sur Cobourg, Graffenthal et Saalfeld, où il forme, derrière le 5ᵉ corps, la gauche de la Grande-Armée.

Le 12 au soir, nous occupons Kahla.

Les étapes ont été dures pour le 63ᵉ, au milieu d'un pays hostile ; mais les fatigues ont été courageusement supportées par nos soldats qui tenaient à justifier cette pa-

role de l'Empereur : « On nous a donné un rendez-vous d'honneur, jamais un Français n'y a manqué ; mais on dit qu'il y a une belle reine qui veut être témoin du combat, soyons courtois et marchons sans nous arrêter. »

Le 13 octobre, à deux heures après midi, l'Empereur arrive à **Iéna** ; du haut d'un petit plateau qui domine la plaine, il aperçoit les dispositions de l'ennemi et règle en conséquence son ordre de bataille.

Augereau doit commander la gauche. Sa première division se placera en colonne sur la route de Weimar ; il aura des tirailleurs sur toute la ligne ennemie, aux différents débouchés de la montagne.

Plus tard, il débouchera sur le plateau avec tout son corps, pour prendre la gauche de l'armée.

La nuit du 13 au 14 se passa tranquillement. On était à petite portée de canon, les sentinelles se touchaient presque, et il ne se faisait pas un mouvement dans une armée qui ne fût entendu de l'autre.

Le jour arrive enfin : aussitôt qu'il paraît, l'armée prend les armes.

L'Empereur passe devant les lignes, il encourage ses soldats qui lui répondent par les cris répétés de : « Marchons ! » Puis il donne le signal, toute l'armée s'ébranle, les tirailleurs s'engagent ; la fusillade devient vive presqu'aussitôt que commencée.

Vers dix heurs, le 7e corps qui venait de traverser Iéna, débouche sur le champ de bataille et s'avance pour se mettre en ligne avec le 5e à la gauche de l'armée. La division Desjardins gravit, à travers les vignes, les montagnes qui se trouvent à gauche de la route de Weimar. La division Heudelet (63e) continue à suivre dans le Mühlthal la route de Weimar ; mais elle ne peut avancer que lentement, à cause de l'encombrement causé par l'artillerie.

Vers midi, elle sort enfin des défilés, se dirige rapidement sur la gauche de la 1re division, et l'Empereur la porte à l'attaque des Saxons. A une heure, l'action est générale et fortement engagée sur tous les points; la division Heudelet marche sur Cospoda et Vierzehn-Heiligen pour séparer le centre de la ligne prussienne de son aile droite et envelopper celle-ci.

La manœuvre réussit parfaitement, grâce à l'admirable bravoure de nos troupes, et le mouvement rétrograde des Prussiens laisse bientôt les Saxons isolés.

Vers trois heures, la division Heudelet marche à l'attaque de front des Saxons que la cavalerie charge sur les flancs et les derrières. L'infanterie saxonne en désordre se jette à droite et à gauche de la chaussée; les carrés qu'elle forme sont enfoncés, tout fut sabré ou pris.

A quatre heures, la défaite de l'armée prussienne était achevée; le champ de bataille, couvert de ses débris, n'offrait au loin aucune troupe formée et en état de combattre.

La nuit qui survint favorisa non la retraite, mais plutôt la fuite de milliers de soldats isolés, débris confus de différentes armes, et nous entrions à Weimar avec les fuyards.

Cette victoire coûtait au 63e, 6 officiers tués, 4 blessés, dont le colonel Lacuée; 179 sous-officiers et soldats restèrent sur le champ de bataille.

Mais l'armée prussienne avait perdu toute retraite, toute sa ligne d'opérations; elle laissait entre nos mains 60 drapeaux, 30 à 40,000 prisonniers, 300 pièces de canon, et l'Empereur pouvait dire avec raison aux soldats qui avaient si bien combattu, que « de cette armée si fière quelques jours auparavant, il ne restait que des débris, chaos informe, méritant plutôt le nom de rassemblement que celui d'armée ».

Le soir de la bataille, le 7e corps bivouaque au Belvedère, près de Weimar, où l'Empereur le laissa un peu se reposer.

Dès le 17, il se remet en marche avec les 3e et 5e corps, derrière lesquels il se tient à une demi-journée; il est dirigé sur Berlin, au-devant des Russes.

Le 19 octobre nous sommes à Halle, et le 20 nous franchissons l'Elbe au pont de Dessau.

A partir de ce moment, pendant que les autres corps de l'armée sont à la poursuite des derniers débris de l'armée prussienne, les 3e, 5e et 7e corps se dirigent sur Berlin en faisant de 20 à 30 kilomètres par jour.

Le 26, le 7e corps fait son entrée dans Berlin; le 3e y était entré la veille; l'Empereur avait voulu réserver cet honneur au vainqueur d'Auerstaedt.

Ce même jour, l'Empereur, pour remercier ses soldats de toutes les grandes choses qu'ils venaient d'accomplir, faisait mettre à l'ordre la proclamation suivante qui était lue dans les cantonnements :

« Soldats, vous avez justifié mon attente et répondu dignement à la confiance du peuple français.

« Vous avez supporté les privations et les fatigues avec autant de courage que vous avez montré d'intrépidité dans les combats.

« Tant que vous serez animés de cet esprit, rien ne pourra vous résister; la cavalerie a rivalisé avec l'infanterie et l'artillerie. Je ne sais désormais à quelle arme je dois donner la préférence; vous êtes tous de bons soldats.

« Voici les résultats de vos travaux. Une des premières puissances militaires de l'Europe, qui osa naguère nous proposer une capitulation honteuse, est anéantie.

« Nous avons fait 60,000 prisonniers, pris 65 drapeaux, 600 pièces de canon, 3 forteresses, plus de 20 généraux.

« Toutes les provinces de la monarchie prussienne jusqu'à l'Oder sont en notre pouvoir.

« Soldats, les Russes se vantent de venir à nous; nous marcherons à leur rencontre; nous leur épargnerons la moitié du chemin. Ils retrouveront Austerlitz au milieu de la Prusse. »

Par un décret du 2 décembre, Napoléon ordonna en outre l'érection d'un monument dédié par lui aux soldats de la Grande-Armée. Ce monument, qui est la colonne Vendôme, fut fait avec les canons pris sur l'ennemi.

Le 63e peut donc la regarder comme un témoignage de la vaillance de ses aînés.

Le régiment occupa Berlin jusqu'au 7 novembre; le 29 octobre il était passé en revue avec le 7e corps par l'Empereur, qui constatait dans le 22e bulletin que la vue de ce corps « était magnifique ».

Notre repos ne fut pas de longue durée. Bientôt, en effet, arrivait l'ordre de marcher sur la Vistule, au-devant des Russes, par Custrin, Landsberg, Driesen et Schneidemühl.

De là, le 13 novembre, le 7e corps se dirige sur Bromberg, où il est le 16, puis sur Thorn, et enfin sur Varsovie par Brzesc et Kowal.

Dans cette marche depuis Bromberg, les souffrances dépassèrent toute mesure. « Il n'y a absolument aucune ressource dans le pays que j'occupe », écrivait Augereau au major général le 1er décembre; « il serait impossible d'y faire vivre les troupes pendant 24 heures. » Le 10, il écrivait à Murat : « Il faudrait que vous fussiez témoin de ma situation pour vous en faire une idée. Elle est si critique, qu'il faut absolument aviser à de nouveaux cantonnements. »

Aussi le 7e corps n'arriva-t-il pas jusqu'à Varsovie ; de nouveaux ordres de l'Empereur l'arrêtèrent vis-à-vis de Zakroczyn, où il fit des préparatifs pour effectuer le passage du fleuve, en établissant en cet endroit un pont et une tête de pont.

Le 19 décembre, faute de matériaux, on n'avait pas encore pu parvenir à jeter un pont à Zakroczyn ; mais comme il y avait urgence, Augereau fit passer le fleuve en bateau, pendant qu'il prenait ses dispositions pour faire achever le pont, afin de faciliter l'arrivée des convois et de soulager sa misère croissante. « La pénurie des subsistances se fait sentir tous les jours davantage », écrivait-il de nouveau à Murat les 18 et 20 décembre ; « ma gauche a beaucoup de peine à vivre au jour le jour. Sans Varsovie, nous serions morts de faim. »

Le 22, le 7e corps était à Plonsk avec ses avant-postes sur l'Ukra.

Le 24, en arrivant de Plonsk sur l'Ukra, le 7e corps rencontre à Kolozomb l'ennemi qui défendait le pont. Augereau ordonne aussitôt le passage.

La division Desjardins est chargée de l'attaque à Kolozomb ; celle du général Heudelet (63e) de l'attaque de **Choczim** ; le pont de Kolozomb fut enlevé de la manière la plus brillante ; l'attaque sur Choczim ne fut pas moins audacieuse. Le général Heudelet entreprit de faire rétablir le pont sous le feu de l'ennemi, auquel répondait celui de son artillerie et de la mousqueterie des deux bataillons du 63e. Heudelet s'obstinait à la réparation du pont, lorsqu'il apprit qu'un détachement qu'il avait envoyé à Gromadzin pour reconnaître un autre passage, avait réussi à jeter deux compagnies sur l'autre rive ; il allait diriger sur ce dernier point la majeure partie de ses troupes, lorsqu'Augereau, maître du pont de Kolozomb, ordonna à Heude-

let d'y faire passer une de ses brigades, qui marcha ensuite sur Choczim. Le reste de la division eut alors facilement raison de la résistance de l'ennemi en ce dernier point, et le pont fut enlevé. « Ces deux attaques de pont, dit Mathieu Dumas, sont une des actions les plus remarquables entre celles qui ont illustré l'armée française. »

Le 7e corps poursuivit ensuite sa marche pour se rendre à Nowemiasto.

Le 25, il est dirigé sur **Golymin**. En y arrivant, le 26, il se trouva en présence de l'ennemi dont la ligne s'étendait à la droite de Golymin. Augereau porte la 1re brigade de la division Desjardins en avant, et pour n'être pas débordé sur sa droite, il arrête à Ruskowo la seconde brigade; puis il dirige obliquement à gauche sur Walkowo et dans l'intervalle entre ce village et Golymin les deux brigades de la division Heudelet. Le 63e enlève à la baïonnette le village de **Walkowo**; mais comme il en débouche, l'ennemi déploie une ligne de cavalerie. Heudelet fit former les carrés; leur bonne contenance et leurs feux de file arrêtèrent la cavalerie russe.

Le combat continua ainsi jusqu'à 11 heures du soir et l'ennemi resserré et presque entouré dans Golymin, profita de la nuit pour l'évacuer, nous laissant son artillerie, ses bagages, presque tous ses sacs ; le 27, nous occupâmes cette ville. Cet engagement fut aussi vif qu'il pouvait l'être entre des hommes excédés de fatigue, rebutés par les mauvais chemins, combattant presque sans se voir à travers des tourbillons de neige et de pluie et pouvant à peine se servir de leurs armes.

A la suite de ce combat et de ceux qui avaient eu lieu sur d'autres points, l'Empereur ayant acquis la certitude que les Russes continuaient leur retraite, ordonna de prendre les quartiers d'hiver.

Son but était atteint; l'ennemi avait dû évacuer la Pologne prussienne après avoir perdu plus de 25,000 hommes, 80 canons et une immense quantité de bagages.

Mais nos hommes étaient excédés.

« Il faut payer un juste tribut au courage héroïque des officiers et des soldats de cette armée. Leurs plus beaux faits d'armes sont, en effet, moins remarquables que leur constance à supporter tant de fatigues et de privations, à lutter jour et nuit contre l'inclémence de la saison, à marcher et combattre à travers des terrains fangeux, où les hommes et les chevaux, épuisés par de continuels efforts, restaient souvent ensevelis. » (Mathieu Dumas.)

Le 7e corps vient cantonner entre la Vistule et l'Ukra, dans l'arrondissement de Wyszogrod.

1807

Le 6 janvier nous étions établis dans nos cantonnements définitifs, et le régiment y passa presque tout le mois dans d'assez bonnes conditions matérielles.

Mais bientôt les Russes se reportent au-devant de nous, et le 26 janvier l'Empereur met à son tour la Grande-Armée en mouvement.

Le 7e corps reçoit l'ordre de se réunir à Mlawa.

L'Empereur comptait prendre l'offensive le 1er février.

Augereau dut en conséquence se diriger sur Neidenburg et Janowo, et les souffrances recommencent.

Le 30 janvier, Napoléon adressait à l'armée cette proclamation qui, lue dans les bivouacs du 63e, enflamma tous les courages et fit oublier les misères qui venaient de nouveau nous assaillir.

« Soldats ! l'armée russe battue au passage de l'Ukra, aux combats de Czarnovo, de Nasielsk, de Pultusk, de Golymin, n'a échappé qu'à la faveur des boues qui ont empêché la marche de nos colonnes.

« J'espérais que ces nouveaux revers éclaireraient leur politique.

« Les premiers ils lèvent leurs quartiers d'hiver et viennent inquiéter leurs vainqueurs pour éprouver de nouvelles défaites. Puisqu'il en est ainsi, sortons d'un repos qui ferait tort à notre réputation ; qu'ils fuient épouvantés devant nos aigles jusqu'au delà du Niémen.

« Soldats, au milieu des frimas de l'hiver comme au commencement de l'automne, vous serez toujours les soldats français de la Grande-Armée. »

Le 3 février, nous arrivons à Allenstein, et en arrière de ce point on trouvait une partie de l'armée russe rangée en bataille à Bergfriede.

L'Empereur, après avoir reconnu l'ennemi, place le corps de Ney sur la gauche, le 7e au centre, Soult à droite ; l'ennemi, après une vive résistance, dut battre en retraite sans que le 7e corps eût eu besoin de s'engager.

Le 6 au matin, l'armée continua sa marche pour suivre les Russes. Arrivé à Glandau, on rencontra leur arrière-garde établie entre Glandau et Hoff ; l'ennemi fit en même temps un mouvement pour la soutenir.

Augereau prit alors position et le village de Hoff fut enlevé. En vain l'ennemi sentant l'importance de ce point, fait-il marcher de nouveaux bataillons pour le reprendre ; leurs efforts échouent devant nos baïonnettes, nos cuirassiers les prenant en flanc les écharpent. Les divisions Heudelet et Desjardins se portant alors en avant, achevèrent de culbuter tout ce qui se trouva devant elles.

Le 7, on continua la poursuite de l'ennemi qui fut mené battant jusque près de la ville d'**Eylau**.

Les deux armées s'arrêtèrent à demi-portée de canon l'une de l'autre et passèrent la nuit à se préparer au combat.

Le lendemain, 8 février, avant la pointe du jour, l'ennemi engagea l'action. Bientôt les divisions Heudelet et Desjardins débouchant, entrent en ligne vers le cimetière d'Eylau, derrière lequel la garde était en réserve, et se portent à l'attaque du centre de la ligne russe. En ce moment une neige épaisse obscurcit tout à coup l'horizon. Pendant cette nuit soudaine, la tête des colonnes du 7e corps perd son point de direction et se porte trop à gauche. Les divisions Heudelet et Desjardins se trouvent ainsi engagées entre les troupes de l'aile droite des Russes et celles du centre et de la réserve, et exposées au feu d'une batterie masquée qui se découvre en ce moment.

Dans cette circonstance, elles firent des pertes énormes dans un combat corps à corps. Augereau, blessé, est emporté du champ de bataille ; le général Heudelet est également blessé. Le brave colonel du 63e, Lacuée, qui, blessé à deux reprises différentes, s'était échappé des mains des chirurgiens et n'avait pas voulu quitter le champ de bataille, est emporté par un boulet ; la mort fait une abondante moisson dans les rangs du régiment.

On fit de part et d'autre peu de prisonniers, car on se battait avec acharnement et sans faire de quartier. La rigueur du froid, la difficulté des mouvements au milieu des tourbillons et des amoncellements de neige, avaient porté à l'extrême les fatigues, la constance et la fureur des soldats.

Pour dégager un peu le 7e corps, Napoléon donne l'or-

dre à Murat et à Bessières de charger avec toute la cavalerie le centre de l'ennemi; le mouvement réussit et la lutte recommença acharnée sans pitié ni merci.

Ce ne fut que vers dix heures du soir que le feu cessa sur la ligne et que l'ennemi se décida à la retraite.

Les pertes du 63e étaient de 12 officiers et de 423 hommes, près du tiers de l'effectif. Parmi les morts, se trouvait, ainsi que nous l'avons dit, le colonel Lacuée. Il avait noblement et religieusement tenu à la tête de son régiment le serment qu'il avait prêté le 2 décembre 1804, au Champ de Mars, de sacrifier sa vie pour défendre son drapeau et pour le maintenir dans le chemin de la victoire. Honneur donc à lui et aux braves qui succombèrent dans cette terrible journée!

L'Empereur voulut lui-même annoncer au général Lacuée la mort de son neveu, et il le fit dans les termes suivants :

« Votre neveu est mort sur le champ de bataille à la tête de son régiment. Un boulet l'a frappé : il n'a point souffert. C'était un officier distingué que je regrette vivement. »

Le 7e corps bivouaqua sur le champ de bataille entre Eylau et Rothenen.

Jusqu'au 16 février, l'armée resta campée à peu près dans les mêmes conditions qu'après la bataille. Les cantonnements furent seulement étendus pour la facilité des subsistances. Le corps d'Augereau, qui avait le plus souffert, fut placé en arrière d'Eylau sur la route de Bartenstein.

Le 16, l'Empereur annonça à l'armée qu'elle allait rentrer dans ses cantonnements définitifs, et il le fit par la proclamation suivante qui était en même temps un hommage bien mérité rendu à la bravoure et à l'héroïsme des soldats de la Grande-Armée :

« Soldats! nous commencions à prendre un peu de repos dans nos quartiers d'hiver, lorsque l'ennemi a attaqué le 1er corps et s'est présenté sur la basse Vistule. Nous avons marché à lui, nous l'avons poursuivi l'épée dans les reins pendant l'espace de 80 lieues. Il s'est réfugié sous le rempart de ses places et a repassé le Prégel. Nous lui avons enlevé aux combats de Bergfriede, de Deppen, de Hoff, à la bataille d'Eylau, 654 pièces de canon, 16 drapeaux et tué, blessé ou pris plus de 40,000 hommes.

« Les braves qui, de notre côté, sont restés sur le champ d'honneur, sont morts d'une mort glorieuse : c'est la mort des vrais soldats.

« Nous allons nous rapprocher de la Vistule et rentrer dans nos cantonnements. Qui osera en troubler le repos s'en repentira. »

Par ordre de l'Empereur du 21 février, le 7e corps fut dissous. Il avait trop souffert à la bataille d'Eylau, ses pertes avaient été trop considérables pour qu'il fût possible de le reconstituer dans les conditions où l'on se trouvait. Le 16e d'infanterie légère, les 24e et 63e de ligne passèrent au 1er corps sous le commandement du maréchal Bernadotte.

Le 63e fut placé à la 3e divison, général Villatte, et sous les ordres du général de brigade Frère.

Pour récompenser le régiment qui s'était si vaillamment conduit depuis le commencement de la guerre de la coalition, l'Empereur lui accorda, le 31 mars, 18 aigles de la Légion d'honneur, dont 9 aux officiers et 9 aux sous-officiers et soldats qui s'étaient fait remarquer par leur courage et leur bonne conduite.

Ceux qui reçurent cette récompense pour s'être montrés

braves entre les braves, méritent certes d'avoir leurs noms dans le Livre d'or du régiment. Les voici :

MM. Poirot, Cauvin, Hotte, Sauset, Bonnal, Thibault, capitaines ;
Thuesch, Grévit, Klimbogel, lieutents ;
Lattil, chirurgien-major ;
Caillet, Planton, Gibert, sergents-majors ;
Pellegrin, Choiselat, Francier, sergents ;
Roche, Martin, fusiliers.

COLONEL MOUTON-DUVERNET (FRANÇOIS-RÉGIS)

10 FÉVRIER 1807

Né au Puy (Haute-Loire), le 3 mars 1770. — Soldat au régiment de la Guadeloupe, le 15 août 1787. — Caporal, le 1er septembre 1788. — Fourrier en 1789. — Congédié le 21 avril 1791. — Volontaire au 2e bataillon du Gard, le 3 décembre 1791 jusqu'en 1792. — Entré dans les guides à cheval de l'armée des Alpes, le 28 août 1792 jusqu'au 30 janvier 1793. — Sergent-major au 1er bataillon de la Haute-Loire, le 31 janvier 1793. — Adjudant le 15 mars 1793. — Adjudant-major, le 19 février 1793. — Capitaine, le 20 mai 1793. — Aide de camp du général Chambarlhac, le 8 mars 1796. — Chef de bataillon, le 23 juin 1798. — Major au 64e, le 19 avril 1806. — Colonel du 63e, le 10 février 1807.

Campagnes : Embarqué le 1er novembre 1787. Campagnes de 1792-1793 : armée des Alpes ; ans II, III, IV, V, VI, VII et VIII : Toulon, Italie, Malte ; ans XII, XIII : camps de Bayonne, Compiègne et Saint-Omer ; an XIV : Grande-Armée.

Blessures et actions d'éclat. — Le 20 brumaire an V, à la tête d'une vingtaine d'hommes qui lui restaient de sa compagnie, a contenu sur la chaussée du pont d'Arcole, l'ennemi qui s'avançait en force avec de l'artillerie, et, quoique blessé à la cuisse droite, a défendu son poste, et empêché qu'une pièce de canon qui était près de lui, et dont les canonniers avaient été tués, ne fût prise. Il ne se laissa emporter que lorsque des renforts étant arrivés, l'ennemi fut chassé. Le 2 messidor an VII, il fit lui-même prisonniers le major et plusieurs officiers du régiment Alviara. A la tête de son régiment (63e) s'empare de Uclès, enlève lui-même un drapeau à l'ennemi, et fait mettre bas les armes à 400 hommes.

Général de brigade, le 21 juillet 1811. — Général de division, le 4 août 1813. Montra autant de bravoure que de talent pendant les campagnes de 1813 et de 1814.

Élu pendant les Cent-Jours membre de la Chambre des Représentants. Fut compris dans l'ordonnance du roi du 24 juillet 1815, condamné à mort le 19 juillet 1816 et exécuté le 26 du même mois.

1807

Il nous faut revenir maintenant de quelques jours en arrière.

A la suite de la mort glorieuse du colonel Lacuée, l'Em-

pereur donna, le 9 février, le commandement du 63e à M. Saint-Raymond.

Mais, dès le lendemain, cet officier, qui ne paraissait pas au régiment, prenait le commandement du 33e, et le 63e était mis sous les ordres d'un des plus brillants officiers de l'Empire, le colonel Mouton-Duvernet.

Le 23 février, l'armée est établie dans ses nouveaux cantonnements. Le 1er corps, dont les centres étaient Holland et Braunsberg, éprouva seul quelques difficultés.

Mais, après avoir repoussé l'ennemi, il put enfin s'installer à son tour.

Les mois de mars, avril et mai se passèrent ainsi assez tranquillement.

Le situation du 63e, à la date du 1er avril, est la suivante :

1er Corps.	
3e division	**Général Villatte.**
1re brigade	**Général Frère.**
27e léger.	
63e de ligne.	**Colonel Mouton-Duvernet.**
1er bataillon.	**Commandant Guiton.**
2e —	**— Gentil.**
Effectif.	**1,358 hommes.**

Dans les premiers jours de juin, les Russes, qui avaient reçu des renforts, dirigeaient de nombreuses colonnes contre les cantonnements de l'armée française.

Le 5 juin, vers neuf heures du matin, deux de ces colonnes se portent sur la tête de pont de **Spanden** que le général Frère défendait avec le 27e léger.

Aussitôt le 63e et le 17e dragons sont placés sur les hauteurs de Spanden, en arrière de la tête de pont, pour soutenir le régiment chargé de la défense de l'ouvrage.

Après une violente canonnade qui dura deux heures, l'ennemi donne l'assaut. On le laisse approcher sans tirer jusqu'au pied des retranchements. Là, il est assailli par un feu si meurtrier que 300 hommes sont tués en rien de temps. Le reste commence à se débander. Alors le 17e dragons, descendant des hauteurs, se lance à la charge appuyé par le 63e. L'ennemi fut ainsi poursuivi jusqu'au village de Wuhsen et perdit dans cette affaire 700 à 800 blessés.

Bernadotte qui, dès le commencement de l'action, s'était porté dans les retranchements, y fut atteint d'une balle à la tête et forcé de quitter le champ de bataille. Le lendemain, le 1er corps était placé sous les ordres du général Victor.

A la suite de cette action et de celles qui avaient eu lieu en d'autres points du front des cantonnements, l'Empereur ordonna divers mouvements pour porter l'armée au-devant des Russes.

Le 7 juin, le 1er corps reçut l'ordre de pousser de fortes reconnaissances en avant de Spanden pour faire des prisonniers ; puis, tandis que les autres corps de la Grande-Armée se portaient en avant, le 1er était maintenu sur la basse Passarge pour y retenir un corps ennemi.

Le 11, au soir seulement, il quitta ses positions, débouchant par le pont de Spanden, et marcha le 12 jusqu'à Mehlsack. Il avait l'ordre de se diriger sur Eylau pour entrer en ligne avec les autres corps de l'armée. Pendant cette marche, il y eut presque chaque jour de légers engagements d'arrière-garde avec l'ennemi qui cherchait à nous empêcher de nous porter en avant.

Le 13 au soir, le 1er corps arrivait à Eylau et bientôt s'engageaient les préliminaires de la bataille de **FRIEDLAND**.

Pour cette bataille, le 1er corps, avec la garde impé-

riale à pied et à cheval, formaient la réserve ; ces troupes étaient placées à Grünhoff, Bothkeim et derrière Posthenen.

L'action s'engagea le 14 juin, sur les cinq heures du soir seulement, au signal donné par l'Empereur.

Le corps de Ney, qui formait la droite, se porta en avant pour couper les Russes de Friedland ; le 1er corps vint alors se placer sur le terrain laissé libre par le corps de Ney.

Mais, dans le 1er corps, à part la division Dupont, les troupes furent peu engagées. Le 63e eut à soutenir les cavaliers de Lahoussaye chargeant à corps perdu les Russes, et il le fit avec le calme et la bravoure qui l'avaient toujours fait remarquer.

A neuf heures, la bataille était terminée et l'ennemi en déroute sur tous les points ; 80 pièces de canon, plusieurs drapeaux furent les trophées de cette mémorable victoire qui est inscrite sur le drapeau du régiment.

L'armée passa la nuit sur le champ de bataille ; le 1er corps bivouaqua à Posthenen.

Le 15, elle se remit en marche. Le 1er corps, formant tête de colonne, est suivi par ceux de Lannes, de Mortier et par la garde impériale. La Prégel fut ainsi franchie le 16. Le soir de ce jour, le 1er corps est en position en avant de Pétersdorff ; le 17 au soir, il bivouaquait entre Leidingsfeld et Mellaucken sur la route de Tilsitt.

Toute résistance de la part de l'ennemi était maintenant brisée, la guerre allait se terminer et le traité de Tilsitt en former le couronnement glorieux.

Le 18, le 1er corps vint prendre position le long du Niémen à la gauche de Tilsitt.

Le 21 juin, un armistice était signé et, le 22, l'Empereur adressait à ses soldats la proclamation suivante :

« A la Grande-Armée. — Soldats ! le 5 juin, nous avons « été attaqués dans nos cantonnements par l'armée russe. « L'ennemi s'est mépris sur les causes de notre inaction. « Il s'est aperçu trop tard que notre repos était celui du « lion ; il se repent de l'avoir troublé.

« Dans dix jours de campagne, nous avons pris 120 pièces « ces de canon, 7 drapeaux, tué, blessé ou pris 60,000 « Russes, enlevé à l'armée ennemie tous ses magasins, ses « hôpitaux, ses ambulances, etc.....

« Des bords de la Vistule, nous sommes arrivés à ceux « du Niémen avec la rapidité de l'aigle. »

En exécution des conventions de l'armistice, les divers corps des armées française et russe prirent de nouvelles positions ; le 1er corps fut établi à Wehlau.

Le 9 juillet, le traité de paix fut signé à Tilsitt.

Aussitôt après, l'armée française commença son mouvement rétrograde. Le 12 juillet, l'Empereur dirige le 1er corps sur Spandau, pour tenir garnison sur les États de la Prusse.

Le 13, l'Empereur voulant « donner une preuve de sa satisfaction particulière pour les services rendus pendant la campagne par les différents régiments composant la Grande-Armée », accorda par décret au 1er corps 400 aigles d'argent, dont 200 aux officiers et 200 aux sous-officiers et soldats.

Le régiment (1er et 2e bataillons) passa le reste de l'année en garnison à Berlin.

Le 3e bataillon était en garnison à Dantzig.

1808

La situation du 63e n'offre rien à signaler pendant les six premiers mois de l'année 1808, durant lesquels il continue à occuper Berlin.

Le 18 février, l'Empereur avait rendu un décret d'après lequel les régiments d'infanterie de ligne devaient se composer désormais d'un état-major et de 5 bataillons; les quatre premiers portant la dénomination de bataillons de guerre, le 5e celle de bataillon de dépôt.

Chaque bataillon de guerre, commandé par un chef de bataillon ayant sous ses ordres un adjudant-major et deux adjudants sous-officiers, devait se composer de six compagnies, dont une de grenadiers, une de voltigeurs et quatre de fusiliers. Le bataillon de dépôt se composait de quatre compagnies.

Cette nouvelle organisation ne fut pas immédiatement appliquée au 63e; elle ne devait l'être qu'au moment de son départ pour l'Espagne.

Bientôt en effet, Napoléon, sentant le besoin de renforcer les troupes qu'il avait dans la Péninsule, s'il voulait en finir promptement avec l'insurrection appuyée par les Anglais, se décidait à envoyer en Espagne des troupes de la Grande-Armée.

Le 17 août, il donna l'ordre au major général de diriger sur Mayence le 1er corps, « composé, sauf un petit contingent de conscrits, de vieux soldats éprouvés renfermés dans des cadres sans pareils ». (Thiers.)

Le 7 septembre, un décret, portant création de l'armée d'Espagne, décide que cette armée sera composée de six corps. Le 1er corps sera commandé par le maréchal Victor, ayant sous ses ordres les trois divisions qui formaient le 1er corps de la Grande-Armée.

Le décret du mois de février est appliqué au régiment qui reçoit des renforts et s'accroît d'un bataillon.

Il traverse la France par Mayence, Metz, Nancy, Reims, Orléans, Périgueux, Bordeaux, et arrive à Bayonne à la fin d'octobre. Sur tout ce parcours, nos soldats avaient été

reçus par de brillantes fêtes données en leur honneur par les municipalités des villes qu'ils traversaient.

En appelant les troupes de la Grande-Armée en Espagne, l'Empereur avait fait mettre à l'ordre la proclamation suivante que nous citons en partie parce qu'elle montre les fatigues et le courage de nos devanciers.

« Soldats ! Après avoir traversé le Danube et la Vistule, vous avez traversé l'Allemagne à marches forcées. Je vous fais aujourd'hui traverser la France sans vous donner un moment de repos.

« Soldats, j'ai besoin de vous. La présence du hideux Léopard souille les continents d'Espagne et du Portugal ; qu'à votre aspect il fuie épouvanté. Portons nos aigles triomphantes jusqu'aux colonnes d'Hercule ; là aussi nous avons des outrages à venger. »

Par suite de l'application du décret du 18 février, la situation du 63e, à la fin d'octobre, se trouve être la suivante :

1er corps d'armée	Maréchal Victor.
3e division.	Général Villatte.
Brigade.	— Pacthod.
27e Léger.	
63e régiment d'infanterie. . .	Colonel Mouton-Duvernet.
1er bataillon	Commandant Gentil.
2e bataillon	— Loup.
3e bataillon	— Bordy.
Effectif du 63e	63 officiers, 2,028 hommes.

Un autre bataillon du régiment est à Dantzig.

Le dépôt est à Belfort.

En outre, depuis le mois de mai, un détachement du régiment était entré dans la formation du quatrième bataillon de marche de la division qui opérait en Espagne sous les ordres du général Lefebvre-Desnouettes.

Ce détachement prit part, le 8 juin, au combat livré à **Tudela** par le général Lefebvre à 12,000 Aragonais qui furent mis en déroute, perdirent 2,000 hommes et nous laissèrent leurs canons.

A la suite de cette brillante affaire, Lefebvre employa les journées des 9, 10 et 11 à désarmer les villages à dix lieues aux environs et à reconstruire le pont de l'Èbre. Le 12, il se remit en marche et, le 13, à **Mallen**, il trouva l'armée de Saragosse rangée en bataille sur les hauteurs. Le général marcha aussitôt à la rencontre de l'ennemi « dont il fit un grand carnage ; tous ses canons tombèrent en notre possession. » (Napoléon à Murat.)

Le 15, Lefebvre arrivait devant Saragosse et notre détachement prenait ainsi part au premier siège de cette ville.

Suivons maintenant le régiment.

A la fin d'octobre, il entra en Espagne. L'Empereur n'était pas encore arrivé, et le roi Joseph, auquel le général Blake donnait des inquiétudes du côté de Bilbao, détache du corps de Victor, pour soutenir celui du maréchal Lefebvre, la division Villatte, « forte de quatre vieux régiments des meilleurs de l'armée française ». (Thiers.)

Les Espagnols avaient pris position en avant de **Durango.** Le 31 octobre au matin, par un brouillard épais, le général Villatte se porte si vigoureusement sur la position que les Espagnols, surpris, tinrent à peine et furent culbutés dans le fond de la vallée. On leur tua ou blessa 1,500 à 1,800 hommes, pour 200 qu'ils mirent hors de combat de notre côté. Le maréchal Lefebvre, poursuivant sa victoire, entra le lendemain dans Bilbao, laissant à Valmaseda la division Villatte absolument isolée en avant de l'armée.

Le général Blake résolut de profiter de cette faute. Le 5 novembre, à la tête d'une trentaine de mille hommes,

il couronne les hauteurs autour de Valmaseda pour envelopper la ville et y faire prisonniers les Français qui la gardaient.

Mais le général Villatte, avec ses quatre vieux régiments, avait vu bien d'autres ennemis et bien d'autres dangers.

Voulant s'assurer des hauteurs de **Guênes** qui commandent la communication avec Bilbao, il y échelonne le 63e et deux autres régiments; puis il maintient le 27e dans Valmaseda même, pour disputer la ville le plus longtemps possible à l'ennemi.

Ces dispositions prises, il laisse approcher les Espagnols et, à bonne portée, il les reçoit par un feu écrasant.

Cependant, voyant qu'il n'était pas secouru et que les hauteurs environnantes se couronnaient d'ennemis, il se replia en masse avec ses quatre régiments bien entiers sur Bilbao. Les Espagnols qui voulurent nous approcher furent vigoureusement assaillis et payèrent cher leur hardiesse.

« Le général Villatte, écrivit Berthier à Victor par ordre de l'Empereur, attaqué de front et en queue, n'a dû son salut qu'à l'intrépidité de ses troupes et après avoir fait grand carnage de l'ennemi. »

Blâmé par l'Empereur et apprenant le danger couru par le général Villatte, le maréchal Lefebvre se reporta sur Valmaseda et rallia notre division; le 9, il se réunissait au 1er corps.

Victor, ayant alors toutes ses troupes réunies, se hâta de pousser à outrance l'armée de Blake jusqu'à l'entrée des gorges de la Biscaye, les franchit à sa suite et arriva le 10 après midi près d'**Espinosa de los Monteros.**

Il y trouva l'ennemi en position sur des hauteurs d'un accès difficile avec six pièces d'artillerie. Victor n'en avait

pas ; il était impossible d'en traîner dans ces montagnes ; ses troupes ne se battaient qu'avec le fusil et la baïonnette.

Villatte, qui tenait la tête du corps d'armée, aperçut le premier l'armée espagnole dans sa redoutable position. Il ordonne au 27ᵉ léger d'attaquer les hauteurs sur lesquelles les ennemis appuyaient leur gauche et prescrit au 63ᵉ de se présenter en bataille devant leur centre pour les contenir ; la brigade Pacthod devait, pendant ce temps, aborder la droite.

« Le 63ᵉ dut charger plusieurs fois à la baïonnette pour contenir le centre. Ce combat ne laissait pas d'être difficile et aurait pu être chanceux avec d'autres troupes, car 6,000 à 7,000 hommes en combattaient près de 30,000. » (Thiers.) Heureusement le brouillard s'éleva et obligea les armées à remettre leur lutte au lendemain.

Le 11, Victor recommença la bataille. Après avoir fait remplacer aux ailes par des troupes fraîches celles qui étaient trop fatiguées, il fit soutenir au centre le 63ᵉ par le 8ᵉ.

Dès la pointe du jour, le général Maison emporte les hauteurs qui étaient à notre droite. Au même instant, « le 63ᵉ, que commandait le brave Mouton-Duvernet, et le 8ᵉ poussaient les Espagnols de clôture en clôture. Nos hommes, enlevant un mur de jardin après l'autre, acculèrent enfin les Espagnols sur Espinosa et leur prirent leurs six pièces de canon. » (Thiers.)

Cette journée, qui coûta au régiment 7 officiers et 113 hommes mis hors de combat, se termina par une véritable déroute des Espagnols et la désorganisation complète de l'armée de Blake.

Victor passa à Espinosa la fin de la journée du 11 et celle du 12 ; ses soldats étaient épuisés. Il reçut ensuite

de l'Empereur l'ordre de prendre la route de Burgos pour venir rejoindre le quartier général.

Le 1er corps arrivait à Burgos le 19 novembre. Dès le 21, l'Empereur envoyait la division Villatte en avant de Lerma pour protéger les derrières du corps du maréchal Ney. Lorsque le maréchal eut battu les Espagnols, cette division fut ramenée sur Burgos pour se porter avec tout le 1er corps et la garde sur Madrid.

Dans cette marche sur la capitale, la division Villatte, qui formait l'arrière-garde, ne fut pas engagée au brillant combat de Somo-Sierra.

Le 2 décembre, nous arrivions sous les murs de **Madrid**.

Le 3 au matin, la division Villatte se porte à l'attaque du Buen-Retiro où l'ennemi avait concentré sa défense, y entre à la baïonnette et en déloge les 4,000 hommes qui le défendaient.

Les compagnies d'élite de la division s'élancent ensuite sur les premières barricades et les emportent malgré une vive fusillade. Bientôt tous les débouchés qui avaient été mis en état de défense étaient au pouvoir de nos troupes; Madrid capitula.

L'Empereur quittait cette capitale vers la fin de décembre, confiant aux divisions Ruffin et Villatte le soin de la garder.

1809

Au commencement de 1809, la situation du régiment est la suivante :

Colonel Mouton-Duvernet.

1er bataillon.	Commandant Bresson.
2e —	— Gentil.
3e —	— Chauvet.
Effectif.	57 officiers, 1,199 hommes.

(1er corps, 3e division : général Villatte, brigade Pacthod.)

Dans les premiers jours de janvier, de nouvelles troupes étant arrivées à Madrid, les divisions Ruffin et Villatte furent dirigées sur le Tage à la rencontre de l'ennemi qui marchait sur la capitale.

Le 13 janvier, on trouva l'armée espagnole dans une position assez forte à **Uclès**. Le 63e est chargé de l'attaque au centre. Il prend d'assaut la ville d'Uclès et y passe par les armes près de 2,000 hommes avec les moines du couvent qui avaient fait feu sur nos troupes. Le colonel Mouton-Duvernet enleva lui-même un drapeau à l'ennemi et tua l'officier qui le défendait. Bientôt, l'attaque des ailes ayant complètement réussi, les Espagnols fuient de toutes parts ; 13,000 prisonniers, 34 drapeaux, toute l'artillerie et les bagages furent les trophées de cette victoire à la suite de laquelle Victor entra à Cuença et poursuivit l'ennemi jusqu'au pied de la Sierra-Morena.

Le 1er corps, se dirigeant ensuite sur Consuegra et Madrilejos, nettoya la plaine de la Manche, puis se replia sur Tolède.

A la suite de ces succès, et après le départ de l'Empereur, un nouveau plan de campagne fut arrêté, d'après lequel le corps de Victor devait s'avancer par l'Estramadure dans l'Alentejo pour y faire une diversion en faveur du maréchal Soult qui envahissait le Portugal. Cette opération terminée, le 1er corps devait à son tour envahir l'Andalousie.

Ce ne fut guère que vers le milieu de mars que le maréchal Victor se mit en marche pour franchir le Tage à Almaraz. Mais l'armée espagnole s'était emparée du pont, en avait fait sauter la grande arche et défendait la rive gauche.

Quittant Talavera le 15, le maréchal dirige sur le pont d'**Arzobispo** les divisions Villatte et Ruffin, pendant que

les Allemands passaient le fleuve au pont de Talavera. « La brave division Villatte appuie le mouvement des Allemands et prend position à Fresnedoso et Deleytosa après plusieurs combats vifs et heureux. » (Thiers.)

L'ennemi fut ainsi contraint de se retirer, et nous pûmes établir à Almaraz un pont volant sur lequel le 1er corps acheva d'effectuer son passage le 19.

Les Espagnols avaient battu en retraite sur la Guadiana qu'ils franchirent au pont de Medellin, pour venir occuper sur la rive gauche une forte position qu'ils avaient reconnue d'avance, Des renforts leur étaient arrivés qui portaient leur armée à près de 36,000 hommes, et ils étaient décidés à livrer bataille.

Victor, après avoir pris ses précautions pour assurer ses derrières, marche sur **Medellin** où il entre sans difficultés.

Le 28 mars, il franchit la Guadiana et découvre bientôt sur sa gauche l'armée espagnole attendant la bataille.

Laissant en arrière la division Ruffin pour faire face à un fort détachement ennemi, il se porte sur les Espagnols avec la division Villatte et le restant de ses troupes, soit 12,000 hommes environ.

Le 63e et le 95e sont placés au centre en colonne serrée; mais bientôt, pour arrêter les masses ennemies, les deux régiments reçoivent l'ordre de se déployer. Cette manœuvre eut un succès complet. « Les Espagnols qui s'avançaient avec une aveugle confiance, s'animant par leurs cris, furent surpris en voyant le déploiement des 63e et 95e. Ce déploiement, exécuté avec aplomb, quoique devant des troupes bien supérieures en nombre, et suivi de feux soutenus, arrêta les Espagnols. » (Thiers.)

Profitant de leur hésitation, notre cavalerie se lance à la charge et l'ennemi prend la fuite dans un désordre inouï.

Jamais déroute ne fut plus complète. Les Espagnols laissèrent plus de 10,000 hommes tués ou blessés sur le champ de bataille. 4,000 prisonniers, 25 pièces de canon et 6 drapeaux, dont 3 enlevés par la division Villatte, tombèrent en notre pouvoir.

Après cette brillante victoire, Victor fit camper son infanterie sur les bords de la Guadiana depuis Medellin jusqu'à Mérida pour qu'elle vécût plus à l'aise et lui donner un peu de repos.

Nous passâmes ainsi une partie du mois d'avril. Dans les derniers jours de ce mois, le 1ᵉʳ corps reçut l'ordre de reprendre Alcantara et de pousser aussi loin que possible dans la direction de Lisbonne.

Le corps avait eu beaucoup à souffrir et avait éprouvé de grandes pertes pendant son séjour sur les bords malsains de la Guadiana.

Cependant, il s'avança sur le Tage et, le 14 mai, il s'emparait du pont d'**Alcantara**. Mais Victor dut s'arrêter en apprenant qu'un corps anglo-portugais se trouvait à Abrantès, en même temps que des partis espagnols menaçaient le pont d'Almaraz. Il vint alors prendre position à Torre-Mocha où il resta jusqu'au 10 juin. A cette date, les progrès de l'ennemi l'engagèrent à se replier; il fit sauter le pont d'Alcantara et, par celui d'Almaraz, se replia derrière le Tage.

Dans les premiers jours de juillet, quelques renforts arrivèrent au régiment et, à la date du 15, sa situation est la suivante :

1ᵉʳ corps, — division Villatte, — brigade Cassagne.

1ᵉʳ bataillon	Commandant	Bresson.
2ᵉ —	—	X...
3ᵉ —	—	Chauvet.
Effectif.	52 officiers, 1,248 hommes.	

Le 22 juillet, le 1er corps évacue Talavera et se replie derrière l'Alberche. Menacé dans cette position, il marche sur Tolède et, le 25, il se réunit à Vargas aux troupes venant de Madrid sous les ordres du roi Joseph.

Ce dernier, se trouvant avoir près de 40,000 hommes sous ses ordres, se jugea assez fort pour prendre l'offensive. En conséquence, il s'avança le long du Tage, le 1er corps formant tête de colonne. Le 26, l'avant-garde espagnole est culbutée près de **Torrijos** ; le 27, nous nous portons sur l'Alberche que nos soldats franchissent à gué, en colonne serrée, ayant de l'eau jusqu'à mi-corps. L'attaque que le maréchal Victor tenta immédiatement après le passage avec une seule division (Ruffin) sur les positions anglaises ne put pas réussir.

Le lendemain 28, s'engagea la bataille de **Talavera de la Reyna** à laquelle nous assistâmes pour ainsi dire l'arme au bras, malgré la rage impatiente de nos soldats. Mais l'engagement de Villatte était subordonné aux mouvements des divisions Ruffin et Lapisse; il ne put se produire qu'en partie. La brigade Cassagne (27e, 63e) fut, à un moment, chargée par la cavalerie. Cette dernière « fut reçue avec le plus grand calme et la plus grande valeur; quantité de chevaux et d'hommes vinrent tomber aux pieds de cette infanterie ». (Rapport historique du 1er corps de l'armée d'Espagne.)

Bien que les résultats de cette bataille fussent indécis, le roi Joseph ordonna la retraite pendant la nuit.

Toutefois, les Anglais n'osèrent pas nous poursuivre et nous nous retirions en emportant tous nos blessés, nos bagages et notre artillerie.

Le 1er corps fut laissé en observation sur l'Alberche.

L'arrivée du maréchal Soult sur les derrières de l'armée anglaise obligea bientôt celle-ci à battre en retraite à son tour.

L'armée française reprit alors partout l'offensive. Le 1er corps fut de nouveau chargé de nettoyer les plaines de la Manche jusqu'au pied des montagnes de la Sierra-Morena.

Pendant que ces derniers événements se succédaient, le colonel Mouton-Duvernet avait quitté le régiment. Sa bravoure, sa froide intrépidité, ses talents l'avaient fait distinguer par l'Empereur qui, par décret du 5 avril, l'appela dans sa garde. Jusqu'au jour où son successeur arriva, le régiment avait été commandé par le chef de bataillon Bresson.

En même temps que le régiment soutenait si glorieusement en Espagne sa vieille réputation, un de ses bataillons, le 4e, le représentait dignement dans la guerre contre l'Autriche.

Placé sous les ordres du commandant Mouchon et fort de 276 hommes, il formait, avec les 4e bataillons des 40e et 88e, la 7e demi-brigade et était entré dans la composition du corps d'élite que commandait Oudinot.

Lorsque la guerre eut été déclarée à l'Autriche, les grenadiers d'Oudinot formèrent le 2e corps de l'armée d'Allemagne (maréchal Lannes).

Dans cette brillante campagne, notre 4e bataillon prit part, le 3 mai, au combat d'**Ebersberg**, dans lequel une division française soutint seule victorieusement, pendant trois heures, les efforts acharnés de plus de 30,000 Autrichiens.

Le 22 mai, il était à la sanglante bataille d'**Essling** où le maréchal Lannes fut tué.

Passé sous les ordres du maréchal Oudinot qui prit alors le commandement du 2e corps, notre bataillon combattit, le 6 juillet, à **Wagram**, victoire qui termina cette foudroyante campagne.

COLONEL MEUNIER SAINT-CLAIR (BENOÎT-JOSEPH)

17 SEPTEMBRE 1809.

Né à Lyon (Rhône) le 20 octobre 1774. — Soldat au 27e régiment d'infanterie depuis le 13 novembre 1784 jusqu'au 1er juin 1790. — Sous-lieutenant dans la 1re compagnie franche de Paris, le 17 juillet 1792. — Capitaine au 19e bataillon d'infanterie légère, le 25 mars 1793 ; a servi ensuite successivement avec ce grade à la 19e demi-brigade et à la 6e légère. — Chef de bataillon pour différentes actions d'éclat, le 20 février 1800. — Major au 2e d'infanterie légère, le 10 juillet 1806. — Colonel, sans désignation de corps, le 17 novembre 1807. — Colonel du 63e, le 17 septembre 1809.

Campagnes : 1792, 1793, armée du Nord ; ans II, III, IV, V et VI, armée de l'Ouest ; an VIII, armée de réserve d'Italie ; an IX, armée d'Italie.

Blessures et actions d'éclat. — A la bataille du 20 prairial an VIII, à Montebello, a enfoncé, à la tête de 60 hommes, un régiment autrichien sur lequel il fit 422 prisonniers. — A été blessé, le 4 nivôse, au passage du Limio ; mais son chef de bataillon ayant été tué, il ne voulut pas se retirer et, comme commandant de bataillon, il fit dans cette journée des prodiges de valeur qui lui méritèrent du général en chef le grade de chef de bataillon.

1809

Un décret du 17 septembre 1809 appela au commandement du 63e le colonel Meunier Saint-Clair.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, le 1er corps acheva l'année 1809 à parcourir la Manche et à pacifier la Sierra-Morena. Arrivé trop tard pour prendre part à la bataille d'Ocaña, qui fut une déroute complète pour l'armée espagnole, l'avant-garde avait pu cependant enlever un millier de prisonniers et une grande quantité de bagages.

Cette victoire ouvrit aux armées françaises les provinces du sud de la Péninsule dont le roi Joseph résolut alors de faire la conquête.

1810

Le 1er corps reçut en conséquence l'ordre de s'avancer dans l'Andalousie. Il se porta vers San-Euphemia et **Belcazar**, où il repoussa les Espagnols et marcha sur Cordoue.

Le 29 janvier, nous arrivions en vue de Séville où nous entrâmes sans combat, le 1er février, tambours battant, enseignes déployées.

La conquête de l'Andalousie, qui n'avait guère demandé qu'une quinzaine de jours, n'avait été, grâce à l'endurance de nos hommes, à leur courage, à leur énergie, à la terreur qu'ils inspiraient aux Espagnols, qu'une promenade militaire. Aussi, en les quittant pour rentrer à Madrid, Joseph, auquel ils venaient d'assurer la couronne, pouvait-il leur dire : « Soldats de Talavera, d'Almonacid, d'Ocaña, de la Sierra-Morena, comment vous témoigner ce que je vous dois ? Je vous rappelle à vous-mêmes votre propre conduite. » (Ordre général à l'armée.)

Le 1er corps ne fit en quelque sorte que traverser Séville et marcha immédiatement sur **Cadix** qu'il fut chargé de bloquer par terre.

Cette ville, assise sur un rocher à plus d'une lieue en mer, n'est accessible du côté de la terre que par une langue de sable fort longue et fort étroite qui fait partie de l'île de Léon. Cette île est elle-même séparée du continent par le bras de mer de Santi-Pietri, long de 3 lieues, large de 200 à 300 mètres, et bordé d'immenses marais salants.

Le pont de Zuasco sur le Santi-Pietri, seule communication du continent avec l'île de Léon, était rompu. La rive opposée était hérissée de retranchements et de batteries et défendue par 30,000 hommes, dont 8,000 Anglais ;

8 vaisseaux espagnols et 8 frégates, 4 vaisseaux anglais et 2 frégates croisaient à l'entrée de la baie.

Le port renfermait en outre plus de 200 bâtiments dont plusieurs s'étaient embossés pour la défense de l'île de Léon et de la rade.

Dans cette position formidable, l'attaque de forces aussi considérables exigeait de très grands moyens. Le 1er corps comptait cependant à peine 20,000 hommes et sa ligne offrait un développement de près de 10 lieues. Le maréchal Victor dut donc se résoudre à rester sur la défensive.

Si, dans cette campagne, le 63e ne joua pas un grand rôle sur les champs de bataille, sa tâche n'en fut pas moins laborieuse, pénible et honorable, étant donnés les privations de toutes sortes que nos hommes supportèrent avec la plus noble résignation et les travaux d'investissement à la construction desquels ils durent participer avec les autres troupes du 1er corps.

L'énumération de ces travaux suffira pour faire comprendre combien fut dure pour le régiment cette année 1810.

Le fort de Santa-Cathalina, à l'entrée de la baie et en face de Cadix, fut agrandi et armé de 30 bouches à feu pour tenir au loin la flotte ennemie.

La presqu'île du Trocadero, dont la saillie vers l'île de Léon forme au fond de la baie la rade intérieure et le port, fut défendue par de nombreuses batteries.

On entreprit le siège du fort de Matagorda à la pointe de cette presqu'île et où les Anglais avaient pris poste. Après plus de deux mois de travaux dans un terrain aquatique, on parvint à établir près de ce fort plusieurs batteries qui l'écrasèrent et obligèrent l'ennemi à l'évacuer le 22 avril.

Aussitôt après la prise du fort Matagorda, on construi-

sit, à droite de l'embouchure du Rio-San-Pedro, le fort Napoléon qui fut armé d'un grand nombre de mortiers pour bombarder Cadix.

Plusieurs batteries furent ensuite établies contre la rade entre le Rio-San-Pedro et Puerto-Santa-Maria; d'autres le furent à Puerto-Real. Un grand nombre de retranchements et de redoutes furent enfin construits le long du Santi-Pietri pour contenir les sorties de l'ennemi et couvrir Chiclana.

Indépendamment de ces travaux, il fallut établir des ponts, ouvrir des routes avec des embranchements pour communiquer à tous les postes, et rétablir les moulins que l'ennemi avait détruits.

Ces travaux étaient souvent interrompus par les tentatives de l'ennemi pour faire lever le blocus. Alors, tout heureux, nos soldats quittaient pour un instant leurs outils et, reprenant leurs armes, refoulaient les assaillants dans la place ou les forçaient à se rembarquer précipitamment.

L'année 1810 s'écoula ainsi.

Notre situation, au milieu de cette année, avait été la suivante et se maintint sans grands changements :

3e division, général Villatte; quartier général, Chiclana.

1re brigade	**Général Cassagne.**				
27e Léger.					
63e régiment de ligne .	**Colonel Meunier Saint-Clair.**				
1er bataillon.	**Comm.**	**Bresson,**	**24 offic.,**	**483**	**hommes.**
2e —	**—**	**Gentil,**	**17 —**	**450**	**—**
3e —	**—**	**Chauvet,**	**14 —**	**474**	**—**
Effectif total.			**55 offic.,**	**1407**	**hommes.**

Pendant que la partie principale du régiment prenait part au siège de Cadix, plusieurs détachements du régiment opéraient sur d'autres points de l'Espagne :

1° 145 hommes du 63e, avec des détachements de même force des 27e léger, 94e, 95e de ligne, forment sous les ordres du commandant Simberge un bataillon du 1er régiment de marche, commandé par le colonel en 2e Féring. Ce régiment fut placé à Tudela dans la province de Navarre.

2° Un autre détachement de 52 hommes concourt à la formation du 6e régiment de marche.

3° Le 1er bataillon de marche de la 11e division à Séville est encore composé de détachements de la division Villatte (27e, 63e, 94e).

4° Il en est de même du 2e bataillon de marche qui est à Madrid.

Ces deux derniers détachements rejoignirent en décembre le régiment sous Cadix.

5° Le 20 décembre, une compagnie (capitaine Manceau, 2 officiers, 62 hommes) fut envoyée à Margnia pour faire partie de la 1re brigade de la division de réserve aux ordres du général Caffarelli.

6° A la suite de la campagne de 1809, en Autriche, l'Empereur résolut de faire passer en Espagne le 9e corps (comte Drouet d'Erlon) qui fut désigné pour aller renforcer l'armée de Masséna en Portugal.

Le 4e bataillon du 63e, sous les ordres du commandant Michel, et fort de 19 officiers, 499 hommes, appartenait alors à la division Claparède de ce corps.

Arrivée en Espagne à la fin de 1810, la division Claparède fut provisoirement placée dans les environs d'Almeida et de Trancoso.

1811

Au commencement de 1811, nous retrouvons le régiment sous Cadix dont l'investissement est complet du côté

de la terre. Mais la mer est libre pour nos ennemis qui en profitent pour se ravitailler et pour embarquer de temps à autre sur leurs vaisseaux une partie de la garnison qu'ils vont débarquer sur la côte voisine, de façon à venir attaquer par derrière nos retranchements et nos défenses qu'ils n'osent aborder de front.

Ce fut ainsi que, dans le courant de février, un corps anglais de 7,000 hommes, commandé par le général Graham, avait quitté Cadix. Débarqué le 27 à Algésiras, il se réunissait à 15,000 Espagnols, sous les ordres du général la Peña, qui était venu également de Cadix et avait débarqué à Tarifa.

Ces troupes s'avancèrent le long de la côte par Veger et Conil pour attaquer Chiclana. Afin de favoriser cette opération, le général Zayas, qui était resté dans l'île de Léon avec 6,000 Espagnols, jeta, le 2 mars, un pont de radeaux sur le Santi-Pietri, près de son embouchure, et commença aussitôt une tête de pont qu'il mit sous la garde de 1,000 hommes.

Victor, instruit des projets de l'ennemi, donna l'ordre au général Villatte, qui se trouvait à CHICLANA, d'attaquer immédiatement la tête de pont des Espagnols en avant du Santi-Pietri.

Villatte n'avait avec lui que 2,500 hommes dont le 63ᵉ. Notre situation, à ce moment-là, était la suivante :

1ᵉʳ bataillon.	29 officiers,	409 hommes.
2ᵉ —	17 —	396 —
3ᵉ —	16 —	448 —

L'attaque eut lieu le 3 mars, avec 4 compagnies seulement. Quoique déjà protégé par une ligne de palissades et de chevaux de frise, l'ennemi fut culbuté par nos troupes, perdit 800 hommes tués, noyés ou pris, et fut rejeté dans

l'île de Léon. Peu s'en fallut que le pont lui-même ne fût pris.

Le 5 mars, Victor arriva à Chiclana avec ses réserves qui ne lui faisaient guère qu'un total de 5,000 hommes; il n'hésita pas cependant à prendre l'offensive contre l'armée anglo-espagnole s'avançant par Conil et la tour de Borossa pour se réunir aux troupes de Zayas, qui cherchaient à déboucher en même temps de l'île de Léon.

Il envoya le général Villatte avec sa division pour contenir Zayas et attirer ainsi sur lui une partie des forces ennemies; puis, avec le restant de ses troupes, il fond sur les Anglo-Espagnols.

Malgré ses efforts, malgré le courage de ses hommes, Victor ne put parvenir à entamer les ennemis; mais, d'un autre côté, toutes les attaques tentées par Zayas pour déboucher vinrent se briser contre l'héroïsme des soldats de Villatte.

Victor se retira vers 3 heures à Chiclana où il appela Villatte. Ils s'attendaient le lendemain à une attaque générale; mais l'ennemi n'osa pas recommencer le rude combat qu'il avait eu à soutenir; après être resté deux jours immobile, il finit par battre en retraite, renonçant à faire lever le siège de Cadix.

Dans ce combat, qui est inscrit sur le drapeau du 63e qui s'y distingua par sa calme et froide bravoure, par l'héroïsme de ses soldats, le régiment perdit 5 officiers et 73 hommes.

« *Cette bataille fut très meurtrière parce qu'on s'y battit de part et d'autre avec l'acharnement le plus vif; les Français y firent des prodiges de valeur et s'y couvrirent de gloire. On put juger dans cette occasion combien la science du chef et l'énergie du soldat peuvent suppléer au nombre, puisque 10 bataillons français seulement parvinrent à se maintenir dans leurs posi-*

tions et forcèrent un ennemi bien supérieur en nombre à se renfermer dans la place.

« *Le maréchal Victor prit à Chiclana 3 drapeaux et 4 pièces de campagne; les alliés perdirent en outre 3,500 hommes tant tués que prisonniers.* » (*Victoires et Conquêtes*.)

Après cette bataille, le blocus de Cadix fut repris.

L'Empereur aurait voulu que l'on s'emparât de l'île de Léon pour écraser ensuite la ville par des batteries. Il pensait qu'un cheminement à travers les marais et les canaux qui obstruent les abords du Santi-Pietri n'était pas chose impraticable. Mais le 1er corps ne comptait plus guère qu'une dizaine de mille hommes, il manquait de munitions d'artillerie. Il se trouva donc trop faible pour rien tenter.

L'année 1811 s'écoula ainsi tristement pour nos hommes. Ça n'était plus la grande épopée, le bruit et l'ivresse des batailles, l'orgueil des brillantes victoires, chèrement achetées quelquefois, il est vrai; mais qu'importe? ni les promenades triomphales à travers l'Europe, ni les entrées solennelles dans les capitales étrangères, ni ces brûlantes proclamations de l'Empereur au lendemain des victoires qui, en remerciant ses soldats de ce qu'ils avaient fait et leur montrant ce qu'ils avaient encore à faire, faisait courir leur sang plus vite dans leurs veines et faisait du plus humble un héros.

Non! les temps étaient changés, mais nos soldats ne l'étaient pas; ils supportèrent tout avec le courage qu'ils avaient toujours montré. Ni les froids des longues nuits sans sommeil passées aux aguets, ni les journées passées à travailler dans un sol marécageux et malsain, ni les mille petits combats obscurs qu'il fallait livrer à chaque instant, ni les douleurs de la faim, ni le dénûment dans lequel ils se trouvaient, ne purent les rebuter.

Le 63[e] sous Cadix fut ce qu'il avait été à Gênes et à la Grande-Armée. Il eut alors souvent à faire preuve de ce courage de deux heures du matin que Napoléon estimait si haut et il ne faillit pas une seule fois.

Aussi, en inscrivant sur notre drapeau le nom de Chiclana, a-t-on voulu moins glorifier le régiment pour sa belle conduite dans cette journée que nous rappeler la constance, le calme, le courage et l'endurance de tous les instants dont il fit preuve pendant les années qu'il passa sous Cadix.

C'est là encore, au milieu de tant d'autres, un exemple que nous avons le devoir de ne jamais oublier.

Le 4[e] bataillon, que nous avons laissé à la fin de l'année 1810 à la division Claparède, faisait de son côté son devoir, et nous retrouvons, en février 1811, la division entre Almeida et Viseu.

Sur ces entrefaites, Masséna, obligé d'évacuer le Portugal, résolut de ravitailler la place d'Almeida et appela à lui tout le 9[e] corps.

L'armée se mit en route le 2 mai au matin et, après avoir traversé le pont de Ciudad-Rodrigo, se trouva en présence de l'armée anglaise qui avait pris position à **Fuentès-d'Oñoro.**

Elle y fut attaquée dès le 3.

Le 9[e] corps tout entier avait été placé en observation au centre pour relier les deux ailes de l'armée chargées de l'attaque.

La bataille s'engagea vers une heure de l'après-midi. Mais le 9[e] corps n'eut pas à donner ce jour-là.

La journée du 4 se passa tranquillement.

Les deux armées, à portée de fusil l'une de l'autre, s'observaient et semblaient reprendre haleine.

Le 5 nous trouve en face du village de Fuentès-d'Oñoro. La division Claparède est prête à marcher à l'appui de la 1re ligne qui doit enlever ce village. Les heures s'écoulent, nous sommes toujours l'arme au pied. Enfin, l'ordre est donné de se porter en avant. Nos hommes se précipitent sur les hauteurs au-dessus du village. Rien ne peut arrêter leur élan et bientôt ces hauteurs sont enlevées. Mais, hélas! faute d'être soutenue, la division Claparède doit peu après les abandonner.

Le village est alors tour à tour pris par nous et repris par les Anglais. Dès que nos troupes arrivaient au sommet, elles étaient foudroyées par l'artillerie, et Wellington, pour résister à nos assauts furieux, ne cessa d'y jeter des renforts considérables de ses meilleures troupes.

Dans une de ces attaques, le commandant de notre 4e bataillon, Michel, est blessé; mais il refuse de se retirer du champ de bataille où il reste à la tête de son bataillon qui perdit ce jour-là 73 hommes.

Nous passâmes les journées des 6, 7, 8, 9 et 10 en présence de l'ennemi qui, terrifié par le formidable combat qu'il avait dû soutenir, resta immobile dans les retranchements qu'il s'était hâté de construire et qu'il ne cessa de renforcer.

L'armée se mit ensuite en retraite, laissant Ciudad-Rodrigo approvisionnée, Almeida détruite, grâce au courage indomptable de l'ancien colonel du 63e, le général Brenier, et l'ennemi sous une telle impression qu'il n'osait pas pénétrer en Espagne.

Peu de temps après cette bataille de Fuentès-d'Oñoro, l'armée du Portugal reçut une nouvelle organisation.

Le 9e corps fut dissous et notre 4e bataillon vint rejoindre en juin, sous Cadix, la portion principale du régiment

dont la situation, vers la fin de l'année, grâce aux renforts qu'il avait reçus, se trouve être la suivante :

Colonel : Meunier Saint-Clair.

1er bataillon.	Comm. Bresson,	23 offic.,	443 hommes.
2e —	— X...,	15 —	427 —
3e —	— Chauvet,	16 —	442 —
4e —	— Michel,	10 —	369 —
Effectif total.		64 offic.,	1681 hommes.

1812.

La situation du régiment sous Cadix se maintint à peu près dans les mêmes conditions pendant les six premiers mois de l'année 1812.

Au commencement de cette année, le 4e bataillon fut de nouveau détaché et envoyé à l'armée du Portugal.

D'un autre côté, nous reçûmes quelques renforts qui, dans le courant d'avril, portèrent nos effectifs aux chiffres suivants :

1er bataillon.	Comm. Bresson,	30 offic.,	558 hommes.
2e —	— Ville,	15 —	542 —
3e —	— Barbico,	14 —	538 —

Le colonel Meunier, avec le 1er bataillon, occupait Xérès, les 2e et 3e étaient à Chiclana.

Le 25 août, arriva l'ordre de lever le siège de Cadix.

« Ce fut avec un amer regret que les troupes du 1er corps abandonnèrent les travaux immenses, monument de leur courage et de leur patience. Les pièces avaient été mises hors de service ou jetées à la mer et les munitions détruites. La retraite s'effectua dans le meilleur ordre sous la protection de la cavalerie.

« Le même jour, les Espagnols occupèrent Puerto-Real et Chiclana. Mais la poursuite de leurs adversaires ne fut

pas le principal objet de leurs soins. Échappés au danger qui les avait si longtemps menacés, ils parcouraient à l'envi tous les ouvrages abandonnés, et la foule des soldats et du peuple contemplait avec admiration ces terribles préparatifs qui leur avaient causé d'aussi justes craintes. » (*Victoires et Conquêtes.*)

Cependant, ce moment d'hésitation passé, un corps espagnol et un détachement anglais, commandé par le colonel Skerret, se portèrent sur la route de Séville à la suite du 1er corps. Ils arrivèrent, le 27 au matin, devant le faubourg de **Triana**.

Le 63e formait l'arrière-garde.

Attaqué par l'ennemi, il résiste jusqu'au moment où Soult, évacuant la ville, l'arrière-garde dut le suivre.

Le régiment arrêta encore pendant quelque temps les Anglo-Espagnols au pont qui joint le faubourg de Triana à Séville. Dans cette action, le sous-lieutenant Lacroix, aidé par deux voltigeurs de sa compagnie, se lança sur un groupe ennemi qu'il vit éloigné de la colonne principale et ramena prisonnier le colonel Skerret.

Le 1er corps s'arrêta ensuite plusieurs jours à Grenade pour y attendre l'arrivée de tous les détachements qui s'avançaient de différents points vers cette ville.

Cette concentration opérée, le mouvement de retraite continua par la grande route d'Alicante à Madrid.

A la fin d'octobre, nous étions à Aranjuez sans avoir rencontré d'obstacles. Après divers mouvements qui eurent pour effet de faire reculer les Anglo-Espagnols et de nous rendre de nouveau maîtres de Madrid, l'armée du Midi, réunie à celle du Centre et du Portugal, vint prendre ses cantonnements entre le Tage et le Duero.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, dès le commencement de

cette année, le 4e bataillon avait été envoyé de nouveau à l'armée du Portugal.

Le 23 juillet, il prenait part avec elle à la malheureuse bataille de **Salamanque** ou **des Arapiles**, qui, malgré le courage et la bravoure de nos soldats, fut une défaite pour nos armes, défaite d'autant plus malheureuse qu'elle eut pour conséquence la levée du siège de Cadix et l'abandon de tout le midi de l'Espagne.

1813.

Les jours de malheur arrivent à grands pas pour la France. Après la merveilleuse épopée que nous venons de retracer en partie, et dans laquelle notre régiment a cueilli tant de lauriers, voici le côté sombre qui commence.

Encore une année de luttes titanesques en Europe et le sol sacré de la Patrie va être foulé aux pieds par toutes les puissances auxquelles nous avons pendant si longtemps fait courber la tête.

Mais il faudra que du nord au midi, de l'est à l'ouest, l'Europe se lève comme un seul homme; il faudra que toutes les puissances fassent un seul faisceau de toutes leurs forces, qu'elles en convoquent le ban et l'arrière-ban pour pouvoir, non nous vaincre, mais pour nous noyer sous des flots d'hommes, pour nous écraser sous leur nombre.

Notre régiment combattit dans ces luttes de géant, dans ces batailles des nations. Fractionné, morcelé, il est partout, portant haut et fier son glorieux drapeau auquel la victoire va se montrer quelquefois infidèle, mais auquel du moins l'honneur ne manquera jamais.

A la suite de la guerre de Russie, et devant la coalition de l'Europe, l'Empereur retira d'Espagne une partie des troupes qui s'y trouvaient.

Trois des bataillons du 63e (2e, 3e et 4e) quittent bientôt la Péninsule sous les ordres de leur colonel et traversent la France à marches forcées, se dirigeant sur le Rhin.

Là, chacun de nos bataillons reçoit une destination différente.

Le 2e est dirigé sur le corps d'observation de Bavière.

Le 3e va au corps d'observation de Mayence, puis, peu après, il entre dans la composition du 14e corps d'armée

Le 4e bataillon est envoyé au 11e corps d'armée.

2e bataillon. . . . . Commandant Montcarville.
Corps d'observation de Bavière, 51e division, 2e brigade.
3e — . . . Command. Jeannin, 20 officiers, 820 hommes.
D'abord corps d'observation de Mayence, 42e division, 17e brigade ; puis 14e corps.
4e — . . . Command. Deroy, 18 officiers, 729 hommes.
11e corps d'armée, 31e division, 10e demi-brigade.

Le 4e bataillon prit part aux opérations dès le début de la campagne ; son effectif, par suite des renforts qu'il avait reçus du dépôt, avait été porté à 820 hommes.

Le 2 mai 1813, ce bataillon était à la bataille de **Lutzen**, dans laquelle le 11e corps décida la victoire.

Cette journée fut des plus glorieuses ; presque tous les vétérans avaient disparu des rangs ; l'honneur de nos armes, si longtemps victorieuses, était entre les mains de jeunes soldats à peine instruits dans les exercices et non habitués aux fatigues de la guerre ; et cependant, ces conscrits triomphèrent en bataille rangée d'une armée numériquement supérieure que soutenaient une cavalerie et une artillerie formidables.

Le 20, à **Bautzen**, le 21, à **Wurschen**, notre 4e bataillon donna encore des preuves de sa bravoure.

COLONEL KAIL (FRANÇOIS)

(9 AOUT 1813)

Né à Fontoy (Moselle) le 24 mai 1772. — Colonel du 63ᵉ, le 9 août 1813.

Campagnes : 1792-1793, armée du Nord ; ans II, III, IV, Ouest et Océan ; an V, armée de Rhin-et-Moselle ; an VI, armée d'Angleterre ; an VII, Danube ; ans VIII et IX, armée du Rhin ; ans XII et XIII, camp de Boulogne ; an XIV, Grande-Armée ; 1806 1807, Pologne ; 1809, Autriche ; 1813, Allemagne.

Blessures. — Coup de feu à la jambe droite, à Bautzen. — Coup de feu à la cuisse droite, le 29 août, à Kulm.

1813.

Pendant la route du Rhin en Allemagne, le colonel Meunier Saint-Clair, qui était resté avec le 3ᵉ bataillon, fut remplacé, le 9 août, à la tête du régiment par le colonel Kail.

Les événements se précipitent; nos bataillons combattent les 26 et 27 août à la bataille de **Dresde**, les 29 et 30 à **Kulm**, où le colonel Kail fut blessé à la cuisse droite d'un coup de feu.

Ces terribles batailles sont les dernières auxquelles assiste le régiment; bientôt, en effet, le 3ᵉ bataillon reste à Dresde avec le corps de Saint-Cyr, le 4ᵉ est envoyé à Stettin, le 2ᵉ est à Glogau.

Après la bataille de Leipsick, Schwartzemberg détacha un corps de son armée. Ce corps arriva devant **Dresde** le 26 octobre, et aidé par les autres troupes qui se trouvaient déjà devant cette ville, il nous oblige à nous renfermer dans l'enceinte des ouvrages qui couvraient les faubourgs.

Ce blocus ne pouvait être de longue durée. Le pays

environnant, parcouru dans tous les sens par les armées belligérantes, était entièrement dévasté et n'offrait aucune ressource pour approvisionner convenablement l'armée assiégée.

Bientôt une horrible disette se fit sentir et menaça d'anéantir en peu de jours et ceux qui défendaient la ville et ses habitants.

Le 5 novembre, Saint-Cyr essaya de forcer le blocus pour s'ouvrir ensuite, les armes à la main, le chemin jusqu'aux frontières de France.

Nos têtes de colonnes furent arrêtées et il fallut rentrer dans la ville.

Le 11, le maréchal offrit une capitulation qui fut acceptée. La garnison devait poser les armes, rentrer en France et ne pas servir avant parfait échange.

Cette capitulation ne tarda pas à être violée par un ennemi à la bonne foi duquel nous avions eu le tort de croire, et nos hommes furent faits prisonniers.

Stettin, de son côté, où se trouvait notre 4[e] bataillon, dut se rendre le 5 décembre.

Après avoir détruit à plusieurs reprises les ouvrages de l'ennemi, l'avoir tenu longtemps éloigné du corps de place, après avoir repoussé toutes les demandes de l'assaillant pour précipiter la reddition du poste qui lui était confié, le général Dufresse, qui commandait, ne capitula qu'à la dernière extrémité.

La garnison fut faite prisonnière de guerre.

Le 3[e] bataillon, à **Glogau**, résiste toujours.

Depuis 1808, nous avons laissé un bataillon à **Dantzig**, où il tenait garnison.

Dès le commencement de 1813, l'Empereur avait renforcé cette place où commandait le général Rapp. Le nom seul de ce général est un sûr garant de ce que fut l'énergie indomptable de la défense.

Dans le courant de mars, une épidémie vint exercer ses ravages sur la garnison. Dans la dernière quinzaine de ce mois, elle prit un caractère si terrible, que l'on perdit jusqu'à 200 hommes par jour. Dans les premiers jours d'avril, le mal se calma enfin et Rapp reprit alors ses sorties pour ainsi dire journalières dans le but de ravitailler la place et d'éloigner l'ennemi.

La résistance se prolongea ainsi toute l'année.

Enfin, tous les ouvrages extérieurs de Dantzig ayant été emportés les uns après les autres, malgré la défense toujours héroïque des assiégés, et les maladies produites par les fatigues excessives et par l'insuffisance de la nourriture ayant diminué de beaucoup l'effectif de la garnison, le général Rapp se vit forcé de capituler le 29 novembre.

La garnison obtint sa libre rentrée en France, sous la condition de ne pas servir jusqu'à l'échange.

Mais ici comme à Dresde, la capitulation fut violée. L'Empereur de Russie ordonna de conduire la garnison prisonnière de guerre en Russie.

Les officiers conservèrent leurs armes; les sous-officiers et soldats décorés de Légion d'honneur purent garder leur sabre.

Pendant que ces événements se passaient en Allemagne, le 1er bataillon, que nous avons laissé en Espagne, faisait noblement son devoir et se distinguait notamment au combat de **Bañolas** et à la défense de **Molins-del-Rey**.

COLONEL BARON LAURÈDE

(1814)

Mort en août (?) 1815 à Saint-Flour des suites des blessures qu'il avait reçues à Fleurus et à Wavres à la tête du régiment.

1814.

Le 63e est dispersé, ses divers éléments sont ou en luttes sur divers points de l'Europe ou prisonniers; mais son numéro ne va pas disparaître de la terrible mêlée.

Deux nouveaux bataillons sont constitués avec des conscrits qui brûlent du désir de faire leur devoir aux heures sombres où la patrie est en danger.

Le colonel baron Laurède prend alors le commandement du régiment et, en février, ces deux bataillons, le colonel à leur tête, sont dirigés sur Mayence, où ils font partie du corps du général Morand.

3e division	Général Semellé.		
2e brigade	— Jumilhac.		
63e régiment. . . .	Colonel Laurède.		
1er bataillon . . .	Comm. Perrottet,	40 offic.,	266 hommes.
2e — . . .	— Bourdon,	42 —	352 —

Ces deux faibles bataillons prennent part aux luttes que soutint Morand.

De son côté, le bataillon qui est resté en Espagne est engagé dans les dernières actions contre les Anglais, notamment à la bataille de **Toulouse**.

Passons rapidement sur ces heures douloureuses pendant lesquelles le régiment fit comme partout et comme toujours largement son devoir.

Cette fois il tombe, mais il tombe avec la France, non pas vaincu, mais écrasé comme elle sous l'avalanche de ses ennemis, et pouvant s'appliquer avec orgueil le mot fameux : « Ils sont trop ! »

L'Empereur a dû renoncer au trône; Louis XVIII est roi de France. Il reconstitue l'armée par des ordonnances datées du 12 mai 1814.

L'infanterie comprit 90 régiments d'infanterie de ligne, 15 régiments d'infanterie légère, tous de 3 bataillons. Chaque bataillon avait 6 compagnies.

Dans cette réorganisation, notre vieux régiment disparaît pour prendre le n° 59.

Les prisonniers de 1813 et de 1814 rentrent en France et il se complète avec les 3e et 4e bataillons du 143e, le 1er du 151e et le 1er des tirailleurs de la garde impériale.

Son effectif est alors de 85 officiers et 1,296 hommes.

1815.

Cette organisation ne devait pas durer longtemps. Le 1er mars 1815, une flottille de sept bâtiments mouillait dans le golfe Juan. A cinq heures du soir, Napoléon touchait le sol de la France.

L'Empire était rétabli.

Un décret de l'Empereur de la fin de mars rendit à tous les régiments les numéros qu'ils avaient si glorieusement portés pendant 25 ans de guerre et illustrés dans les jours de victoire comme aux jours de malheur.

Le 63e était alors à Metz.

Le 13 mars, il quitte cette ville pour aller à Langres. Le 11 mai, il retourne à Metz, d'où il part bientôt pour aller faire partie de l'armée du Nord.

Le retour de l'Empereur, en effet, fait trembler sur leurs bases les trônes de l'Europe; les rois ne se sentent plus en sûreté, ils ne veulent pas que la France, la Grande Nation, soit dans la main de ce merveilleux génie. Ils appellent de nouveau leurs peuples aux armes, et c'est d'un bout à l'autre de l'Europe un branle-bas général qui doit se terminer par le coup de tonnerre et l'écrasement de Waterloo.

Napoléon, de son côté, organise de nouveaux corps d'armée; le 63e entre dans la composition du 4e sous les ordres du général Gérard.

Division Pécheux, brigade Schaffer (63e, 75e, 30e, 80e).

63e régiment d'infanterie. . .	Colonel Laurède.
1er bataillon	Commandant Moutard.
2e —	— Montcarville.
Effectif	46 officiers, 1,031 hommes.

Au moment d'entrer en campagne, l'effectif est porté à 53 officiers, 1,214 hommes.

Le 4e corps était destiné à agir en Belgique sous le commandement immédiat de Napoléon, avec les 1er, 2e, 3e et 6e corps, la garde et les 4 corps de réserve de cavalerie.

Le 1er juin, le 4e corps est près de Metz. Bientôt, l'Empereur met toute l'armée en marche, de manière à ce qu'elle fût réunie le 14 entre Sambre et Meuse, vis-à-vis de Charleroi.

A cette date, le 4e corps bivouaque près de Philippeville.

Dès que les troupes furent installées dans leurs bivouacs, l'Empereur leur fit entendre sa parole. Jamais il

ne trouva d'accents plus éloquents, plus heureux pour exciter l'enthousiasme et l'ardeur de ses soldats intrépides.

« Soldats ! c'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo et de Friedland qui décidèrent deux fois du destin de l'Europe. Alors, comme après Austerlitz, comme après Wagram, nous fûmes généreux. Nous crûmes aux protestations et aux serments des princes que nous laissâmes sur leur trône. Aujourd'hui cependant, coalisés contre nous, ils en veulent à l'indépendance et aux droits les plus sacrés de la France.

« Ils ont commencé la plus injuste des agressions; marchons donc à leur rencontre ; eux et nous, ne sommes-nous plus les mêmes hommes ?

« Soldats ! à Iéna, contre ces mêmes Prussiens, aujourd'hui si arrogants, vous étiez un contre deux, et à Montmirail un contre trois.

« Que ceux d'entre vous qui ont été prisonniers des Anglais vous fassent le récit de leurs pontons et des maux affreux qu'ils y ont soufferts.....

« Soldats ! nous aurons des marches forcées à faire, des batailles à livrer, des périls à courir ; mais avec la constance, la victoire sera à nous; les droits de l'honneur et le bonheur de la Patrie seront reconquis.

« Pour tout Français qui a du cœur, le moment est arrivé de vaincre ou de périr. »

A ces paroles brûlantes, l'armée tout entière répondit par de frénétiques acclamations.

Elles retentissaient encore que déjà les ordres de mouvement partent du quartier général pour les divers corps d'armée.

Le 4e corps (à droite) reçoit l'ordre de se diriger sur Charleroi.

Il se met en marche le lendemain 15, à 5 heures du matin.

Dans l'après-midi, un nouvel ordre lui prescrivit d'appuyer à droite et de gagner Chatelet, village situé au bord de la Sambre, à une lieue et demie au-dessous de Charleroi.

Le soir, nous bivouaquons en avant de Chatelet, dans la direction de Fleurus.

Le 16 juin, le 4ᵉ et le 3ᵉ corps formant la droite de l'armée se dirigent sur Sombreffe.

A une heure, nous arrivons sur le plateau de FLEURUS, en présence de l'armée prussienne. Napoléon dispose aussitôt ses troupes.

Le 3ᵉ corps forme la gauche; le 4ᵉ est déployé au centre; les 1ᵉʳ et 2ᵉ corps de cavalerie forment la droite; la garde est en réserve.

Bientôt, toute l'armée s'ébranle exécutant un changement de front sur Fleurus.

Ce mouvement place le 4ᵉ corps partie vis-à-vis de Ligny, partie vis-à-vis du coude du ruisseau.

Deux heures et demie sonnent au clocher de Saint-Amand; 3 coups de canon se font entendre à intervalles égaux près de Fleurus: c'est l'Empereur qui donne au 3ᵉ corps le signal de l'attaque. Un quart d'heure après, Gérard se dirige à son tour sur le centre de l'armée prussienne à Ligny.

Comme il avait envoyé une de ses divisions vers le coude de la rivière, il ne lui en restait plus que deux (Vickery et Pécheux) pour enlever ce village.

Depuis le matin, les Prussiens avaient barricadé l'entrée des rues, obstrué les passages des jardins et des vergers, crénelé les maisons et les murs de clôture, notamment le château de Ligny situé à l'extrême droite.

Gérard entame l'attaque par trois colonnes qui entrent successivement en ligne à de très courts intervalles de temps, la 1re sur la gauche, la 2e sur le centre, la 3e sur la droite du village contre le château.

Nos hommes se portent en avant au bruit des tambours et des musiques et au cri mille fois répété de : « Vive l'Empereur ! »

Les Prussiens attendent l'attaque calmes et silencieux; à bonne portée ils dirigent sur nous un feu meurtrier qui produisit un mouvement d'hésitation.

Mais ce fut à peine sensible.

Bientôt nos colonnes arrivent aux premières clôtures. Elles éprouvèrent là une si vive résistance qu'elles furent un moment forcées de reculer. Par deux fois encore elles revinrent à l'attaque sans plus de succès. Enfin, un 4e assaut les mit en possession des jardins et des vergers formant les abords de Ligny. Presque aussitôt les Prussiens se rallient et, appuyés par une partie de leurs réserves, reprennent, dans un combat acharné où l'on se fusille à bout portant, tout le terrain perdu.

Alors Gérard à son tour renforce ses colonnes. Un nouveau choc se produit que l'ennemi reçoit de pied ferme, puis il plie enfin sous l'impétuosité française. Jardins et vergers sont enlevés, l'accès des rues est forcé, nos hommes pénètrent jusqu'au milieu du village, atteignent le ruisseau et le dépassent.

Les Prussiens font entrer en ligne leurs dernières réserves , poussent droit au centre de Ligny, nous forcent à repasser le ruisseau et le franchissent eux-mêmes.

A partir de ce moment s'engage dans le village une des luttes les plus acharnées dont l'histoire ait gardé le souvenir. Prussiens et Français se confondent dans la plus effroyable mêlée, donnant et recevant la mort sans que

nul songe à demander quartier. Les officiers eux-mêmes ont pris les fusils des morts et se battent dans le rang. Chaque rue, chaque maison, chaque clôture est attaquée et défendue avec fureur. On se fusille, on se déchire à la baïonnette, on s'assomme à coups de crosse sur les escaliers des maisons, dans les chambres, de la cave au grenier, dans les étables. On se poursuit, on se tue jusqu'au milieu des incendies qui éclatent à chaque instant.

La bravoure est devenue de la rage, de la férocité, du délire.

« Ces hommes, dit Damitz, s'attaquaient avec toute la fureur de la haine personnelle. Il semblait que chacun eût rencontré dans son adversaire un ennemi mortel et se réjouît d'avoir trouvé le moment de la vengeance. Nul ne faisait quartier et personne n'en demandait. »

A son tour, Gérard est obligé de porter sur ce champ de carnage ses dernières réserves. Mais ce renfort ne suffit pas, car Blücher vient d'y envoyer de son côté de nouvelles troupes.

L'attaque et la défense continuent ainsi avec des chances diverses et une rage égale.

Le colonel Laurède, blessé d'un coup de feu, reste à la tête du régiment qu'il conduit au plus épais de la mêlée.

Peu à peu le combat s'étend dans le lit du ruisseau. A cinq heures et demie, rien n'était encore décidé.

Mais Gérard, en persévérant dans sa lutte, a usé l'ennemi. Blücher a dû retirer du feu une de ses divisions épuisée et la remplacer par des troupes fraîches. Nos deux divisions sont fatiguées et mutilées, mais leurs efforts grandissent au niveau de la résistance.

Cependant, Blücher a envoyé cinq nouveaux bataillons aux secours des troupes qui défendent Ligny. Gérard est à bout d'efforts : la nature humaine a ses limites.

Alors l'Empereur arrive à la rescousse avec la garde; la charge est battue et la redoutable phalange s'ébranlant, débouche de l'autre côté de Ligny, précédée par les vaillants soldats de Gérard.

On s'arrête un instant à la sortie du village pour se reformer avant de gravir la pente du plateau sur lequel les Prussiens chassés de Ligny se hâtaient de se reformer aussi, encouragés par la présence de Blücher qui était accouru.

Bientôt nous reprenons notre marche en avant. Les Prussiens nous laissent encore approcher et, à portée, nous accueillent par un feu violent d'artillerie, suivi d'une fusillade meurtrière, en même temps que leur cavalerie charge notre flanc droit.

Cette charge et celles qui suivirent furent arrêtées par notre feu et repoussées par la cavalerie de la garde qui faillit même prendre Blücher.

Enfin, le centre de l'armée prussienne se replie en désordre sur Bry et sa déroute entraîne celle de l'armée.

Il était près de dix heures du soir; toute action ne tarde pas à cesser. L'Empereur ne voulait pas risquer une poursuite de nuit et nous prîmes nos bivouacs sur le plateau de Bussy.

Ainsi se termina cette bataille qui « avait fait frémir les hommes les plus habitués à contempler de sang-froid les horreurs de la guerre » et dont le nom glorieux est inscrit sur le drapeau du régiment.

Les Prussiens perdirent environ 18,000 hommes et 40 canons, 8 drapeaux ou étendards, plusieurs milliers de prisonniers; en outre, 12,000 hommes s'en allaient à la débandade.

Ce résultat avait été obtenu par 60,000 hommes qui en avaient battu plus de 87,000.

Nous pouvions ajouter une victoire des plus glorieuses à nos annales.

Mais ce succès avait été chèrement acquis : sur un effectif de 12,000 hommes, le 4e corps seul en avait perdu 3,686, près du tiers !

Le 17, au matin, l'Empereur passa en revue l'armée qui avait si énergiquement combattu la veille. Puis, fractionnant ses forces en deux parties, il conserva le commandement de l'une et plaça l'autre (3e et 4e corps) sous les ordres du maréchal Grouchy.

Ce dernier devait se mettre « à la poursuite des Prussiens, compléter leur défaite en les attaquant dès qu'il les aurait rejoints et ne jamais les perdre de vue ».

Le soir, vers dix heures, nous étions à Gembloux. Nos hommes y étaient arrivés « aussi vite qu'il était humainement possible par une pluie torrentielle et d'épouvantables chemins ».

Le 18 au matin, le 4e corps se remet en marche, se dirigeant derrière le 3e sur Sart-lès-Walhain, où nous arrivions vers midi.

A ce moment, le bruit d'une violente canonnade se fait entendre du côté du Mont-Saint-Jean. En vain Gérard presse Grouchy de marcher au canon et d'aller rejoindre l'Empereur qui doit être aux prises avec les Anglais. Grouchy refuse ; en vain il le supplie de le laisser aller seul avec le 4e corps : Grouchy, se renfermant dans les ordres donnés la veille par l'Empereur, refuse encore.

L'armée continue sa marche sur **Wavres**, où elle trouve un corps ennemi que Blücher y avait laissé pour masquer son mouvement, tandis que lui-même allait avec la majeure partie de ses forces à l'aide de Wellington.

On sait que l'arrivée des Prussiens sur le champ de bataille de Waterloo consomma notre ruine.

Le 4[e] corps bivouaqua le soir devant Bierges et le bois de Rixensart, après un engagement dans lequel Gérard fut grièvement blessé, ainsi que le colonel Laurède qu'il fallut, cette fois, emporter du champ de bataille.

Le 18 au soir, Grouchy ignorait encore les résultats de la bataille dont il avait entendu le bruit toute la journée.

Inquiet, il résolut de compléter, le 19, le mouvement qu'il avait commencé la veille, de porter ses troupes sur la rive gauche de la Dyle et de pousser de là, tout au matin, une attaque vigoureuse qui déblaierait le terrain assez au loin pour lui permettre d'appuyer l'Empereur en se rabattant sur lui.

En conséquence, il dirige la division Teste sur Bierges, la division Hulot sur Rixensart, la division Pécheux sur le centre ennemi qu'elle ne tarde pas à enfoncer.

Il était environ 11 heures.

A ce moment, arrive un officier apportant à Grouchy la fatale nouvelle de la défaite de Waterloo.

Il ne fallut plus songer à poursuivre l'ennemi, mais bien à se mettre soi-même hors de ses atteintes, et pour cela il n'y avait pas un instant à perdre.

En conséquence, il se dirigea immédiatement sur Namur, et le soir nous bivouaquions près de Sombreffe.

Le 20 au soir, nous étions à Dinant.

De là, l'armée se porta le 21 sur Givet et elle couchait sous le canon de la place. On put enfin distribuer du pain à nos hommes : ils en manquaient depuis trois jours.

Par ordre de l'Empereur, Grouchy se porta ensuite par Aubigny et Rocroy sur Reims et Soissons, où nous arrivions le 26 au soir.

Le 29, nous étions sous Paris.

Par suite de la capitulation conclue peu de jours après

avec les ennemis, sous l'inspiration de Fouché, l'armée dut se retirer derrière la Loire.

Nous ne redirons pas ici le désespoir, la douleur et l'indignation de nos soldats en apprenant cette nouvelle qui leur faisait laisser le champ de bataille libre à un ennemi avec lequel ils brûlaient de se mesurer de nouveau et dont ils pensaient avoir facilement raison, étant données les fautes que dans son aveugle confiance il ne cessait de commettre.

. . . .
. . . .

En juillet, le 63ᵉ est dirigé sur Saint-Flour. Il y tint garnison jusqu'en septembre.

Ce fut là que mourut, des suites des blessures qu'il avait reçues à Fleurus et à Wavres, le brave colonel Laurède. Heureux était-il du moins, car il ne devait pas voir la dispersion de son beau régiment.

L'effectif du 63ᵉ, à cette époque, n'est plus que de 70 officiers et 450 hommes.

Le dépôt est à Niort.

Le 16 septembre 1815, le 63ᵉ fut licencié ; le dépôt le fut le 23.

Le régiment disparaissait ainsi.

Mais ce qui ne disparaîtra jamais, ce dont nous saurons toujours conserver orgueilleusement le souvenir, c'est ce qu'il a fait de beau et de grand.

Le fond du régiment forma la 3ᵉ légion départementale (Allier) qui devint, à l'organisation de 1820, le 3ᵉ régiment d'infanterie de ligne.

Le nº 63 fut donné à la légion des Basses-Pyrénées qui devint en 1820 le 13ᵉ régiment d'infanterie légère.

De 1797 à 1815, c'est-à-dire pendant 19 ans, le 63e a été mêlé aux grandes luttes de la République et de l'Empire.

Durant cette période, nous nous sommes efforcés de le suivre pas à pas, et c'est ainsi qu'après avoir parcouru l'Italie, nous avons traversé en tous sens l'Allemagne, puis l'Espagne et l'Allemagne de nouveau.

Quelle odyssée !

Novi, Gênes, Iéna, Golymin, Eylau, Spanden, Friedland, Durango, Gueñes, Espinosa, Uclès, Medellin, Talavera, Essling, Wagram, Cadix, Chiclana, Lutzen, Bautzen, Dresde, Fleurus, sont les principales étapes de cette marche glorieuse à travers l'Europe; marche sans trêve ni repos, que les chaleurs brûlantes de l'été, comme les froids rigoureux de l'hiver n'ont pas pu interrompre.

Pendant ces 19 ans de luttes pour ainsi dire incessantes, dans ces batailles et dans ces combats chaque jour renouvelés en quelque sorte, les heures brillantes nous ont laissé voir bien des souffrances terribles contre lesquelles on ne pouvait lutter qu'à condition d'avoir au cœur le sentiment le plus élevé et le plus sublime : l'amour de la Patrie poussé à ses plus extrêmes limites.

Le 63e a passé par ces phases si diverses sans que nous ayons eu à enregistrer une heure de défaillance.

Disons-le bien haut.

A Gênes, comme à Iéna, à Eylau et à Friedland, comme sous Cadix, comme à Chiclana, aux heures enivrantes de la victoire comme aux heures tristes de la re-

traite, ou des combats obscurs, qu'il montât la garde à Venise, à Berlin ou à Madrid, nous avons retrouvé notre brave régiment toujours lui-même, calme, froid, intrépide, héroïque, prêt à tomber au grand soleil, comme prêt à se sacrifier dans l'ombre du moment où l'on avait besoin de lui.

Aimons-le donc et chérissons-le, notre 63e, et lorsque le jour sera enfin venu de nous mesurer de nouveau avec ceux qui, durant la période que nous venons de raconter, ne couchèrent jamais en vainqueurs sur les champs de bataille où ils se trouvèrent en présence de lui, souvenons-nous de ce qu'ont fait nos aînés du régiment et imitons-les seulement.

Nous n'aurons alors rien à envier aux plus glorieux, et une fois de plus nous aurons bien mérité de la Patrie.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MILITAIRES DE TOUT GRADE HONORABLEMENT CITÉS DANS LE COURS DE LA 2ᵉ PÉRIODE ET DE CEUX QUI SE SONT PARTICULIÈREMENT DISTINGUÉS ET DONT MENTION N'A PU ÊTRE FAITE DANS L'HISTORIQUE.

Abel, lieutenant, page 53.
Bacon, colonel en second, se distingua au combat de Gueñes.
Baron-Condé, major. En chargeant l'ennemi dans le village de Wymgheim, à la tête des tirailleurs du 63ᵉ, parvint à reprendre deux pièces de canon dont les servants et les chevaux avaient été tués. Les pièces furent ramenées à bras sous la mitraille.
Barthe, sergent, page 53.
Bertrat, grenadier, page 57.
Blanc (François), capitaine. Prit le commandement de la 63ᵉ après la mort du colonel Villaret et fit dans cette occasion de grands efforts de valeur. Reçut un sabre d'honneur.
Bonaventure, caporal, page 52.
Bonval, capitaine, page 75.
Bourceret, sergent-major, page 48.
Brenier-Montmorand, colonel, pages 37 à 42.
Buffet, lieutenant. S'est conduit, à l'affaire du pont du Ruy, d'une manière qui lui a valu les éloges de ses chefs. Blessé d'un coup de feu à la hanche gauche, il a défendu le pont pendant 4 heures.
Caillet, sergent-major, page 75.
Cauvin, capitaine, page 75.
Cerclez, sergent, page 48.
Charras, major. S'est distingué en entrant le premier dans les redoutes de Castelbos, où il s'empara de deux pièces de canon et fit 8 prisonniers, dont un capitaine.
Chibaux, lieutenant. Le 4 brumaire an VIII, devant Ceva, son officier ayant été mis hors de combat, prit, étant alors sous-officier, le commandement du détachement composé de 20 hommes et empêcha que l'ennemi, qui s'avançait en nombre supérieur, ne s'emparât de deux pièces de canon.
Choiselat, sergent, page 75.
Dams, sergent, page 57.
Desygalby, capitaine. A défendu avec bravoure et une intelligence rare, le 16 janvier 1814, pendant 10 heures, avec 200 hommes, le pont fortifié de Molins del Rey contre les efforts combinés de l'armée anglo-espagnole.
Deysavier, capitaine. Commanda un moment la 63ᵉ demi-brigade après la mort de Villaret.
Donnot, sous-lieutenant, page 48.

Dufaut (Claude-François). A la bataille de Medellin, s'empara, avec une partie de sa compagnie, d'un obusier qui faisait beaucoup de mal à la division.

Dutis, sergent-major, page 57.

Fouchet, adjudant, page 48.

Francier, sergent, page 75.

Galand, lieutenant, page 53.

Gallet, sergent, page 57.

Gallois (Pierre-Antoine), capitaine. A reçu 8 coups de sabre sur la tête en chargeant à la tête de sa compagnie.

Gand (Jean), né à Verdelle (Tarn). Apercevant, le 26 mars 1799, trois de ses camarades que les Autrichiens emmenaient prisonniers, se précipite sur l'ennemi, tue les plus audacieux, disperse les autres et dégage les prisonniers. Dans ce moment, plusieurs cavaliers fondent sur lui ; Gand tombe atteint d'un coup de pistolet, se relève, tue celui qui l'a blessé, mais bientôt, enveloppé de toutes parts, il meurt percé de 17 coups de sabre.

Gibert, sergent-major, page 75.

Gilbert (Bonaventure) caporal. Le premier Consul lui décerna un sabre d'honneur pour sa belle conduite à l'armée d'Italie, en 1800.

Grévit, lieutenant, page 75.

Hotte, capitaine, page 75.

Kail, colonel, pages 106 à 108.

Klimbogel, lieutenant, page 75.

Labarrière, lieutenant, officier de la Légion d'honneur, né à Lautrec (Tarn). Fait lieutenant sur le champ de bataille de Novi. Reçut un sabre d'honneur au blocus de Gênes, pour avoir assailli l'ennemi dans le village de Saint-Martin et s'être précipité, accompagné d'un seul sergent, dans une maison où plusieurs Autrichiens étaient rassemblés, les avoir passés au fil de l'épée ou désarmés tous.

Lacroix, sous-lieutenant, page 103.

Lacuée, colonel, pages 56 à 75.

Landon, sous-lieutenant. A pris un général, un colonel, un aide de camp et 4 chevaux, étant caporal.

Lattil, chirurgien-major, page 75.

Laurède, colonel, pages 109 à 119.

Laufait (Antoine), sergent. Le 7 frimaire an VII, dans un moment de désordre, il rallia une quarantaine d'hommes, se mit à leur tête et chargea l'ennemi avec une telle intrépidité qu'il le força à la retraite après lui avoir tué pour sa part 8 hommes. Il fut grièvement blessé dans cette affaire. Le Gouvernement lui décerna, en l'an XI, un sabre d'honneur.

Lebrun, major. A la bataille de Santa-Lucia, près Vérone, le 7 germinal an VII, prit une pièce de canon, 2 chevaux et 5 canonniers. Il prit encore une autre pièce à Vaprio, le 8 floréal an VIII.

Lelong, chef de bataillon, page 44.

Leroy (Jean), grenadier, né à Saugé (Mayenne). Atteint de 2 blessures, le 11 avril, en avant de Salo, attaque 6 Autrichiens, tue le premier d'un coup de fusil, abat d'un coup de sabre le poignet d'un second, mais succombe enfin sous le nombre.

Libert, capitaine. Avec quelques hommes de sa compagnie, a mis un escadron de hussards en déroute et a pris plusieurs chevaux.

Macé, caporal, né à Dampierre (Charente). Atteint d'une balle dans

l'œil gauche, le 11 avril 1799, il s'écrie : « Je vais prouver à ces coquins-là que les borgnes tirent juste. » En même temps, il couche en joue le commandant ennemi et le renverse de cheval ; il continue de combattre jusqu'à ce que, mortellement frappé, il tombe en prononçant ces mots : « En avant, mes amis ! »

Mallet, lieutenant, page 48.

Martin, fusilier, page 75.

Meunier Saint-Clair, colonel, pages 92 à 105.

Meynard, lieutenant, page 48.

Michel, chef de bataillon, page 101.

Mouchon (Joseph), *dit* **Lapierre,** fit prisonniers un major, un capitaine et 30 Autrichiens barricadés dans un château.

Moutard, chef de bataillon. S'est distingué dans plusieurs rencontres en Estramadure et a été cité honorablement dans les rapports du général en chef.

Mouton-Duvernet, colonel, pages 76 à 91.

Noël, caporal, page 57.

Nogier, sous-lieutenant, page 53.

Naugarède (Jean), lieutenant, né à Nîmes (Gard). Se distingua au siège de Roses par sa bravoure et son désintéressement. Chargé de reconnaître, avec 15 sous-officiers et soldats, une sortie de l'ennemi, il rencontra un détachement de 200 hommes qu'il attaque à la baïonnette après avoir fait une décharge sur lui. Un colonel, 8 officiers, 35 soldats, furent faits prisonniers : le reste prit la fuite. Rentré à Roses, avec sa capture, il refusa du général Souham le prix d'un cheval qu'il avait enlevé aux Espagnols.

Parenta, sergent-major, page 48.

Pellegrin, sergent, page 75.

Perouse, fourrier, page 57.

Pestres, sergent, page 51.

Planton, sergent-major, page 75

Poirot, capitaine, page 75.

Pradet, sous-lieutenant, page 49.

Raby du Vernois, lieutenant. Il fit 60 prisonniers et en tua un plus grand nombre comme commandant d'un détachement de 45 hommes contre 250 chevaux. Il fut, pour cette affaire, décoré de l'Ordre royal d'Espagne, le 21 juillet 1812.

Ravet, sous-lieutenant, page 48.

Roche, fusilier, page 75.

Ronquette, caporal, page 48.

Rousselot, lieutenant. « Le général Rapp se plaît à rendre justice aux qualités distinguées dont M. Rousselot a fait preuve sous ses ordres au siège de Dantzig. »

Sauset, capitaine, page 75.

Thibault, capitaine, page 75.

Thuesch, lieutenant, page 75.

Toucherier, fourrier, page 57.

Villaret, colonel, pages 43 à 55.

Ville, lieutenant, page 53.

Villeneuve, sergent-major, page 48.

TROISIÈME PÉRIODE

1823-1887

OUVRAGES CONSULTÉS

Documents et archives du corps.

Journal militaire officiel.

PELLISSIER DE REYNAUD. — *Annales algériennes.*

DUC D'ORLÉANS. — *Campagnes de l'armée d'Afrique.*

Un officier de l'armée d'Afrique. — *Journal de l'expédition et de la retraite de Constantine, en 1836.*

Q. DE VERNEUIL.— *Les Couleurs de la France, ses enseignes et ses drapeaux.*

D. LACROIX. — *Histoire anecdotique du drapeau français.*

DE BOUILLÉ. — *Le Drapeau français.*

C. ROUSSET. — *Les Commencements d'une conquête.*

Journal des marches et opérations du régiment.

Etc., etc.

TROISIÈME PÉRIODE

Nous sommes arrivés à la troisième partie de l'historique du 63e, c'est-à-dire à celle qui a trait au régiment actuel.

Pendant cette période, qui s'étend de 1823 à nos jours, le régiment n'a assisté à aucune des grandes guerres qui ont eu lieu sous le second Empire ; il n'a été ni en Crimée, ni en Italie, ni au Mexique ; seule, la guerre franco-allemande lui a permis de prouver que, sur les champs de bataille européens, il était, sous tous les rapports, digne de ses devanciers.

Mais si le 63e n'a pas pris part à ces grandes luttes, il a été, en revanche, envoyé à trois reprises différentes en Algérie, et là, il a pu montrer tout ce qu'il y a de courage, de dévouement et d'abnégation parmi ceux qui ont l'honneur de porter son numéro.

Si donc, dans la période que nous allons raconter, nous ne retrouvons pas, éclatants comme des fanfares, les noms des victoires de Crimée, d'Italie et du Mexique, du moins nous verrons le régiment employé à des expéditions et à des labeurs qui ont exigé autant de dévouement, et plus de courage peut-être.

Dans tous les cas, on peut affirmer que, dans ce nouveau rôle, le 63e a la satisfaction de pouvoir dire qu'il a « été utile » à la Patrie.

Si d'autres historiques sont plus glorieux, il n'en est pas de plus honorable.

Colonel ASTOR (Joseph)

(7 février 1823)

Né le 18 juillet 1778, à Figeac (Lot). — Volontaire au 5e bataillon de volontaires nationaux du Lot, le 4 mars 1793. — Passé à la 6e demi-brigade provisoire, le 12 mars 1793. — Fourrier, le 6 septembre 1793. — Sergent, le 31 juillet 1794. — Sergent-major, le 1er juillet 1795. — Passé avec son grade à la 18e demi-brigade d'infanterie de ligne, le 4 février 1796. — Sous-lieutenant, le 16 mai 1799. — Lieutenant, le 5 juin 1801. — Adjudant-major, le 15 juin 1803. — Passé au 18e régiment d'infanterie de ligne, le 24 septembre 1803. — Rang de capitaine, le 16 novembre 1804. — Capitaine, le 30 avril 1809. — Chef de bataillon au 3e régiment d'infanterie, le 20 juillet 1811. — Major en second au 19e régiment d'infanterie, le 30 septembre 1813. — Major en 1er, le 9 mars 1814. — Lieutenant-colonel en non-activité par suite de licenciement, le 16 septembre 1815. — Lieutenant-colonel de la légion de la Nièvre, le 27 octobre 1819. — Passé au 5e régiment de ligne, le 17 novembre 1820. — Colonel du 63e régiment d'infanterie, le 7 février 1823. — Mis en demi-solde, le 6 septembre 1830. — Rappelé à l'activité et placé au 26e régiment d'infanterie de ligne, le 14 décembre 1831. — Retraité pour ancienneté de services, le 24 novembre 1835. — Décédé à Quimper (Finistère), le 17 novembre 1848.

Campagnes : 1793, 1794 et 1795, armée des Pyrénées-Orientales ; 1796 et 1797, Italie ; 1798, Suisse ; 1799, 1800 et 1801, Égypte ; vendémiaire an XIV et 1805, 1806, 1807 et 1808, Grande-Armée ; 1809, Allemagne ; 1810, Hollande ; 1811 sur le *Friedland;* 1812 et 1813, Espagne ; 1814, France ; 1815, Belgique.

Blessures. — Coup de feu au bras droit, le 21 mars 1801, devant Alexandrie ; blessé par une balle qui lui a traversé le corps, le 7 octobre 1813, à la bataille près d'Hendaye (Espagne).

Décorations. — Membre de la Légion d'honneur, le 4 juillet 1809 ; Officier, le 25 novembre 1813 ; Commandeur, le 18 avril 1834 ; Chevalier de Saint-Louis, le 26 août 1814.

L'institution des légions départementales, qui datait des premiers jours de la Restauration, ne présentant pas les avantages d'une infanterie homogène, on dut revenir au système régimentaire qu'une longue expérience avait consacré.

En conséquence, une ordonnance du 23 octobre 1820 prescrivit la formation de 80 régiments d'infanterie, dont 60 de ligne et 20 légers.

Le 2 février 1823, parut une nouvelle ordonnance portant création de 4 nouveaux régiments d'infanterie de ligne, de 3 bataillons chacun, sous les nos 61, 62, 63, 64.

Cette ordonnance étant, en quelque sorte, l'acte de naissance du régiment, nous croyons devoir en reproduire intégralement la teneur :

ORDONNANCE DU ROI

PORTANT CRÉATION DE QUATRE NOUVEAUX RÉGIMENTS D'INFANTERIE DE LIGNE A TROIS BATAILLONS.

(*Bulletin des lois*, 7e série, n° 583.)

Au Château des Tuileries, le 2 février 1823.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,

Sur le rapport de notre Ministre Secrétaire d'État à la guerre,

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Article premier. — Il sera créé quatre nouveaux régiments d'infanterie de ligne à trois bataillons.

Art. 2. — La composition de ces régiments sera la même que celle déterminée par notre ordonnance du 23 octobre 1820, en officiers, comme en sous-officiers, caporaux et soldats.

Art. 3. — Ils prendront rang à la suite de nos régiments d'infanterie de ligne, sous les numéros 61, 62, 63 et 64.

Art. 4. — Les emplois auxquels cette organisation donnera lieu de pourvoir, seront conférés, savoir :

Ceux de colonel et de lieutenant-colonel, moitié à l'avancement dans la ligne ; l'autre moitié sera partagée entre les officiers disponibles et notre garde royale ;

Ceux de chefs de bataillon, un quart à l'ancienneté, un quart à

notre choix, aux officiers de l'arme en activité, un quart aux officiers disponibles, un quart à notre garde royale ;

Ceux de major, moitié à l'avancement au choix dans la ligne, et l'autre moitié à la disponibilité ;

Ceux d'adjudant-major et d'officier comptable dans chaque régiment, aux sujets que désigneront les colonels et qui seront susceptibles d'occuper ces emplois ;

Ceux de porte-drapeau seront donnés à notre choix parmi les sous-officiers de l'arme ;

Ceux de capitaine et de lieutenant, un tiers à l'ancienneté et un tiers à notre choix, aux officiers de l'arme ; l'autre tiers, moitié à la disponibilité et moitié à notre garde royale ;

Quant aux emplois de sous-lieutenant, ils seront partagés également entre les officiers disponibles et les sous-officiers de nos régiments d'infanterie.

Art. 5. — Le noyau des nouveaux régiments se formera de sous-officiers, caporaux et soldats tirés des autres corps. Ils se compléteront avec des hommes pris parmi ceux qui seront appelés au service.

Art. 6. — La solde, les accessoires, les prestations en nature, les masses et tous les détails de l'administration seront les mêmes que pour nos autres régiments de ligne.

Art. 7. — L'uniforme sera également le même, sauf la couleur distinctive qui devra leur être affectée, en exécution de notre ordonnance du 8 mai 1822.

Notre Ministre Secrétaire d'État de la guerre est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

Donné en notre Château des Tuileries, le 2 février de l'an de grâce 1823 et de notre règne le 28e.

Signé : LOUIS.

Par le Roi : *Le Maréchal Ministre Secrétaire d'État de la guerre,*

Signé : DE BELLUNE.

Comme on le voit, ce fut le maréchal Victor, duc de Bellune, qui contresigna cette ordonnance qui faisait reparaître le n° 63 dans l'armée.

Or, ce fut sous les ordres de ce même général Victor

que la 63[e] demi-brigade avait débuté à l'armée d'Italie en février 1797, alors qu'elle venait d'être formée. En 1807, c'est aussi sous ses ordres que le 63[e] régiment d'infanterie prend part à la bataille de Friedland dans laquelle la conduite héroïque des soldats du 1[er] corps valut la dignité de maréchal de France à Victor. C'est encore sous ses ordres que le 63[e] avait fait toute sa glorieuse campagne d'Espagne.

Cette coïncidence méritait d'être signalée.

La place de Besançon fut affectée au 63[e] pour son organisation.

Le 7 février, M. Astor, lieutenant-colonel du 5[e] régiment d'infanterie, était nommé colonel du nouveau 63[e].

Le 15 février, cinq compagnies provisoires furent formées pour recevoir les divers détachements dirigés sur le régiment et en attendant l'organisation définitive.

Les éléments qui entrèrent ainsi dans la composition du régiment furent les suivants :

1° OFFICIERS.

GRADES ET EMPLOIS.	NOMS.	LÉGION d'honneur. Officier.	LÉGION d'honneur. Chevalier.	CHEVALIER de Saint-Louis.	DATE de nomination.
Colonel.	Astor.	1	»	1	7 février 1823.
Lieutenant-colonel .	Lefeuvre	»	1	1	10 janvier 1814.
Chef de bataillon . .	D'Albenas	1	»	1	23 août 1812.
Id. . .	Derancourt.	»	»	»	1[er] janv. 1820.
Id. . .	Parmentier.	1	»	1	12 février 1823.
Major.	Naudet.	»	1	1	19 février 1823.
Capit. adjud.-major.	Duchamp.	»	»	»	2 avril 1823.
Lieut. adjud.-major.	Decarly.	»	»	»	11 mars 1820.
Id. . .	Chadeysson.	»	»	»	2 avril 1822.
Lieuten. trésorier. .	Meslin	»	»	1	3 nov. 1812.
Capit. d'habillement.	Rampillon	»	1	»	22 février 1822.
S.-lieut. porte-drap.	Castin	»	»	»	»

GRADES ET EMPLOIS.	NOMS.	LÉGION d'honneur. Officier.	LÉGION d'honneur. Chevalier.	CHEVALIER de Saint-Louis.	DATE de nomination.
Aumônier.	. . . .	»	»	»	»
Capitaine.	Isnard	»	1	»	11 octobre 1812.
Id. . . .	Templier.	»	1	1	6 sept. 1813.
Id. . . .	Moulé de la Raîtrie. . .	»	»	»	22 déc. 1813.
Id. . . .	Landereau	»	»	»	2 février 1814.
Id. . . .	Isnard	»	1	»	1er sept. 1815.
Id. . . .	Rigal de Foncare	»	»	»	21 août 1816.
Id. . . .	Barthelemy.	»	»	»	14 avril 1819.
Id. . . .	Amié.	»	1	»	25 octob. 1820.
Id. . . .	Delpy de Lacipiere . . .	»	»	»	4 juillet 1821.
Id. . . .	Bobet.	»	»	»	20 mars 1822.
Id. . . .	Bourdelin.	»	»	1	19 fév. 1823.
Id. . . .	Grangier.	»	»	»	Id.
Id. . . .	Guillaumont	»	1	»	Id.
Id. . . .	Reland.	»	»	»	Id.
Id. . . .	Vaillant	»	1	»	Id.
Id. . . .	Maton	»	»	»	Id.
Id. . . .	Thamaing de Oressal . .	»	1	»	Id.
Id. . . .	Dubacquier.	»	»	»	Id.
Id. . . .	Nicolaï.	»	»	»	Id.
Id. . . .	Legros d'Espinant. . . .	»	»	»	Id.
Id. . . .	De Bertier	»	»	»	Id.
Id. . . .	Drouault	»	»	1	Id.
Id. . . .	Chané	»	»	1	19 mars 1823.
Id. . . .	Geoffroy	»	»	»	2 avril 1823.
Lieutenant	Goudrias Clary de Mussac. .	»	»	»	18 juin 1812.
Id. . . .	Numas	»	»	1	11 mai 1813.
Id. . . .	Amat.	»	»	»	11 sept. 1813.
Id. . . .	Gibon	»	»	»	25 sept. 1813.
Id. . . .	Bourillon.	»	»	»	4 déc. 1813.
Id. . . .	Peran.	»	»	»	26 déc. 1813.
Id. . . .	Salel.	»	»	»	3 février 1814.
Id. . . .	Botiau	»	»	»	4 février 1814.
Id. . . .	Durand.	»	1	»	26 mars 1814.
Id. . . .	Miaillon	»	»	»	1er avril 1814.
Id. . . .	Deleffe.	»	»	»	20 déc. 1815.
Id. . . .	Dariot	»	»	»	26 février 1823.
Id. . . .	Loisel	»	»	»	Id.
Id. . . .	Manget.	»	»	»	Id.
Id. . . .	Ouy	»	»	»	Id.
Id. . . .	Peyruc.	»	»	»	Id.
Id. . . .	Roussel.	»	»	»	Id.
Id. . . .	Baude	»	1	»	Id.
					Id.

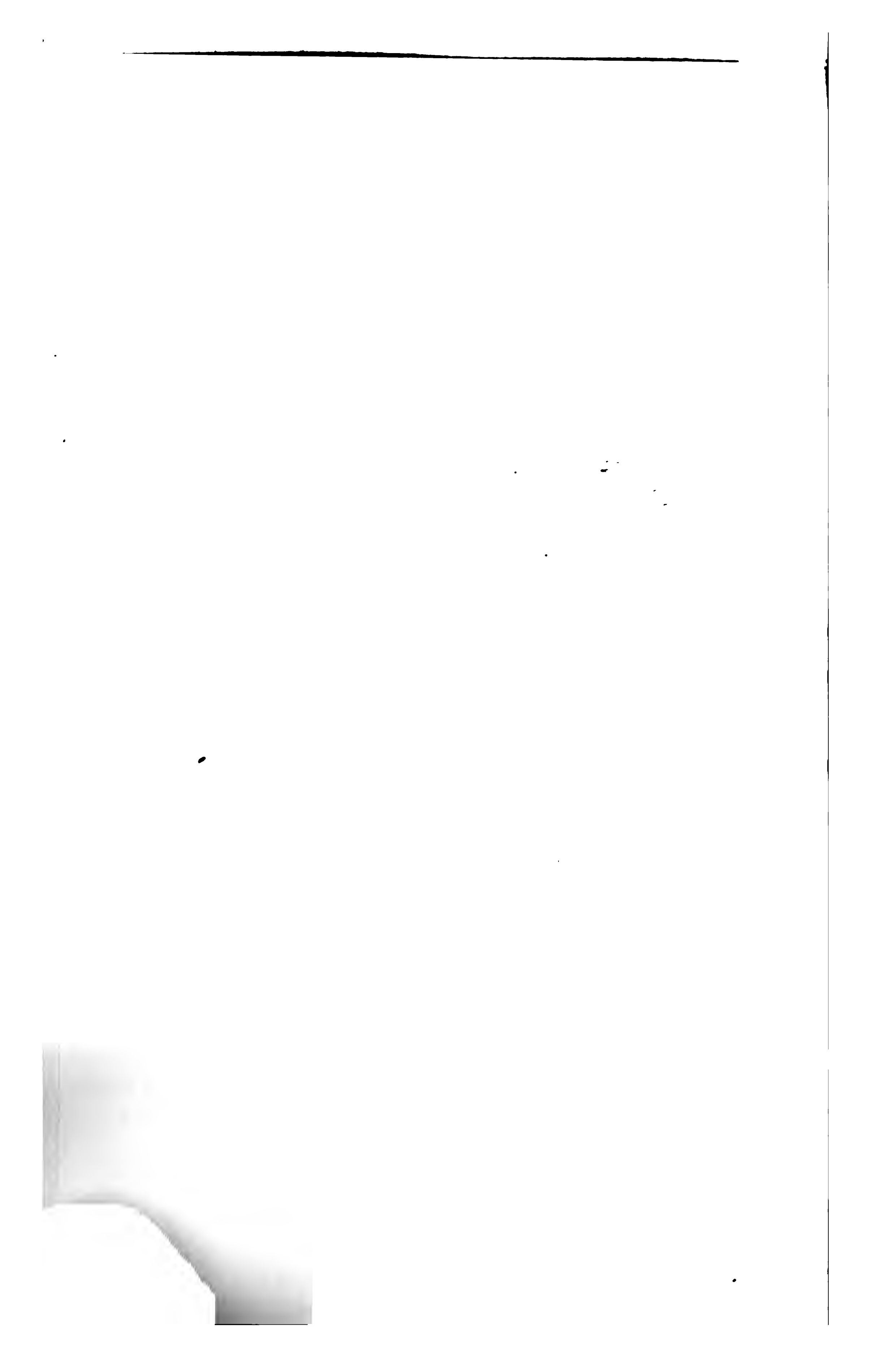
GRADES ET EMPLOIS.	NOMS.	LÉGION d'honneur. Officier.	LÉGION d'honneur. Chevalier.	CHEVALIER de Saint-Louis.	DATE de nomination.
Lieutenant	Robert	»	»	»	26 février 1823.
Id. . . .	De Boidavit.	»	»	»	Id.
Id. . . .	Coste.	»	1	»	Id.
Id. . . .	Suberey.	»	»	»	Id.
Id. . . .	Bizot.	»	»	»	Id.
Id. . . .	Fuster	»	»	»	Id.
Sous-lieutenant. . .	Borel.	»	»	»	11 août 1810.
Id. . . .	Vuilleminot.	»	»	»	23 sept. 1813.
Id. . . .	Nicolas.	»	1	»	26 octob. 1813.
Id. . . .	Grosjean	»	»	»	9 nov. 1813.
Id. . . .	Lallemand	»	1	»	2 déc. 1813.
Id. . . .	Lasibille	»	»	»	8 janv. 1814.
Id. . . .	Petitjean	»	»	»	22 janv. 1814.
Id. . . .	Boullier.	»	»	»	9 mars 1814.
Id. . . .	Joly	»	»	»	20 mars 1814.
Id. . . .	Arcante.	»	»	»	15 janvier 1817.
Id. . . .	Barbier.	»	»	»	4 mai 1820.
Id. . . .	Petitpain	»	»	»	3 mars 1823.
Id. . . .	Bysartel	»	»	»	Id.
Id. . . .	Taite.	»	1	»	Id.
Id. . . .	Têtevuide.	»	»	»	Id.
Id. . . .	Venturini.	»	»	»	Id.
Id. . . .	Batailler	»	»	»	Id.
Id. . . .	Barthelemy.	»	»	»	Id.
Id. . . .	Boussoulade	»	»	»	Id.
Id. . . .	Lemaire	»	»	»	Id.
Id. . . .	Legros	»	»	»	Id.
Id. . . .	Payelle.	»	»	»	Id.
Id. . . .	Tardat	»	»	»	Id.

2° TROUPE.

1° 1,100 sous-officiers, caporaux et soldats venus des 8e, 10e, 12e, 59e de ligne ; 16e, 17e, 20e léger.

2° 1,000 hommes pris dans la classe des Vétérans des départements de l'Ain, de l'Allier, de la Côte-d'Or, du Jura.

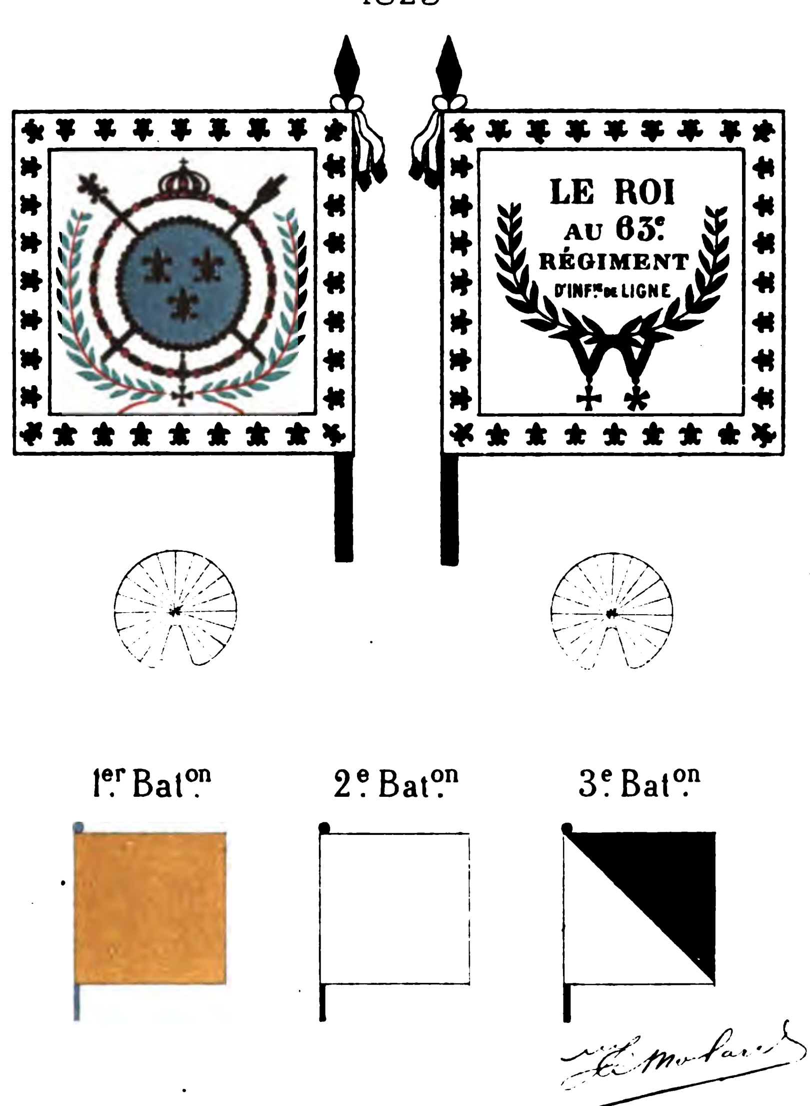
3° 300 jeunes soldats des départements du Finistère, Basses-Pyrénées, Tarn-et-Garonne.



DRAPEAU & FANIONS

à l'organisation

1823



Nota. — De même qu'il nous a paru intéressant de donner avec les dates de leur promotion, les noms des officiers qui entrèrent dans la composition du régiment, de même il nous semble intéressant d'indiquer quelle était alors *par mois* la solde des officiers :

Colonel, 416 fr. 66 c. — Lieutenant-colonel, 358 fr. 83 c. — Chef de bataillon, 300 fr. — Adjudant-major, 166 fr. 66 c. — Trésorier, 100 fr. — Porte-drapeau, 104 fr. 16 c. — Capitaine de 1re classe, 200 fr. — Capitaine de 2e classe, 166 fr. 66 c. — Lieutenant de 1re classe, 104 fr. 16 c. — Lieutenant de 2e classe, 91 fr. 66 c. — Sous-lieutenant, 83 fr. 33 c.

L'uniforme du régiment, qui eut pour couleur distinctive le jonquille, fut le suivant :

Habit bleu de roi, boutonnant droit sur la poitrine, avec parements, pattes de parements et retroussis de couleur jonquille ; collet bleu avec une patte jonquille ; boutons jaunes avec le numéro du régiment.

Pantalons larges gris de fer avec passepoils jonquille.

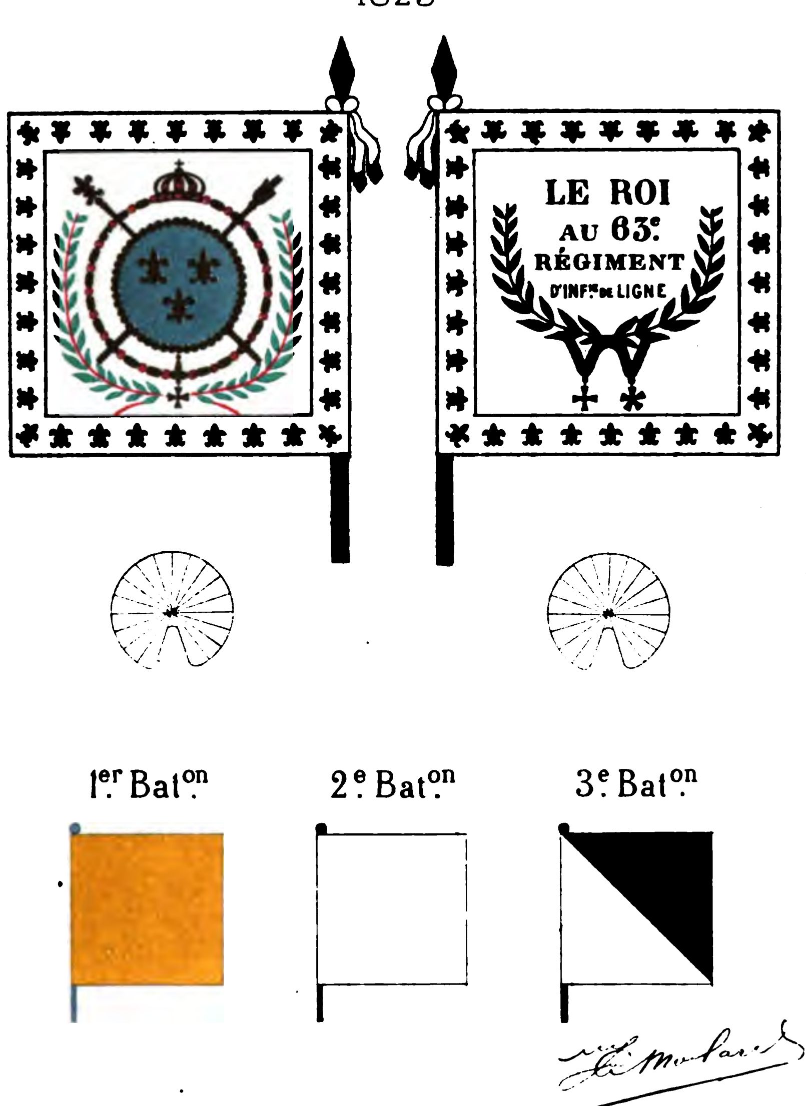
Schako noir ; plaque jaune aux armes de France avec le numéro du régiment.

Le 1er avril 1823, le lieutenant-général baron Lanusse, commandant la 6e division militaire, après avoir passé en revue le nouveau régiment, fit former le carré et, ayant prononcé la dissolution des cinq compagnies provisoires, *il déclara le 63e constitué.*

Le 4 mai, après la cérémonie de la bénédiction, le régiment reçut son drapeau et prêta serment de fidélité au Roi.

Le drapeau que le régiment reçut alors n'était plus ce glorieux drapeau tricolore que notre vieux 63e avait promené victorieux sur tant de champs de bataille de l'Europe.

DRAPEAU & FANIONS
à l'organisation
1823



Sur un carré de soie blanche à bordure fleurdelisée étaient, d'un côté, les armes de France couronnées, entourées des colliers de Saint-Michel et du Saint-Esprit, et accompagnées du sceptre et de la main de justice, le tout entre deux branches de lauriers. Sur l'autre face, on lisait l'inscription : « *Le Roi au 63e régiment d'infanterie de ligne* » entourée aux trois quarts par deux branches de lauriers, sous lesquelles pendaient les croix de Saint-Louis et de la Légion d'honneur attachées à leurs rubans rouges.

La hampe était bleue et surmontée d'un fer de lance en cuivre doré qui avait en son milieu une fleur de lys découpée à jour.

Au-dessous du fer de lance était attachée une cravate en soie blanche, frangée d'or.

Chaque bataillon prit en outre un fanion de couleur servant pour les manœuvres ; ces fanions étaient : jonquille pour le 1er bataillon, blanc pour le 2e, mi-partie blanc et jonquille pour le 3e.

Ces fanions furent définitivement réglementés par l'ordonnance du 1er mai 1826.

Après son organisation, le 63e resta à Besançon jusqu'au 23 septembre.

De cette époque jusqu'à 1830, il n'y a rien de particulier à signaler pour le régiment qui occupa successivement les garnisons suivantes :

Du 8 octobre 1823 au 2 février 1824, Marseille ;
Du 7 février 1824 au 11 mai 1825, la Corse ;
Du 19 mai 1825 au 24 octobre 1827, Marseille ;
Du 5 novembre 1827 au 10 octobre 1829, Briançon ;
Du 9 novembre 1827 au 10 octobre 1830, Toulouse.

Ce fut dans cette dernière ville que la Révolution de 1830 trouva le régiment.

Il fut chargé de maintenir la tranquillité dans les départements du Midi, et envoya dans ce but des détachements à Foix, Saint-Girons, Castelnau, la Bastide, Sentenac, Montauban, etc.

Un décret du 6 septembre mit M. le colonel Astor en demi-solde.

COLONEL TRIPE (JEAN)

(8 SEPTEMBRE 1830)

Né le 27 mars 1774 à La Valette (Var). — Volontaire au 6e bataillon de volontaires nationaux du Var, le 6 août 1792. — Caporal à la 4e compagnie de canonniers, le 6 février 1793. — Sergent, le 10 juillet 1793. — Nommé sous-lieutenant à la compagnie de canonniers dite *la Foudroyante*, le 1er octobre 1793. — Lieutenant au 1er bataillon provisoire d'artillerie, le 21 décembre 1793. — Capitaine, le 2 août 1794 (à la compagnie d'artillerie de la 93e demi-brigade). — Passé au 24e d'infanterie de ligne, le 13 novembre 1803. — Chef de bataillon, le 30 avril 1809. — Major en second de la 13e demi-brigade provisoire, le 11 avril 1812. — Colonel du 107e régiment d'infanterie, le 6 juillet 1813. — Passé au 2e régiment d'infanterie de ligne (de la Reine), le 20 mai 1814. — Mis en demi-solde, le 16 février 1816. — Retraité pour ancienneté de service, le 31 juillet 1822. — Rappelé à l'activité et replacé comme colonel du 63e, le 8 septembre 1830. — Mis en solde de congé, le 17 mai 1833. — Commandant de la place de Brest, le 7 novembre 1833. — Retraité pour ancienneté de service, le 15 janvier 1835. — Décédé le 14 janvier 1848.

Campagnes : 1792 et 1793, armée du Rhin; 1794, armée du Nord; 1795, 1796 et 1797, armée de Sambre-et-Meuse ; 1798, 1799, 1800 et 1801, armée gallo-batave ; 1802-1803, armée d'Angleterre ; 1804 et 1805, armée des Côtes ; an XIV (vendémiaire) et 1805, 1806, 1807, 1808 et 1809, Grande-Armée ; 1810 et 1811, Espagne ; 1812, Russie ; 1813, Saxe ; 1814 et 1815, France.

Blessures. — Coup de feu au bras gauche, le 11 mai 1794, à l'affaire de l'abbaye de Robbe ; coup de feu à la cuisse droite, le 8 février 1807, à la bataille d'Eylau ; coup de feu à la cuisse et au pied gauches, le 6 juillet 1809, à la bataille de Wagram ; coup de feu à la jugulaire, le 6 mai 1811, à la bataille de Fuentès-de-Oñoro ; coup de feu à la joue gauche, le 9 février 1814, à l'affaire de la Ferté-sous-Jouarre.

Décorations. — Membre de la Légion d'honneur, le 4 juillet 1809 ; Officier, le 29 juillet 1814 ; Chevalier de Saint-Louis, le 19 juillet 1814.

Le 26 septembre, M. le colonel Tripe prit le commandement du régiment.

A la suite de la Révolution de 1830, la nouvelle Charte constitutionnelle du pays spécifia dans son article 67 : « La

France reprend ses couleurs ; à l'avenir, il ne sera plus porté d'autre cocarde que la cocarde tricolore. »

Un nouveau drapeau fut en conséquence donné au régiment.

Il était tricolore ; le bleu à la hampe ; cette dernière était surmontée du coq gaulois dont les ailes se soulevaient frémissantes et posant l'une de ses pattes sur un globe où était gravé le mot : *Liberté*.

L'ordonnance du 4 mars 1831 plaça ce drapeau au centre du régiment et donna au 1er bataillon un fanion rouge et un jaune au 3e.

Les nouveaux drapeaux furent solennellement distribués à l'armée le 27 mars.

La tenue fut également modifiée et devint la suivante :

Habit bleu de roi boutonnant droit sur la poitrine, avec collet, parements, retroussis et passepoils de couleur garance ; contre-épaulettes garance avec passepoils bleus. Boutons jaunes avec le numéro du régiment.

Pantalon garance.

Schako noir avec pourtour supérieur en galon garance ; plaque jaune à coq entouré de deux branches de laurier et placé sur un fond sillonné de rayons ; numéro du régiment au centre de l'écusson.

Il n'y a rien de particulier à signaler pour le régiment, qui occupa successivement, sous les ordres de M. le colonel Tripe, les garnisons suivantes :

Bayonne, du 17 octobre 1830 au 1er décembre 1832 ;
Toulouse, du 13 décembre 1832 au 11 février 1833 ;
Avignon, du 25 février 1833 au 11 septembre 1833.

Le 17 mai 1833, le colonel Tripe, mis en solde de congé, quittait le commandement du régiment.

Colonel HECQUET (Antoine-Charles-Félix)

(18 mai 1833)

Né le 10 décembre 1787 à Paris. — Engagé volontaire au 1er régiment d'artillerie à pied, le 3 janvier 1807. — Sergent élève à l'École polytechnique, le 10 novembre 1807. — Sous-lieutenant au 14e régiment d'infanterie légère, le 13 avril 1809. — Autorisé à passer au service de Naples, le 15 mai 1810. — Lieutenant au 2e régiment de la Reine (2e de ligne), le 29 août 1810. — Capitaine, le 19 février 1811. — Démissionnaire du service de Naples, le 3 février 1814. — Placé au 102e-83e régiment d'infanterie de ligne, le 28 février 1814. — Mis en non-activité par licenciement, le 12 septembre 1815. — Placé au 1er régiment d'infanterie de la garde royale, le 23 octobre 1815. — Breveté chef de bataillon dans la ligne, le 30 octobre 1816. — Chef de bataillon au 54e régiment d'infanterie de ligne, le 25 février 1824. — Passé au 4e régiment d'infanterie de la garde royale, le 29 octobre 1828. — Nommé lieutenant-colonel et mis en solde de congé, le 11 août 1830. — Lieutenant-colonel du 4e régiment d'infanterie de ligne, le 11 mai 1832. — Colonel du 63e, le 18 mai 1833. — Maréchal de camp, le 16 novembre 1840. — Commandant la 4e brigade d'infanterie de la division rassemblée autour de Paris, le 26 novembre 1840. — Commandant la 1re brigade de la 1re division d'infanterie du corps d'opérations sur la Marne, le 24 avril 1842. — Président de la commission des modèles types pour l'habillement de l'armée, le 3 octobre 1843. — Disponible, le 3 mars 1848. — Commandant le Nord de Paris, le 29 juin 1848. — Général de division, le 10 juillet 1848. — Inspecteur général pour 1848 du 3e arrondissement d'infanterie, le 18 juillet 1848. — Commandant la 12e division militaire, le 5 mars 1849. — Inspecteur général pour 1849 du 10e arrondissement d'infanterie, le 18 juin 1849. — Commandant la 9e division militaire, le13 février 1850. — Inspecteur général pour 1850 du 16e arrondissement d'infanterie, le 5 juin 1850. — Commandant la 7e division militaire, le 10 novembre 1850. — Inspecteur général pour 1851 du 10e arrondissement d'infanterie, le 9 juin 1851. — Inspecteur général pour 1852 du 11e arrondissement d'infanterie, le 21 mai 1852. — Placé dans la réserve, le 21 décembre 1852. — Décédé à Paris, le 19 avril 1872.

Campagnes : 1809 et 1810, États romains ; 1813 et 1814, Italie ; 1815, France ; 1828, Morée ; 1832, 1835, 1836, 1837, 1838 et 1839, Afrique ; 1851, Intérieur.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, 27 janvier 1815 ; Officier, le 30 octobre 1827 ; Commandeur, le 13 janvier 1837 ; Grand-Officier, le 28 septembre 1852 ; Grand-Croix de l'Ordre d'Isabelle-la-Catholique.

1833-1834.

Le 24 juin 1833, le colonel Hecquet arrivait à Avignon prendre le commandement du régiment, qui resta dans cette ville jusqu'au 20 septembre.

A cette époque, le 63e se rendit à Toulon où il passa l'année 1834.

1835.

Dans le courant du mois de février, le 63e recevait l'ordre de se préparer à envoyer en Algérie deux de ses bataillons. Il allait ainsi avoir à son tour l'honneur de contribuer à donner à la France cette magnifique colonie ; nous allons voir qu'il n'y épargna ni ses peines ni son sang.

Le 23 février, le 1er bataillon du régiment, sous les ordres du commandant Kesselmeyer, s'embarquait sur les gabares *Fortune* et *Finistère* qui arrivèrent en rade d'Alger le 28 février et le 1er mars.

Le 22 mars, l'état-major du régiment et le 2e bataillon (commandant Rigaud) s'embarquaient à leur tour sur les gabares *Fortune*, *Caravane*, *Durance*, et débarquaient à Alger les 25 et 26.

Dès le 2 avril, le 1er bataillon, les grenadiers, et les 1re, 2e et 3e compagnies du 2e bataillon, sous les ordres du colonel, allaient s'établir au camp d'Erlon, pendant que les trois autres compagnies de ce dernier bataillon allaient au camp de Douerah.

Pendant son séjour au camp d'Erlon, le 63e exécute les retranchements en terre du réduit, ainsi que la demi-lune du grand camp. Il creuse en outre les fondations de tous les bâtiments élevés dans ce réduit. Il élève une partie des baraques. Ses ouvriers vont chaque jour, dans les ravins

occupés par les tribus, chercher les pierres et les bois pour les constructions.

Ces ravins, éloignés d'une lieue et demie du camp et exposés aux incursions des Hadjoutes, étaient favorables aux surprises. Aussi les travailleurs y allaient-ils par groupe de 300 tous armés, tant pour charger que pour escorter les prolonges. On y joignait quelques chasseurs à cheval.

Le 6 mai, tout le régiment rentrait à Mustapha.

Le 21 juin, le 1er bataillon va occuper le camp de Kouba, le 2e reste avec l'état-major à Mustapha.

Le 31 juillet, les cinq premières compagnies du 1er bataillon et le 2e bataillon en entier vont occuper le camp de Douerah; les 5e et 6e et les voltigeurs du 1er bataillon s'arrêtent au camp de Dely-Ibrahim.

Le 16 août, la 4e du 1er (O) partait du camp de Douerah pour aller à **Bouffarik.** Elle fut attaquée, vers huit heures du matin, par environ 200 Arabes. Un détachement de zouaves, qui se rendait au même poste, entend la fusillade et vient au pas de course rejoindre la compagnie du 63e. Le combat s'engage alors acharné. La 1re section est envoyée en tirailleurs sous le commandement du sous-lieutenant Melcion d'Arc, sorti tout récemment de l'École militaire, qui « la dirige avec l'aplomb et le sang-froid d'un ancien et brave officier ». La 2e section prend aussi part au combat sous les ordres du lieutenant Boileau.

On s'engage ainsi, toujours combattant, dans le défilé de Bouffarik, où un détachement de spahis, accouru du camp, vint faciliter notre marche.

Nous n'avions eu qu'un homme blessé, le fusilier Balmette.

Dans le courant du mois d'août, le maréchal Clauzel fut

appelé au commandement de l'armée d'Afrique. Avant de procéder à des actions plus vigoureuses que celles poursuivies jusqu'alors, il résolut de préluder par quelques coups de main dans la province d'Alger.

Pendant les mois de septembre et d'octobre, le régiment opéra surtout contre les Hadjoutes.

« Cette espèce de colonie militaire, refuge des aventuriers de toutes les tribus, mais flibustiers à cheval, ne laissait aucun repos à nos avant-postes. Aucun obstacle ne les arrêtait; ils faisaient 30 lieues dans une nuit et paraissaient toujours là où on les attendait le moins. »

Les principales expéditions dirigées contre eux par le régiment furent celles :

Du 22 septembre, vers le gué de Mazafran ; du 1er au 3 octobre, où, sous les ordres du général Rapatel, deux compagnies de voltigeurs, vivement attaquées sur les premières pentes du **Mouzaïa**, combattirent corps à corps ; du 8 octobre, à **la Rassauta**.

Le 17 octobre, 500 hommes du régiment, sous les ordres du colonel et du commandant Rigaud, se rendaient à Bouffarik pour faire partie d'une colonne destinée à opérer contre le bey de **Milianah**.

Le 18, le corps expéditionnaire, commandé par le maréchal Clauzel et le général Rapatel, se mettait en route dans la direction de Mouzaïa.

Vers quatre heures, la colonne arrivait au pied du petit Atlas, après avoir franchi la Chiffa et attaquait les Arabes campés sur les premières croupes.

La 1re brigade (zouaves, compagnies d'élite du 63e et 3e bataillon d'Afrique) fut seul engagée. Les compagnies d'élite du 63e se portent à la course pour enlever un mamelon et arrivent à temps pour dégager les zouaves et un escadron de chasseurs fort compromis.

Le 19, nous entrions dans le pays des Hadjoutes que l'on ravageait complètement.

Le 22, le régiment était de retour à Alger sans avoir eu d'autre engagement avec l'ennemi.

Le 12 novembre, les grenadiers du 1er bataillon (A) s'embarquaient sur la *Caravane* pour se rendre à Oran. Ils étaient appelés à l'honneur de représenter le régiment dans l'expédition que le maréchal Clauzel allait diriger sur **Mascara** et à laquelle devait prendre part le duc d'Orléans.

Cette compagnie fit partie de la 2e brigade. Placée sous les ordres du général Perrégaux, elle se distingua notamment au combat de l'**Habra (Sidi-Embarek)** le 3 décembre. Le 6, elle occupait Mascara et rentrait ensuite à Oran avec la colonne. Le 8, elle en repartait pour faire partie de l'expédition dirigée sur **Tlemcen** qui eut pour résultat le déblocus de cette place et une défaite sanglante infligée à Abd-el-Kader.

Elle rentrait à Alger le 24 février 1836.

1836.

Les premiers mois de l'année 1836 se passèrent assez tranquillement; mais, dès le 28 mars, le régiment quittait Alger à l'effectif de 1,000 hommes, pour une expédition dans l'Atlas, que devait diriger le maréchal Clauzel.

Les 2 bataillons firent partie de la 4e brigade commandée par le colonel Hecquet, brigade qui comprenait, outre le régiment, une compagnie du génie et deux obusiers de montagne. Le 29, le régiment vient bivouaquer à Bouffarik, où s'organisaient les brigades. Le lendemain, à 5 heures du matin, la colonne quittait Bouffarik. La 4e brigade formait l'arrière-garde.

Au passage de **la Chiffa**, le 63ᵉ dut prendre position pour protéger le passage et principalement le convoi. Dans cette affaire, le grenadier Roy fut tué. On vint ensuite camper à quelque distance de la ferme de Mouzaïa.

Le 31, après avoir laissé dans cette ferme le gros bagage sous la garde du bataillon des condamnés et disciplinaires, la colonne entrait dans l'Atlas, traînant avec elle une batterie de campagne.

Le 63ᵉ continue à faire l'arrière-garde; mais on avançait très lentement, par suite de la difficulté qu'il y avait à faire passer l'artillerie, pour laquelle il fallait construire des chemins.

Diverses compagnies du régiment prirent part à plusieurs engagements de tirailleurs.

Le 1ᵉʳ avril, le régiment fit le même service que la veille. Les difficultés qu'oppose la route vont en croissant; on ne peut avancer qu'à la sape et à la mine; cinq compagnies sont envoyées en tirailleurs; 3 hommes sont blessés. On ne fit guère dans cette journée qu'une demi-lieue.

Le 2 avril, le camp fut levé à 6 h. 30. Bientôt on était obligé de s'arrêter à cause des difficultés extrêmes de la route dont les travaux n'avançaient que lentement.

Une position très escarpée sur la gauche menaçant la sûreté du convoi et du parc que le 63ᵉ protégeait, la compagnie P s'en empare; mais sur la crête elle éprouve une si forte résistance, que le colonel dut successivement la faire renforcer par une section de grenadiers (B), puis par la compagnie Q.

La colonne se remettant en marche, il fallut évacuer cette crête. Profitant de ce mouvement, de nombreux Arabes poursuivent vivement nos compagnies. Nos soldats montrèrent, dans cette position critique, du sang-froid, de la bravoure et de l'intelligence.

Un détachement de la compagnie D s'embusqua et protégea cette retraite par des feux habilement dirigés.

Dans cette affaire qui dura plusieurs heures, le sergent Locqueneux fut tué et 5 hommes grièvement blessés.

Pendant ce temps, le 1er bataillon, poussé en avant pour protéger les tirailleurs, avait eu avec les Arabes plusieurs engagements dans lesquels 4 hommes furent blessés.

Dans la nuit du 2 au 3, 300 hommes du régiment avec 140 isolés et les spahis irréguliers de Ben-Zegri, sous le commandement du colonel Hecquet, allèrent conduire à la ferme de Mouzaïa les blessés du corps d'armée et en rapportèrent des outils et des munitions.

Cette opération fut exécutée en cinq heures de temps avec un ordre et une célérité qui témoignent de l'intelligence et de la discipline des troupes. Ce fut à ces qualités que la colonne dut de pouvoir traverser deux fois le terrain occupé par l'ennemi sans que celui-ci eût connaissance de son passage.

En récompense, le maréchal accorda deux francs de gratification à chaque homme.

La journée du 3 se passa en position. Le 1er bataillon, détaché en avant, tirailla une partie de la journée.

Le 4, une colonne composée du 63e, d'une section de génie, des chasseurs, des spahis, de 120 isolés et d'une batterie de montagne, sous les ordres du général Desmichels, franchissait le col du Tenia et descendait la première crête de l'Atlas pour pousser une pointe sur Médéah, que l'on atteignait le soir. L'ordre le plus parfait ne cessa de régner dans cette ville où il n'était resté que des Turcs, les Koulouglis et les Juifs. « Le 63e fit preuve, là, de son excellent esprit de discipline. »

Le 5, après avoir installé dans Médéah le bey Mohamed,

nommé par le maréchal, le général Desmichels remit la colonne en marche et rejoignit le corps d'armée.

Le 8, le mouvement de retraite sur Alger continuait, l'expédition ayant atteint son but. En passant à la ferme de Mouzaïa, on y reprenait les voitures et tous les blessés qui y avaient été laissés.

Dans cette marche, les Arabes, enhardis par notre retraite, nous suivent de plus près, et le canon seul parvient à nous en débarrasser. Dans une des actions de cette journée, le sergent Natali, étant en tirailleurs avec sa compagnie dans les broussailles, ne reparut plus.

On sut depuis qu'il avait bravement succombé après avoir tué le caïd des Hadjoutes. Honneur à lui !

Le 9, le régiment rentrait à Alger.

Le 17 avril, le régiment quittait cette ville pour aller occuper Mustapha et ses annexes. A partir de ce moment jusque vers le milieu d'août, il envoya des détachements dans tous les environs, soit pour protéger des postes, soit pour concourir à des travaux.

Le 15 août, le 63e est en entier réuni à Bouffarik; il ne devait pas y rester longtemps.

Dès le 17, les grenadiers A, les voltigeurs F et les compagnies P et L étaient dirigés sur Sidi-Chiffa, où ils établissaient un blockhaus et commençaient une redoute. Le 23, ils étaient rejoints par le régiment, et dès le 24, la redoute était achevée. Le régiment commence à avoir quelques malades.

Le 25, nous quittions Sidi-Chiffa pour nous diriger sur l'Oued-Lallegh. Cette journée, ainsi que celles des 26 et 27, furent marquées par quelques engagements avec les Arabes. Du 27 au 30, la tranquillité fut parfaite, l'ennemi

ne parut en aucun point, mais avec l'excessive chaleur, le nombre des malades augmente.

Le 6 septembre, après avoir ouvert une route entre Sidi-Chiffa et l'Oued-Lallegh, le 63e quittait ce dernier point et arrivait sur la Chiffa, où nous eûmes avec les Hadjoutes un vif engagement, après lequel nous pûmes rentrer au camp sans être inquiétés.

La nuit du 9 au 10 fut marquée par un incident dont on rit beaucoup..... le lendemain.

Vers deux heures du matin, un voltigeur de la compagnie E, pris d'un cauchemar affreux dans sa tente, pousse tout d'un coup des cris épouvantables qui sont pris par un factionnaire pour ceux d'un homme qui se débat péniblement contre des assassins.

Ce factionnaire crie : Aux armes ! et chacun de courir aux faisceaux. Le général Brossard arrive, tout le monde est à son poste. Bientôt la cause de l'alerte est connue, les troupes rentrent sous la tente et se livrent de nouveau au sommeil si mal à propos interrompu.

Le 14 septembre, le camp était levé et les troupes se rendaient sous Blidah, où elles prenaient position.

Le 15, le général se dispose à pousser une reconnaissance vers la droite où se trouvait un ravin assez profond. Mais les Kabyles, descendus de la montagne, devancent le général et viennent tirailler avec un poste avancé de zouaves.

Bientôt la fusillade s'engage sur divers points ; une partie des troupes marche avec l'artillerie ; l'ennemi, qui tient bon, est repoussé, mais sans toutefois lâcher prise.

Les compagnies H et L furent engagées dans cette affaire. Le feu, ouvert à 11 heures du matin, ne cessa qu'à 6 heures du soir.

La journée du 16 fut marquée par un engagement sem-

blable à celui de la veille, engagement auquel prirent part les compagnies X et Z, les voltigeurs F et les grenadiers A.

L'action ne cessa qu'à la chute du jour.

Le 17, dès le matin, on manqua absolument d'eau; les Arabes avaient détourné le ruisseau venant de la montagne et rendu ainsi notre position intenable. On marche alors à l'ennemi avec lequel on tirailla sans, pour ainsi dire, changer de position jusqu'à 7 heures du soir. Dans le courant de cette action, le fusilier Bernard, de la compagnie P, monté sur un arbre, tira pendant plus d'une demi-heure sur les Arabes dont il n'était séparé que par le mur d'un jardin. Pendant ce temps, quatre de ses camarades, placés sous l'arbre, ne faisaient que charger leurs armes et les passer à Bernard qui ne fut nullement intimidé par les balles qui, à chaque instant, venaient couper les branches autour de sa tête. Il fut fait voltigeur le lendemain.

Dans cette journée, cinq compagnies du régiment furent engagées.

Le 11 octobre, le 63e fut avisé qu'il était désigné pour faire partie de l'expédition de Constantine qui devait avoir lieu sous peu. Le 12, le colonel Hecquet quittait le camp pour se rendre à Mustapha tout préparer pour le départ du régiment qui arrivait de son côté le 16.

« Du 16 août au 16 octobre, temps qu'a duré l'expé-
« dition commandée par le général Brossard dans la
« plaine de la Mitidja, le régiment s'est constamment dis-
« tingué dans les différentes actions auxquelles il a pris
« part, comme dans l'exécution des travaux qu'il était
« particulièrement appelé à faire et dont il a supporté les
« fatigues avec un courage qui lui a mérité les plus grands
« et les plus honorables éloges des généraux.

« Dans l'espace de deux mois, les plus chauds de l'an-
« née, 21 officiers et 553 sous-officiers et soldats ont dû
« être envoyés à l'hôpital, la majeure partie pour des fiè-
« vres contractées dans ces travaux. »

Le 28 octobre, l'état-major du régiment, la section et le 1er bataillon s'embarquaient pour Bône, à 7 h. 30 du matin, sur les vapeurs *le Styx* et *le Papin*. Le 31, le 2e bataillon s'embarquait à son tour sur la *Caravane* et la *Fortune*.

Le 7 novembre, tout le régiment était réuni à Bône, et le 13 on se mettait en marche pour Constantine.

Voici quels furent les officiers du régiment qui prirent part à cette expédition :

Colonel HECQUET.

De Fourgerais, sous-lieutenant des voltigeurs du 2e bataillon, *officier d'ordonnance*.
Pelissier, sous-lieutenant, *porte-drapeau*.

1er BATAILLON.

Kesselmeyer *dit* Delhor, *chef de bataillon*.
Peyruc, *capitaine adjudant-major*.

Grenadiers . .	B	Bourdelin, capitaine.
		Sarrauton, sous-lieutenant.
1re compagnie.	Q	Arnaud, lieutenant.
		Roinville, sous-lieutenant.
2^e —	H	Grangeneuve, capitaine.
		Camoin, sous-lieutenant.
3^e —	O	Leclercq, lieutenant.
		Zevort, sous-lieutenant.
4^e —	I	Nicolaï, capitaine.
5^e —	P	Eysartel, capitaine.
		Barrion, sous-lieutenant.
6^e —	L	Bousquet, lieutenant.
Voltigeurs . .	F	Mathieu, capitaine.
		Faure, lieutenant.

2e BATAILLON.

Rigaud, *chef de bataillon.*
Peltier, *capitaine adjudant-major.*

Grenadiers . .	**A**	**De la Raitrie, capitaine.**
		Taîte, lieutenant.
1re compagnie.	**S**	**Longchamp, lieutenant.**
		Valette, sous-lieutenant.
2e —	**X**	**Riaudé, lieutenant.**
3e —	**Z**	**Bovis, lieutenant.**
		Melcion, sous-lieutenant.
4e —	**N**	**Picquet, lieutenant.**
5e —	**M**	**Barthélemy, capitaine.**
6e —	**D**	**Héraud, sous-lieutenant.**
Voltigeurs . .	**E**	**Ouy, capitaine.**
		Hufty, sous-lieutenant.

Le « Journal des marches et opérations du régiment » porte la note suivante à la date du 7 novembre 1836 : « Le Journal de l'expédition de Constantine, jusqu'au 2 décembre inclus, a été rédigé par le colonel Hecquet. »

Nous allons donc nous borner à reproduire textuellement ce récit.

Toutefois, nous nous réservons de revenir dans un appendice (pour ne pas interrompre le récit des événements) sur le rôle joué par le régiment dans la retraite de Constantine, afin d'insister sur la part glorieuse qui lui revient dans cette expédition.

EXTRAIT DU JOURNAL DES MARCHES ET OPÉRATIONS MILITAIRES DU RÉGIMENT.

13 novembre. — Départ pour Constantine, à 7 heures du matin, des deux bataillons forts de 1,040 hommes. On arrive au camp de Dréan, environ cinq lieues. On continue jusqu'à Bou-Heufra ; bon bivouac, de l'eau et du bois. On a fait 9 lieues, la journée est belle. La pluie survint le soir et continue toute la nuit avec violence. Le ruisseau déborde, inonde le camp et coupe la communication du régiment avec le maréchal.

Le fusilier Montheil, de la compagnie P, sauve un chasseur qui se noyait.

On a reçu des bœufs sur pied pour 8 jours. Chaque soldat a reçu le café et le sucre pour 15 jours, le pain pour 3, le riz et les biscuits dans les sachets pour 4 jours.

14 novembre. — Le régiment part à 11 heures 1/2. On cherche un gué : on le trouve à une lieue au-dessus du bivouac. On le passe sans accident. Journée très pénible à cause des chemins boueux. Bivouac à l'Oued-Meschmeïa. Le temps redevient beau. Journée de 6 lieues.

Le duc de Nemours visite le bivouac du régiment.

15 novembre. — Départ à 7 heures. On arrive à 1 heure sur la Seybouse, vis-à-vis Guelma.

La 1re brigade avait passé ce gué avant les pluies ; mais la rivière a grossi, le gué est dangereux. On bivouaque en cet endroit où le régiment rejoint le 62e et le général Trézel. On est environ à trois quarts de lieue de Guelma, qu'on aperçoit distinctement. C'est une ville antique aban-

donnée, dont il reste de nombreux vestiges de murailles flanquées de tours, un amphithéâtre et autres ruines qui dénotent une ville romaine jadis florissante appelée Calama.

16 novembre. — Départ à 10 heures 1/2 ; arrivée à 4 heures 1/2 à Medjez-Amar, où toute l'armée bivouaque. On a traversé un défilé qui serait très facile à défendre.

17 novembre. — Départ à 7 heures 1/2 ; passage de la Seybouse, en cet endroit très encaissée entre deux rives excessivement escarpées. Le génie a préparé les rampes pour les voitures. Les gens de pied passent la rivière, large d'environ 40 pieds, sur un pont en planches établi par l'artillerie. A 5 heures, arrivée au bivouac sous le mamelon d'Announa. Mgr le duc de Nemours y campe avec le régiment seul. Le parc d'artillerie est encore en arrière, car les chemins sont difficiles. Le 59e lui sert d'escorte.

Tout le pays qu'on a traversé depuis Bône est extrêmement fertile, couvert d'oliviers magnifiques et de l'aspect le plus riant.

18 novembre. — Départ à 11 heures. On fait environ 3 ou 4 lieues et l'on bivouaque près de Ras-el-Akba.

Le pays a entièrement changé de face. Toute végétation a complètement disparu. On ne trouve à ce bivouac, pour faire cuire la soupe, que de hautes tiges de chardons secs.

19 novembre. — Départ à 9 heures et arrivée à 11 heures 1/2 sur l'Oued-Zenati. On commence à apercevoir, sur les crêtes à gauche, des bandes de cavaliers arabes. On arrive au bivouac de Ras-Oued-Zenati, où l'on ne trouve pas plus de combustible qu'au dernier. Il est environ 4 heures lorsqu'on s'établit. Le régiment occupe le sommet

d'une crête au bas de laquelle est le quartier général. Le vent est très violent et très froid; nous en souffrons beaucoup.

20 novembre. — Le convoi donnant quelques inquiétudes, on commande le régiment pour l'escorter. Les chemins sont boueux et dans un terrain très accidenté; les voitures ont la plus grande peine à avancer. Le nombre des malades et des traînards de toute l'armée augmente d'heure en heure. Cette journée est excessivement fatigante. Nous ne laissons toutefois personne en arrière.

Nous trouvons les corps de deux hommes du 59ᵉ qui se sont suicidés.

Vers 5 heures, un parti d'Arabes qui nous suit d'assez près en tirant quelques coups de fusil, est chargé et repoussé par un détachement de chasseurs et une section de notre compagnie de voltigeurs E.

On a fait environ 6 lieues.

Le régiment, parti du bivouac à 7 heures du matin, arrive en position avec le convoi à 10 heures du soir. Bivouac sur une hauteur, près des ruines d'un monument romain, d'où l'on découvre au loin une partie de Constantine.

La nuit est pluvieuse, le terrain est inondé et détrempé. Les hommes ont beaucoup à souffrir de ce mauvais temps et de l'absence absolue de bois.

21 novembre. — Départ à 7 heures. Le régiment a été relevé dans l'escorte du convoi par le 62ᵉ. Passage de l'Oued-Akmimin grossi par les pluies. L'infanterie a de l'eau jusqu'à la ceinture. On chemine partie sur les crêtes, partie dans la plaine que suit la rivière. Le mauvais temps a repris avec violence. Il pleut, il vente, il grêle. Les colon-

nes sont plusieurs fois obligées de s'arrêter et de tourner le dos à l'orage contre lequel il est impossible de marcher.

Vers 3 heures, on arrive au sommet d'une côte, à un marabout nommé Sidi-Mabrouck, avec bâtiments adjacents et jardins où l'on établit l'ambulance et le quartier général.

Les 1re et 2e brigades suivent le Rummel.

Le 63e, avec le général Trézel, monte une pente douce qui se termine par un escarpement en contre-bas et à la crête de laquelle on découvre Constantine à portée de canon. Ce plateau se nomme Mansourah.

Constantine, assise sur un roc isolé, entourée d'un fossé naturel et à pic de 60 mètres de large et de 100 mètres de profondeur dans lequel coule le Rummel, est défendue en outre par une enceinte en maçonnerie flanquée de nombreuses tours.

Plusieurs portes y donnent entrée : l'une, entre autres, du côté gauche, sur le Rummel, où l'escarpement vient presque s'effacer, et à côté de laquelle se trouvent deux autres (Bab-el-Djedid, Bab-el-Oued, Bab-el-Djebia).

Un seul pont, long et étroit, jeté sur le Rummel dans sa plus grande profondeur relie la ville aux dernières pentes du Mansourah et donne accès à la porte d'El-Kantara.

L'ennemi accueille nos colonnes par plusieurs volées de coups de canon. Le drapeau rouge flotte sur les murs.

On s'établit au bivouac de manière à se défiler autant que possible des feux d'artillerie de la place, au moyen de la pente du terrain; la mousqueterie n'y envoie que quelques balles perdues.

La nuit est horrible. Il tombe une grande quantité de neige qui couvre la terre. On n'a pas pu faire de feu. Les

soldats sont dans la boue, dans l'eau, couverts de neige. On en trouve plusieurs morts de froid. Un grand nombre ont aux pieds un commencement de congélation.

6 bœufs qui restaient encore au régiment pour son approvisionnement, s'échappent pendant la nuit. Nous sommes ainsi privés d'une partie de nos ressources. Pendant cette nuit cruelle, le régiment est soumis aux plus rudes épreuves. Au point du jour, les gardes, les sentinelles, tout est engourdi et enseveli sous la neige. Il n'y a pas dix hommes debout dans tout le camp du régiment. A force d'exhortations, de menaces, de coups même, quelques officiers parviennent à retirer le régiment de cet état de torpeur dans lequel un grand nombre d'hommes eussent infailliblement trouvé la mort.

Le capitaine adjudant-major Peyruc s'est signalé en cette circonstance par une rare énergie.

22 novembre. — Le temps devient un peu moins mauvais. Le maréchal et Mgr le duc de Nemours reconnaissent la place. On cherche à enfoncer à coups de canon la porte du pont.

Trois compagnies du régiment (H, O, I) sont envoyées sur un mamelon planté de cactus (Sidi-M'çid) pour combattre le feu des tirailleurs ennemis placés dans les maisons crénelées et sur les remparts. On cherche également à prendre en flanc les canonniers d'une batterie voisine du pont.

Ces compagnies ont en une heure de temps 17 hommes et 3 officiers blessés: MM. Grangeneuve, Leclercq, Camoin; ces derniers restent toutefois à leur poste.

On apprend, vers trois heures, que le convoi qui portait encore du riz et de l'eau-de-vie pour huit jours et qui marchait derrière nous, a été abandonné et pillé. Le 62e

qui l'escortait a perdu beaucoup de monde par l'effet du temps horrible qu'il a fait dans la nuit du 21 au 22. L'armée est ainsi privée de son unique ressource.

Cette triste nouvelle oblige le maréchal à tenter une action de vigueur.

Il veut enlever la place d'assaut, choisit le 63e pour le livrer et mande le colonel pour lui donner, en présence du prince, ses instructions à cet égard.

« Il faut prendre la ville de toute nécessité, car l'armée est absolument sans vivres », dit en terminant le maréchal.

Le régiment se disposa avec enthousiasme à remplir cette mission de confiance et d'honneur.

Le soir, à 8 heures, le régiment se rend dans des ravins qui mènent au pont pour y attendre le moment où les sapeurs du génie auront achevé d'enfoncer la porte déjà brisée par le canon.

Plusieures heures se passent dans cette attente.

Le génie fait sa reconnaissance : une deuxième porte est derrière la première ; elle est intacte : on n'a pas de pétards pour la faire sauter.....

Après un assez long délai, le régiment reçoit du général Trézel l'ordre de remonter au camp. L'assaut est remis au lendemain.

23 novembre. — On continue la canonnade et la fusillade contre la ville ; les compagnies du régiment sont plusieurs fois employées à repousser les attaques des divers partis ennemis qui se montrent dans toutes les directions.

Le temps est passable, on donne une dernière ration de biscuit.

Le soir, le régiment reprend les positions de la veille pour l'assaut. La compagnie franche de Bougie et une de

carabiniers du 2e léger doivent faire tête de colonne avec les deux de grenadiers du régiment; le reste du 63e doit suivre. Le général Trézel commande l'attaque que dirige le colonel du génie Lemercier.

Les mineurs préparent un fourneau.

Un malentendu fait donner au 63e l'ordre de se porter en avant; il s'élance croyant monter à l'assaut, mais on donne contre-ordre pour le moment. Le général Trézel est blessé.

Le colonel Hecquet prend le commandement de l'attaque.

Des circonstances que l'on rapporte diversement et qu'il est superflu de discuter dans le présent Journal, font manquer la réussite de la mine préparée par le génie.

Le colonel Lemercier déclare l'assaut impossible et fait retirer les troupes de son arme qui ont beaucoup souffert.

24 novembre. — M. le maréchal, d'après l'avertissement du colonel du 63e, se transporte avec Mgr le duc de Nemours sur la pente qui conduit au pont, à l'endroit où nos pièces sont en batterie.

Il mande le colonel Hecquet et reçoit de lui le rapport de ce qui se passe. Il décide l'abandon du siège, ordonne au colonel de rallier toutes les troupes et de soutenir leur retraite, ainsi que de protéger l'évacuation des pièces de campagne placées en batterie et qu'on fait remonter à grand'peine en triplant les attelages, auxquels se joignent 60 hommes de corvée par pièce.

Toute cette évacuation terminée, le 24, vers 6 heures du matin, le 63e reprend sa position sur le plateau du Mansourah, laissant des postes pour observer la place.

Pendant la nuit, le 59e avait remplacé sur le plateau et dans sa position le 63e qui se disposait à l'assaut.

Tandis que ces événements se passaient à la porte d'El-Kantara, une autre attaque effectuée à la porte de gauche (Bab-el-Djebia) par les troupes du général de Rigny, échouait également.

La place renfermait 1,500 Turcs de milice régulière, outre de nombreux habitants et des Kabyles de Bougie et autres lieux sous les ordres de Ben-Aïssa, lieutenant d'Achmed, bey de Constantine.

Il paraît que le bey était à la tête de la cavalerie nombreuse qui occupait les dehors de la place.

M. le maréchal ordonne au corps d'armée de se mettre en retraite et à l'artillerie de détruire tout son matériel, excepté les pièces.

Pendant ce temps, le 63e contient l'ennemi qui, débouchant de toutes parts, sort de la ville et entoure les deux bataillons du 63e au nombre de 5,000 à 6,000 hommes d'infanterie et de cavalerie poussant des cris aigus et des hurlements, selon leur habitude. Le régiment n'en est point ému et quelques compagnies de flanqueurs tiennent ces hordes à distance, sinon respectueuse, du moins raisonnable. (Il est à remarquer que M. le maréchal, sans en rien dire au colonel, avait emmené avec lui les deux obusiers attachés au régiment et qui lui eussent été si utiles dans cette circonstance.)

Vers 10 heures, l'artillerie ayant terminé ses préparatifs, le 63e se met en mouvement rétrograde. En passant près du marabout de Sidi-Mabrouck, occupé par l'ambulance, nous avons la douleur d'y abandonner une vingtaine de blessés ou malades qui n'ont pu être évacués et que nous ne pouvons sauver, faute de moyens de transport.

Ces malheureux sont massacrés et décapités à cent pas de notre colonne par les nuées d'Arabes qui nous poursui-

vent. Le même sort est réservé à tout homme blessé qui tombe dans la colonne et qui ne peut suivre à l'aide de ses camarades. Le 63ᵉ rejoint le corps d'armée. Un bataillon du 2ᵉ léger partage avec le régiment les dangers de l'arrière-garde pendant toute cette journée, qui est un combat continuel.

Le régiment a plusieurs hommes tués et blessés. Le commandant Rigaud est violemment atteint d'une balle à la tête. Il ne continue pas moins à commander son bataillon.

On arrive au bivouac du Monument, où l'on a campé le 20.

Il n'est plus fait aucune distribution.

25 novembre. — La marche rétrograde continue.

Le 63ᵉ est relevé de son arrière-garde.

On traverse un douar où l'on trouve des silos pleins d'orge et de blé dont les soldats font provision pour se nourrir; mais le défaut de combustible ne permet pas d'en faire de la bouillie ni de faire rôtir ce grain.

L'ennemi continue sa poursuite; il a du canon.

Vers le soir, une fausse alerte fait croire qu'Achmed avec son armée veut nous attaquer. Le maréchal fait arrêter le 63ᵉ qui se forme très promptement et très régulièrement, malgré l'obscurité, *face en arrière en bataille,* ayant au centre ses deux obusiers de montagne qui, toutefois, n'avaient chacun que 10 coups à mitraille et plus un seul obus.

Ce mouvement permet aux autres corps de se masser derrière la droite et la gauche du 63ᵉ; le convoi au centre, la cavalerie et les Turcs auxiliaires en 4ᵉ côté du carré. On fait demi-tour et l'on marche ainsi en carré pendant une heure.

L'ennemi ne paraît pas.

On arrive à un grand douar, près de l'Oued-Falaga, où l'on bivouaque.

26 novembre. — Le régiment fait l'arrière-garde. On bivouaque près du marabout de Sidi-Tamtam. On y trouve des silos et nous recevons une petite distribution de viande. Le régiment fait cuire la soupe avec les planchettes des sacs et les bois des gibernes, faute d'autre combustible.

27 novembre. — Au moment où le régiment quitte le bivouac, un fort parti d'Arabes attaque la compagnie Z laissée en position. Elle tient bon.

Un escadron du 3ᵉ chasseurs, soutenu par les grenadiers A, arrivés à la course, dégage la compagnie Z et tue beaucoup de monde à l'ennemi.

Depuis cette charge, il cesse de nous poursuivre.

La retraite continue. Les hommes sont exténués de faim et de fatigue. Un grand nombre ont la fièvre, surtout ceux qui l'avaient déjà au camp de la Chiffa. Presque tous ont les pieds enflés et déchirés par suite de la congélation qu'ils ont éprouvée.

Le nombre des malades est immense et les moyens de transport presque nuls.

On perd beaucoup de ces hommes qui, ne pouvant plus suivre, tombent aux mains des Arabes et sont décapités par eux.

Le régiment est, de tous les corps, celui qui se conserve le mieux en ordre et, par conséquent, celui qui perd le moins d'hommes.

Les vivres sont entièrement épuisés. Les hommes ne se soutiennent qu'avec du blé en grain et quelques lambeaux de chair des chevaux morts de fatigue et d'inanition.

On bivouaque assez près de la Seybouse.

28 novembre. — Passage de la Seybouse le matin. On y emploie beaucoup de temps. Cette fois, on n'a plus de pont, il a été abandonné.

Bivouac sur l'autre rive de la Seybouse, en face de Guelma, où l'on a déjà campé le 15. On laisse à Guelma les hommes qu'il devient impossible de transporter.

Cette enceinte est occupée par le 3[e] bataillon du 62[e], arrivé de Bône. Deux jours avant, il a été attaqué dans Guelma par les Arabes qui n'ont pu l'entamer.

29 novembre. — La marche continue de Guelma à l'Oued-Meschmeïa, bivouac du 14.

Le régiment a été chargé de la garde du parc d'artillerie; le lendemain, il a fait le même service.

30 novembre. — D'Hammam-Berdan à Dréan, camp Clauzel : on y reçoit des vivres.

1[er] décembre. — Rentrée à Bône à une heure de l'après-midi.

Malgré les pertes qu'il a essuyées et ses nombreux malades, le régiment présente encore deux bataillons militairement tenus et son moral a résisté à ces rudes épreuves.

Dans tout le cours de cette pénible et mémorable expédition, le 63[e] a soutenu sa réputation de bon régiment; il s'est concilié l'estime de toute l'armée et a recueilli les éloges de tous les généraux.

M. le général Trézel a officiellement chargé le colonel de dire au régiment combien il s'estimait heureux d'avoir eu sous ses ordres une troupe aussi brave et aussi disciplinée.

M. le maréchal Clauzel a exprimé hautement sa satisfaction à l'égard du régiment pendant la durée des opérations, bien que le rapport officiel adressé par le maréchal au Ministre ne

rende peut-être pas au 63e la justice qui lui est due et semble sacrifier à la gloire des officiers d'ordonnance de M. le maréchal tout ce qu'ont pu faire de bien les officiers de troupe de l'armée dont pas un n'est cité au bulletin.

Quoi qu'il en soit, la part de gloire acquise au drapeau du 63e dans cette expédition est belle.

Le 63e n'a rien à envier à aucun autre corps et la notoriété publique de l'armée, hautement manifestée par elle, est pour le régiment une haute récompense.

A ce témoignage, s'en joint un autre.

C'est l'auguste approbation de Mgr le duc de Nemours, qui, témoin assidu de tous les faits, a vu le 63e partout où il y avait du danger et a daigné plusieurs fois dire au colonel que le 63e, par sa bravoure et son élan dans les périls, par sa constance, sa fermeté dans les revers et son bon ordre inébranlable, dans cette pénible retraite, s'est acquis des droits à l'estime et aux éloges de la France.

2 décembre. — L'état-major et 500 hommes du régiment s'embarquent sur le *Montebello* pour retourner à Alger.

Le 17 décembre, le régiment, moins quelques détachements et deux compagnies maintenues provisoirement à Bône, était de nouveau réuni à Mustapha et reprenait les mêmes emplacements qu'avant le départ.

Pour récompenser le 63e des qualités dont il avait fait preuve pendant toute la durée de l'expédition de Constantine, surtout au moment critique de la retraite, les décorations et les promotions suivantes lui furent accordées :

Le colonel Hecquet fut nommé commandeur de la Légion d'honneur.

Le commandant Delhor fut fait officier; le capitaine Peltier, le lieutenant Leclercq, le sous-lieutenant du Fou-

gerais, furent faits chevaliers. Ce dernier fut en outre promu lieutenant peu de temps après.

Le capitaine de la Raitrie fut nommé chef de bataillon, le lieutenant Arnault, capitaine, le sous-lieutenant Hufty, lieutenant.

D'assez nombreuses promotions eurent en outre lieu parmi les sous-officiers et soldats.

1837

Le mois de janvier s'écoula à Alger sans incidents remarquables; le régiment fournit seulement de nombreux détachements dans les environs.

Le 9, les deux compagnies qui avaient été laissées à Bône, rejoignaient Alger.

Le 22 février, le 1er bataillon, commandé par le capitaine Bourdelin, après avoir été réuni à Douérah, en partait pour faire partie d'une colonne dirigée sur le **Bou-Roumi** et commandée par le général Bro.

450 bêtes à cornes, 600 à 800 moutons enlevés aux Hadjoutes, furent les résultats de cette expédition. Les voltigeurs F, qui étaient à l'avant-garde de la colonne, contribuèrent à la prise du troupeau. Le restant du bataillon escorta un convoi de vivres jusqu'à l'Oued-Lallegh. Le 27, le bataillon était de retour à Douérah, d'où il repartait le 25 mars en expédition dans la plaine de la Mitidja. Le 29, il rejoignait le régiment.

Le 18 avril, les compagnies d'élite du 3e bataillon et un détachement destiné aux 1er et 2e bataillons vinrent renforcer le régiment.

Le 27, l'état-major, les 1er et 2e bataillons sont concentrés à Bouffarik, pour prendre part à une expédition que prépare le nouveau gouverneur général, le maréchal Dam-

rémont. Le corps expéditionnaire est fort de 3 brigades; le 63e fait partie de la 3e brigade que commande le colonel Hecquet.

Le 29, toutes les troupes quittent Bouffarik à 4 heures du matin pour se porter sur **Blidah**, en marchant sur 3 colonnes: la 1re brigade à droite, la 2e à gauche, la 3e au centre.

Après une halte au blokhaus des Beni-Mered, les colonnes de droite et de gauche se séparent pour tourner la ville par les hauteurs: celle du centre vient en même temps prendre position près de la nouvelle Blidah avec l'artillerie de réserve.

Lorsque les brigades des ailes se furent réunies sur les hauteurs, le gouverneur prenant avec lui deux compagnies d'élite du régiment (A et E), parcourt la ville et les environs. Pendant ce temps, le général Rapatel, avec les deux autres compagnies d'élite B et F et la cavalerie, manœuvrait sur la Chiffa, où il eut à repousser quelques Arabes.

Le 30, toutes les troupes rentraient à Bouffarik, et le 1er mai, le régiment était à Alger.

Le 18 mai, une colonne expéditionnaire dans laquelle entrèrent 300 hommes du régiment, se réunissait dans la plaine de Mustapha, et, sous les ordres du lieutenant-colonel de Lixières du 63e, recevait la mission de se diriger sur **Boudouaou**, pour porter des vivres et, le cas échéant, prêter main-forte au colonel de Schauenbourg qui opérait vers le col des Beni-Aïcha, et dont on était sans nouvelles depuis deux jours.

Cette colonne rentrait à Alger le 21, après avoir heureusement accompli sa mission et ravitaillé le colonel.

Dans la nuit du 24 au 25, on apprit subitement que les troupes laissées au Boudouaou venaient d'être attaquées à l'improviste par des forces considérables.

Bientôt, l'ordre est donné à toutes les troupes d'Alger et des camps voisins de se tenir prêtes à se rassembler à Mustapha.

Le 2ᵉ bataillon du 63ᵉ et les deux compagnies d'élite du 3ᵉ bataillon qui y arrivent les premières, en partent le 25, dans l'après-midi, avec 6 pièces et l'ambulance sous les ordres du lieutenant-colonel de Lixières. Nos troupes arrivent à Boudouaou le 26, à 3 heures du matin.

Après quelques heures laissées au repos, le général Perrégaux forme, sous le commandement du colonel de Schauenbourg, une première colonne composée de 6 compagnies du 2ᵉ de ligne, de 10 compagnies du 63ᵉ, 200 chasseurs et spahis, 6 pièces, et la dirige sur Cherob-ou-Eurob. Le 27, le général, avec la seconde colonne, part de Boudouaou et se dirige vers le Téniat des Beni-Aïcha. Il descend ensuite dans la plaine des Isser et vient s'établir à Haouch-Seggara, où il est rejoint par le colonel de Schauenbourg. Jusque-là, l'ennemi n'avait pas paru; mais le lendemain, le général Perrégaux s'étant porté vers la montagne de Droh, 3,000 à 4,000 Arabes et Kabyles cherchèrent à s'opposer à sa marche. Il les attaqua avec tant de vigueur, qu'il les dispersa en moins d'une heure.

Pendant cet engagement, le lieutenant-colonel de Lixières, avec l'infanterie de la colonne Schauenbourg, marchait sur la rive gauche de l'Isser en conformant ses mouvements à ceux du général.

A 6 heures du soir, on vint camper à la ferme des Palmiers, où plusieurs marabouts des Isser vinrent dans la nuit demander l'aman.

La colonne ayant rempli sa mission, les troupes regagnèrent leurs cantonnements et, le 31, notre 2ᵉ bataillon rejoignait le 1ᵉʳ à Bouffarik.

Pendant que se passaient ces événements, le 1er bataillon, avec l'état-major du régiment, avait quitté Alger le 29 mai et s'était dirigé sur Douerah, puis de là sur Bouffarik.

De ce côté, en effet, les Hadjoutes recommençaient de plus belle leurs déprédations, et il devenait urgent de mettre un terme à leur audace toujours croissante.

Jusqu'au 4 juin, les opérations se bornèrent à quelques reconnaissances dans la plaine, vers Beni-Mered et sur l'Oued-Lallegh ; un engagement eut lieu le 4 entre Bouffarik et Sidi-Cliffa, auquel prit part la compagnie de grenadiers A qui fut assez heureuse pour dégager les chasseurs attaqués par un fort parti d'Arabes.

Sur ces entrefaites, le gouverneur général ayant terminé les affaires dans l'Est, porta son quartier général à Bouffarik, où il réunit tout ce qu'il avait de troupes disponibles.

Dès le 6 juin, les opérations commencèrent.

Ce jour-là, au matin, le 1er bataillon avec deux pièces de campagne, sous les ordres du colonel Hecquet, recevait du gouverneur l'ordre de se porter sur le blockhaus des Beni-Mered, pour de là se rabattre sur celui des Beni-Aïcha et gravir ensuite le premier contrefort de l'Atlas.

Ce mouvement fut d'abord rapidement exécuté sans que l'ennemi y fît obstacle ; mais les bois qui couvraient le contrefort étant occupés par les Kabyles, il fallut les en déloger.

Notre 1er bataillon exécuta cette partie de sa mission avec la plus grande vigueur. Nous eûmes dans cet engagement huit hommes blessés, dont le lieutenant Riaudé, qui mourut en arrivant à Mascara.

Le 7 juin, le gouverneur général résolut de se diriger vers la Chiffa. Son intention était, avant de se porter plus à l'Ouest, de faire une expédition sérieuse sur le bois

de Kharésa, repaire ordinaire des bandes qui infestaient le Sahel et qu'il désirait ne pas laisser derrière lui.

Pour cette expédition, l'ordre fut donné de former des bataillons composés avec les hommes les plus robustes. Notre 1er bataillon fut ainsi porté à 660 hommes et marcha avec l'état-major du régiment.

Les troupes furent partagées en deux colonnes : la première, aux ordres du général Négrier; la deuxième, dont fit partie notre bataillon, était sous le commandement du colonel Hecquet.

On se mit en marche dans la nuit du 7 au 8, par un orage épouvantable. Au jour, on atteignit les bois de Kharésa qui offraient les plus grandes difficultés de terrain et dans lesquels on commença bientôt à se fusiller à bout portant.

Toutes les récoltes, tout ce que l'on put trouver fut absolument détruit; il était nécessaire de donner aux insurgés une leçon durable.

En ce moment, des cavaliers du Bey de Milianah vinrent apporter au général l'avis du traité conclu le 30 mai sur la Tafna entre Abd-el-Kader et le général Bugeaud.

Sidi-Embarek faisait en outre connaître au gouverneur qu'en exécution de ce traité il était prêt à se retirer sur Milianah, si le gouverneur consentait de son côté à se retirer également.

Cet arrangement ayant été accepté, les troupes reprirent le chemin de leurs cantonnements, et le 10 juin le 63e rentrait à Alger.

L'année 1837 s'acheva sans aucun incident qui vaille la peine d'être rapporté. A plusieurs reprises les bataillons et compagnies du régiment participèrent à diverses reconnaissances; mais ces opérations, par leur peu d'importance, ne méritent pas de mention spéciale.

1838

Les premiers mois de l'année 1838 s'écoulèrent assez paisiblement.

A la fin de mars, le 2e bataillon et les voltigeurs du 3e, conjointement avec les zouaves, allèrent prendre possession de **Koléah**, mais sans s'établir dans la ville. Nos hommes construisirent un camp sur un petit plateau qui la domine à très courte distance et dont le maréchal Valée, qui avait remplacé le maréchal Damrémont comme gouverneur général, avait fixé lui-même l'emplacement.

Pendant ce temps, l'état-major du régiment avec le 1er bataillon et les grenadiers du 3e allaient s'établir à Mahelma, pour travailler à la route de Koléah par la montagne.

Le 18 avril, l'état-major et 4 compagnies du 3e bataillon débarquaient à Alger, venant du dépôt; le 20, elles rejoignaient à Mahelma.

Du 2 au 4 mai, nos bataillons campés en ce dernier point prenaient part à l'expédition dirigée contre **Blidah** par le gouverneur en personne, participaient à la prise de possession de la ville et rejoignaient ensuite leur camp.

C'était la dernière expédition à laquelle dut coopérer le régiment.

Le reste de l'année s'écoula tantôt à Koléah, tantôt à Bouffarik, tantôt à Delhi-Ibrahim. Nous ne trouvons à signaler qu'un fait :

Le 28 novembre, l'état-major et le 2e bataillon, ainsi que les compagnies d'élite du 1er, allaient camper à Bou-Groubel, dans les marais de l'Aarbâ, pour y construire une route défensive destinée à relier Koléah à Blidah.

Ces troupes y restèrent près d'un mois, durant lequel

les pluies abondantes, les inondations, les débordements fréquents des marais qui entouraient la position rendirent les travaux très pénibles et la situation du camp souvent très critique.

Le gouverneur général témoigna officiellement « sa satisfaction au bataillon, pour la résignation, le bon esprit, l'intelligence et l'activité dont il avait fait preuve « dans ces circonstances difficiles ». Enfin, le bataillon construisit en cet endroit une redoute à laquelle le général Rullière donna le nom de *Redoute du 63e*.

A la fin de l'année, tout le régiment était concentré à Alger où le colonel Hecquet prenait le commandement de la 2e brigade et de toutes les troupes de la garnison.

1839-1840

Dans le courant de mai 1839, le 63e quittait Alger pour aller occuper les camps de l'Ouest : Bouffarik, Koléah, Oued-Lallegh.

Mais nous ne devions plus rester longtemps sur cette terre d'Afrique où, au milieu de tant de souffrances, le régiment avait fait preuve de tant de dévouement et de tant de courage.

Vers la fin de juin, l'ordre arrivait au 63e de rentrer en France, où nos bataillons débarquaient successivement les 8, 15 et 16 juillet à Toulon et à Marseille.

Au moment où le régiment allait s'embarquer, le général Rullière, commandant la division d'Alger, se rendit sur le môle.

Là, il réunit tous les officiers autour de lui pour leur dire que « *le maréchal gouverneur général le chargeait de témoigner au régiment toute sa satisfaction de ses longs et « bons services en Afrique et son regret de le voir s'en éloi-*

« gner; que le maréchal avait rendu compte au Gouvernement « de la conduite du 63e, en recommandant ce régiment à sa « bienveillance et à sa justice. »

La veille, le colonel Hecquet avait reçu du général la lettre suivante :

Alger, le 11 juillet 1839.

Mon cher Colonel,

Au moment où le 63e de ligne va quitter l'armée d'Afrique pour rentrer en France, M. le maréchal gouverneur général me charge de lui adresser les éloges justement mérités par ses services.

Vous avez une grande part dans ce témoignage honorable, mon cher Colonel, pour avoir, pendant un séjour de quatre ans et demi, conduit toujours avec distinction ce beau et bon régiment.

Je m'estime heureux d'être l'interprète de la satisfaction de M. le maréchal et j'y ajoute bien sincèrement l'expression de toute mon estime et de tout mon attachement.

Général RULLIÈRE.

A sa rentrée en France, le régiment vint tenir garnison à Nîmes, où il resta jusqu'au mois de mai 1840.

Le 7 mai, les 1er et 2e bataillons recevaient l'ordre de se rendre à Paris ; tandis que le 3e et le dépôt étaient dirigés sur Soissons.

Le 16 novembre, le colonel Hecquet était nommé au grade de maréchal de camp, juste récompense de la façon brillante dont il avait commandé le régiment pendant son séjour en Afrique.

Ce n'était pas là, du reste, le seul témoignage de la satisfaction du Gouvernement que le 63e eût reçu.

Presque aussitôt après la rentrée en France, le commandant Ripert avait été nommé officier de la Légion d'honneur, le commandant Gérin-Ricard, les capitaines Mathieu (Ch.) et Mathieu (Fr.) avaient été faits chevaliers. Il y eut en outre d'assez nombreuses promotions dans le corps d'officiers.

COLONEL LEGRAND (PIERRE-JUST-ALEXANDRE)

(26 NOVEMBRE 1840)

Né le 30 juin 1788 à l'Églantier (Oise). — Élève au Prytanée militaire, le 20 octobre 1802. — Élève à l'École spéciale militaire, le 2 février 1807. — Sous-lieutenant au 79e régiment d'infanterie, le 9 mai 1807. — Passé au 5e bataillon auxiliaire, le 15 décembre 1809. — Passé au 34e régiment d'infanterie légère, le 1er avril 1811. — Lieutenant, le 1er novembre 1811. — Capitaine au 2e régiment d'artillerie de marine, le 19 mai 1813. — Prisonnier de guerre, le 14 février 1814. — Rentré de captivité, le 25 mars 1814. — Passé au 82e régiment d'infanterie de ligne, le 1er août 1814. — Mis en non-activité et licencié, le 11 septembre 1815. — Rappelé à l'activité et placé à la Légion de l'Oise, le 16 janvier 1816. — Capitaine à titre provisoire ledit jour. Confirmé, le 14 mai 1817. — Passé au 30e régiment d'infanterie de ligne, le 6 janvier 1821. — Chef de bataillon au 20e régiment d'infanterie, le 11 août 1831. — Lieutenant-colonel au 19e régiment d'infanterie, le 29 septembre 1837. — Colonel du 63e régiment d'infanterie, le 26 novembre 1840. — Décédé à Angers, le 3 mars 1844.

Campagnes : 1807, Dalmatie ; 1808, 1809, Italie ; 1810, 1811, 1812, Espagne ; 1813, Saxe ; 1814, France ; 1815, armée du Rhin ; 1823, Espagne ; 1830, 1831, 1832, Afrique.

Blessures. — Blessé d'un coup de feu à la cuisse droite, le 27 août 1811, à la bataille de Moliños (Espagne).

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, le 16 octobre 1823 ; Officier, le 11 novembre 1841 ; Chevalier de Saint-Louis, le 23 mai 1825.

Ce fut le 10 décembre 1840 que le colonel Legrand vint prendre à Paris le commandement du 63e.

Le régiment resta dans cette ville jusqu'au 11 octobre 1841 ; le dépôt était venu de Soissons à Versailles le 27 mai.

Le 11 octobre 1841, après avoir été passés en revue par le roi dans la cour des Tuileries, nos bataillons quittaient Paris pour se rendre à Angers, leur nouvelle garnison, où tout le régiment était concentré le 27, et où, à part de

nombreux détachements dans les environs, il devait rester jusqu'au 22 octobre 1844.

Pendant toute cette période, nous ne relevons rien de particulier à signaler.

Le 63e ne devait pas conserver longtemps à sa tête le colonel Legrand, qui mourut le 3 mars 1844, emporté par une longue et douloureuse maladie.

Son souvenir reste vivant au régiment.

Par ordonnance du 5 février 1845, le ministre de la guerre a été autorisé à accepter le don fait au 63e par MM. Legrand et Mme Corby, d'une inscription de cent francs de rente 5 p. 100 (réduite à 92 fr. par suite de la conversion) pour fonder, en exécution des intentions manifestées par leur frère, le colonel Legrand, un prix annuel de la même somme en faveur des enfants de troupe du régiment.

Ce prix est attribué tous les ans à l'enfant de troupe le plus méritant, désigné par le suffrage des officiers.

Colonel

CHIVAUD (Antoine-Edmond-Victorin-Léon-François de Sales-Vincent de Paul)

(31 mars 1844)

Né le 11 avril 1790 à Montpellier (Hérault). — Élève à l'École militaire de Fontainebleau, le 25 décembre 1806. — Sous-lieutenant à la 5e légion de réserve, le 1er juin 1807. — Prisonnier de guerre, le 19 juillet 1808 — Passé par ordre au 122e régiment d'infanterie de ligne, le 1er janvier 1809. — Évadé du ponton en rade de Cadix, le 16 mai 1810. — Lieutenant au 29e régiment d'infanterie de ligne, le 10 novembre 1810. — Capitaine, le 27 février 1813. — Prisonnier de guerre, le 2 janvier 1814. — Rentré de captivité, le 22 septembre 1814. — Licencié et mis en non-activité, le 17 septembre 1815. — Rappelé à l'activité et placé à la légion de l'Hérault, le 19 juin 1816. — Passé au 20e régiment d'infanterie de ligne, le 11 février 1821. — Commandant du dépôt de recrutement de l'Hérault, le 16 février 1821. — Chef de bataillon au 50e régiment d'infanterie, le 7 novembre 1831. — Lieutenant-colonel au 8e régiment d'infanterie légère, le 10 juin 1839. — Colonel du 31e régiment d'infanterie de ligne, le 7 août 1842 — Passé au 44e régiment d'infanterie de ligne, le 10 mars 1844. — Colonel du 63e régiment d'infanterie de ligne, le 31 mars 1844. — Retraité pour ancienneté de service par arrêté du 8 juin 1848.

Campagnes : 1807, 1808, 1809, 1810, Espagne et captivité ; 1812, Russie ; 1813 et 1814, siège de Dantzig et captivité ; 1815, armée du Nord ; 1832, Belgique ; 1842, 1843, Afrique.

Citations. — Cité dans le rapport du général Baraguey-d'Hilliers, en date du 22 février 1843, comme s'étant fait remarquer dans l'expédition contre les Zerdizas, du 12 au 14 février 1843.

Décorations. — Chevalier de Saint-Louis, le 29 novembre 1826 ; Chevalier de la Légion d'honneur, le 21 mars 1831 ; Officier, le 17 janvier 1833.

Le 5 mai 1844, le colonel Chivaud, nommé au régiment par ordonnance royale du 31 mars, arrivait à Angers.

Aucun fait important n'est à relever jusqu'au moment

de la révolution de 1848; durant cette période, le 63e occupa successivement les emplacements ci-après :

Angers, jusqu'au 22 octobre 1844.
Verdun, du 17 novembre 1844 au 23 octobre 1846.
Lille, du 4 novembre 1846 au 28 mars 1848.
Givet, du 5 avril 1848.

Le régiment était en partie dans cette dernière ville, en partie à Lille, au moment où éclata la révolution de Février; et il fit preuve, une fois de plus, du profond esprit de discipline qui l'animait en aidant au maintien du bon ordre et de la paix publique.

Le changement de gouvernement amena un changement de drapeau; le drapeau tricolore était maintenu tel qu'il était sous le gouvernement de Juillet, mais le modèle en fut changé.

Les nouveaux drapeaux portaient de face la devise : « *Unité, Liberté, Égalité, Fraternité* », entourant pour le régiment l'inscription : « *République française, 63e régiment d'infanterie.* » Au revers étaient les mots : « *Valeur et discipline* »; dans les coins, entouré d'une couronne de lauriers, le numéro du régiment.

La hampe, portant à son sommet la cravate tricolore frangée d'or, était surmontée d'un fer de lance doré.

Ces drapeaux furent distribués à l'armée le 20 avril 1848.

Pour cette cérémonie, les troupes et la garde nationale étaient massées sur les boulevards depuis la place de l'Étoile jusqu'à la place de la Bastille et le long des quais.

Une estrade destinée aux membres du Gouvernement avait été construite sous l'Arc-de-Triomphe.

Les colonels des différentes légions et détachements de l'armée, les chefs de bataillon de la garde nationale mo-

bile, etc., accompagnés de leurs porte-drapeaux, se tenaient près de l'estrade.

La cérémonie fut ouverte par un discours d'Arago, membre du Gouvernement provisoire, ministre de la guerre et de la marine, discours immédiatement suivi du serment des chefs de corps et de la distribution des drapeaux.

Cette distribution, commencée à neuf heures du matin, se termina à onze heures. Elle fut suivie d'un défilé des troupes et de la population.

Une note ministérielle du 20 juin 1848 prescrivit le versement des anciens drapeaux dans les directions d'artillerie; les soies devaient en être brûlées, les hampes et les franges versées à l'administration des domaines.

Ce ne fut pas sans un profond serrement de cœur et sans une douloureuse émotion que le 63e se sépara du drapeau sous les plis duquel il avait vécu, combattu, souffert et triomphé pendant les années passées en Afrique; autour duquel il s'était vaillamment groupé pendant les douloureuses étapes de la retraite de Constantine, et qui portait les traces glorieuses de ses luttes et de ses souffrances.

Presqu'en même temps, le régiment perdait aussi le colonel Chivaud, qui était admis à la retraite par décret du 8 juin et quittait le commandement du 63e le 25.

COLONEL FAUCHEUX (CHARLES-ACHILLE)

(13 JUIN 1848)

Né le 4 avril 1798 à Hildesheim (Saxe). — Garde de corps du roi (compagnie de Noailles), surnuméraire, le 8 octobre 1814. — (Rang de lieutenant de cavalerie), titulaire, le 1er novembre 1815. — Mis à la disposition du ministre de la guerre, le 1er novembre 1815. — Lieutenant à la légion de la Meuse, le 14 août 1816. — Passé au 53e régiment d'infanterie de ligne, le 1er janvier 1821. — Officier d'ordonnance du général Couture, avril 1823. — Capitaine, le 5 avril 1826. — Chef de bataillon au 58e régiment d'infanterie de ligne, le 28 juillet 1840. — Commandant le 3e bataillon de chasseurs à pied, le 11 août 1842. — Lieutenant-colonel du 11e régiment d'infanterie de ligne, le 10 mars 1844. — Colonel du 63e régiment d'infanterie de ligne, le 13 juin 1848. — Général de brigade, le 3 janvier 1852. — Commandant la 3e subdivision de la 19e division, le 15 janvier 1852. — Commandant la 4e subdivision de la 9e division, le 22 septembre 1852. — Commandant la 1re subdivision de la 9e division, le 15 juillet 1853. — Commandant la 2e brigade de la 2e division d'infanterie du camp du Midi, le 9 novembre 1854. — Commandant la 4e brigade de la 4e division d'infanterie du 2e corps de l'armée d'Orient, le 9 février 1855. — Général de division, le 22 juin 1855. — Commandant la 3e division d'infanterie du 2e corps de l'armée d'Orient, le 29 juin 1855. — Rentré en France et disponible, le 8 septembre 1855. — Commandant la 11e division militaire, le 1er décembre 1855. — Commandant la 3e division d'infanterie de l'armée de Lyon, le 5 mai 1859. — Commandant la 1re division d'infanterie de l'armée de Lyon et provisoirement la 7e division militaire, le 20 mai 1859. — A cessé ces fonctions provisoires, le 10 juin 1859. — Inspecteur général pour 1859 du 6e arrondissement d'infanterie, le 23 juin 1859. — Commandant la 7e division militaire, le 17 août 1859. — Inspecteur général pour 1861 du 16e arrondissement d'infanterie, le 16 mai 1861. — Placé dans la section de réserve, le 5 avril 1863. — Retraité par décret du 22 janvier 1879. — Décédé à Paris, le 7 mars 1882.

Campagnes : 1840, 1841, 1842, 1843, 1844, Afrique ; 1854, 1855, Orient.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, le 19 avril 1839 ; Officier, le 22 août 1850 ; Commandeur, le 7 août 1859 ; Grand-Offi-

cier, le 30 décembre 1862 ; a reçu la décoration de Juillet, le 28 septembre 1831 ; a reçu la médaille de Crimée ; autorisé à accepter et à porter la décoration de Commandeur de l'Ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand, le 20 novembre 1854 ; Chevalier-compagnon de l'Ordre britannique du Bain, le 26 avril 1856.

Nommé par décret du 13 juin 1848, le colonel Faucheux arrivait à Lille où étaient restés l'état-major et le 1er bataillon du régiment, le 1er juillet.

Il y eut pendant toute cette période, jusqu'au moment où le 63e dut se rendre à Strasbourg, de nombreux mouvements imposés par la nécessité de maintenir partout le calme.

Le seul que nous citerons est le détachement fourni par le 2e bataillon qui reçut, le 26 juin, l'ordre de se rendre à Paris à marches forcées.

Parti de Rocroi le 26, il arrivait à Paris le 30, ayant ainsi fait 230 kilomètres en 5 jours.

Il y procéda au désarmement de la 12e légion , coopéra au rétablissement de l'ordre et, sa mission accomplie, il rejoignait son poste le 5 juillet.

Ce fut le 19 mai 1849 qu'arriva du ministère l'ordre d'aller tenir garnison à Strasbourg ; un peu plus tard, le dépôt, qui était resté à Givet, fut dirigé sur Wissembourg.

Le régiment occupa ces deux villes avec de nombreux détachements aux environs jusqu'en avril 1851 , époque à laquelle les trois bataillons furent dirigés sur Lyon, tandis que le dépôt allait occuper Montélimar. Lorsqu'arrivèrent les événements de Décembre, nos compagnies de dépôt, formées de jeunes soldats dont la plupart ne savaient pas encore charger leurs fusils, furent appelées à rétablir l'ordre troublé par des insurgés groupés dans les villages voisins de la ville.

Nous ne nous arrêterons pas sur ces faits, tristes souve-

nirs de nos discordes intestines; mais nous dirons que dans ces moments troublés, le 63e, profondément imbu de l'esprit de discipline, fit son devoir, comme il l'a fait et le fera partout et toujours.

Par décret du 3 janvier 1852, le Président de la République nomma le colonel Faucheux général de brigade.

Colonel de la GARDE de CHAMBONAS

(Louis-Joseph-François)

(7 janvier 1852)

Né le 29 septembre 1796 à Guernesey (Angleterre). — Mousquetaire surnuméraire (rang de lieutenant) à la 1re compagnie de mousquetaires, le 13 juillet 1815. — Licencié, le 31 décembre 1815. — Lieutenant à la Légion du Cantal, le 21 février 1816. — Passé au 6e régiment d'infanterie de la garde royale, le 16 mars 1820. — Capitaine, le 21 décembre 1828. — Capitaine adjudant-major, le 15 janvier 1829. — Licencié et mis en demi-solde de congé, le 25 août 1830. — Rappelé à l'activité et placé comme capitaine au 34e régiment d'infanterie de ligne, le 16 décembre 1830. — Chef de bataillon au 69e régiment d'infanterie de ligne, le 15 octobre 1840. — Lieutenant-colonel du 73e régiment d'infanterie de ligne, le 10 juillet 1848. — Colonel du 63e régiment d'infanterie, le 7 janvier 1852. — Retraité pour ancienneté de service par décret du 12 mars 1856.

Campagne : 1823, Espagne.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, le 4 novembre 1823 ; Officier, le 8 octobre 1845.

Nommé au 63e par décret du 7 janvier 1852, le colonel de Chambonas vint en prendre le commandement à Lyon le 21 janvier.

Le 17 mai, nos bataillons quittaient cette ville pour aller tenir garnison à Versailles, où ils arrivaient les 4, 6 et 8 juin.

Le dépôt les y avait précédés et y était depuis le 10 mai.

Quelques jours avant que ce mouvement s'effectuât, une cérémonie imposante avait eu lieu à Paris; de nouveaux drapeaux avaient été distribués à l'armée.

Le drapeau que le régiment reçut à cette époque est

celui que quelques-uns des officiers actuels du régiment ont fièrement porté devant les Prussiens, le 6 août, à Spickeren ; c'est celui devant lequel nos ennemis ont vu ce jour-là leurs masses arrêtées pendant près de 12 heures ; derrière lui, les bataillons décimés de la division de Laveaucoupet sont venus tranquillement se grouper ; on nous pardonnera donc d'entrer dans quelques détails sur la solennité de sa distribution.

Le 31 décembre 1851, avait paru le décret suivant :

« Au nom du Peuple français.

« Le Président de la République,

« Considérant que la République française, avec sa forme nouvelle sanctionnée par le suffrage du Peuple, peut adopter sans ombrage les couleurs de l'Empire et les symboles qui en rappellent la gloire ;

« Considérant que le drapeau national ne doit pas être plus longtemps privé de l'emblème renommé qui conduisit dans cent batailles nos soldats à la victoire,

« Décrète :

« Art. 1[er]. L'aigle française est rétablie sur les drapeaux de l'armée.

« Art. 2. Elle est également rétablie sur les croix de la Légion d'honneur. »

Le nouveau modèle de drapeau qui fut adopté était le suivant :

L'étoffe, double, avait 90 cent. carrés. La face portait en lettres d'or l'inscription : « *Louis-Napoléon au 63[e] régiment d'infanterie.* » Aux quatre coins était une couronne de chêne; dans l'intérieur de chaque couronne, et placés en

regard, se trouvaient le chiffre L. N. et le numéro du régiment.

Sur le revers du drapeau, les coins étaient semblables, mais, sur la bande blanche, était inscrit le chiffre R. F. et au-dessous le nom des principales batailles auxquelles le régiment avait participé. C'était, pour le 63e : **Gênes, 1800; Friedland, 1807 ; Chiclana, 1811 ; Toulouse, 1814; Fleurus, 1815.**

Ces noms étaient brodés en gros caractères avec les dates en chiffres plus petits.

La hampe était surmontée d'une aigle dorée. Au-dessous dans une ove, était d'un côté le chiffre R. F., de l'autre le N° **63**.

Une cravate tricolore, frangée en or comme le drapeau, ornait la hampe.

La remise de ces nouveaux drapeaux aux régiments fut fixée au 10 mai 1852.

Une députation composée du colonel, de 2 officiers, 2 sous-officiers, 2 caporaux, 2 soldats, fut désignée pour aller le recevoir.

Le 10 mai, à 8 h. 30 du matin, les troupes de Paris sortaient de leurs casernes et venaient, par toutes les issues du Champ de Mars, prendre leur place de bataille.

L'infanterie se rangeait par bataillons en masse du côté de Grenelle, appuyant sa droite à l'École militaire et prolongeant sa gauche jusqu'à la Seine.

La cavalerie occupait le côté opposé.

A 11 h. 3/4, toutes les troupes placées sous les ordres du général Magnan étaient rangées.

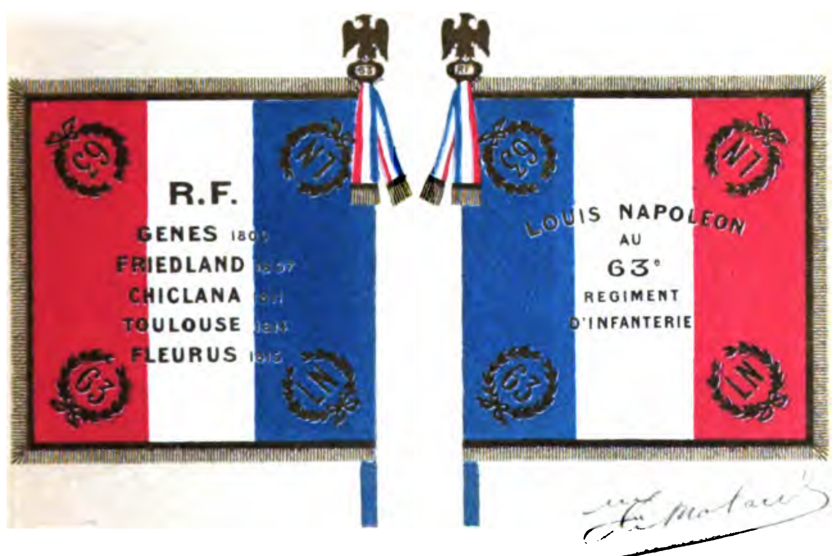
Bientôt après, arrivait le clergé, ayant à sa tête Mgr Sibour, archevêque de Paris. Il allait prendre place sur l'autel monumental élevé au milieu du Champ de Mars.

Au moment où midi sonnait à l'École militaire, le canon

DRAPEAU
du 5 Mars 1848



DRAPEAU
donné le 10 Mai 1852



tonne pour annoncer l'arrivée du Prince-Président. Aussitôt, les tambours battent aux champs, les clairons et trompettes sonnent, les troupes portent les armes, et le Président débouchant par le pont d'Iéna, entrait au Champ de Mars, suivi d'un magnifique état-major derrière lequel venaient sur leurs chevaux arabes, les aghas des tribus algériennes couverts de riches costumes et de burnous blancs rehaussés par des caftans rouges d'honneur.

Après avoir passé devant le front de l'infanterie, devant l'École militaire, où se trouvaient rangés l'École polytechnique, l'École de Saint-Cyr et les députations de l'armée, devant la cavalerie et enfin devant l'artillerie qui faisait face à l'École militaire, le Président se dirigea vers l'autel pour saluer l'archevêque, puis de là, vers la tribune centrale où se trouvaient les ministres et les hauts dignitaires. A droite et à gauche, dans d'autres tribunes, étaient les membres des grands corps de l'État et du Corps diplomatique.

Aussitôt que le Prince-Président eut pris place dans sa tribune, les colonels s'approchèrent successivement de lui et reçurent leurs drapeaux de sa main.

La distribution terminée, le Président prononça une allocution dont il est bon de rappeler la première partie qui est à méditer :

« Soldats,

« L'histoire des peuples est en grande partie l'histoire des armées. De leurs succès et de leurs revers dépend le sort de la civilisation et de la Patrie.

« Vaincus, c'est l'invasion et l'anarchie.

« Vainqueurs, c'est la gloire et l'ordre.

« Aussi, les nations comme les armées portent-elles une vénération religieuse à ces emblèmes de l'honneur mili-

taire qui résument en eux tout un passé de luttes et de triomphes. »

. . . .

Lorsque le Président eut achevé de parler, et après avoir prêté serment au drapeau, les colonels les tenant à la main quittèrent le pied de la tribune présidentielle et se dirigèrent vers l'autel sur les marches duquel ils se placèrent.

La messe fut alors dite par l'archevêque de Paris, et tout le temps qu'elle dura, les salves d'artillerie retentirent pendant que les musiques se faisaient entendre.

Vers 1 h. 30, l'archevêque termina la partie religieuse de la cérémonie par la bénédiction des drapeaux, à la suite de laquelle il adressa au Président et à l'armée un magnifique discours dont nous croyons devoir reproduire les quelques extraits suivants :

« Le Dieu de paix dont nous sommes les ministres est aussi le Dieu des armées. Voilà pourquoi notre place, la place de la religion est marquée dans cette fête guerrière.....

« La Paix est le dessein de Dieu. C'est le but vers lequel marchent les sociétés humaines, quand elles suivent dans leur cours régulier les principes de la justice et les inspirations d'en haut.

« La Guerre n'est légitime qu'à la condition de conquérir et d'assurer la paix. Les armées sont dans la main de Dieu comme de puissants instruments de pacification et d'ordre public.

« Le droit a besoin de la force pour se faire respecter ici-bas; mais à son tour la force a besoin du droit pour demeurer elle-même dans l'ordre providentiel. La paix est donc toujours le but, la guerre quelquefois le moyen :

moyen terrible, mais nécessaire, hélas! par l'effet des passions qui agitent le monde.

« Voilà pourquoi Dieu l'approuve, pourquoi les prophètes l'appellent sainte, pourquoi l'Église a pour elle des paroles de bénédiction, d'encouragement, presque d'amour; pourquoi aujourd'hui, comme si souvent dans le passé, le soldat et le prêtre se sont rencontrés et se sont tendu la main....

« Et maintenant, salut, glorieux étendard, symbole de tant de victoires ! »

Les colonels rejoignirent ensuite leurs régiments ou leurs députations au bruit des tambours et des musiques, puis l'armée s'ébranla pour le défilé qui s'exécuta dans un ordre vraiment remarquable.

Jusqu'au moment de l'admission à la retraite du colonel de Chambonas, il n'y a plus rien de particulier à signaler. Le régiment occupa pendant cette période les garnisons suivantes :

Versailles, juin 1852 au 19 août 1853.
Paris, 19 août 1853 au 2 avril 1855.
Camp d'Onvaux, 14 avril 1855 au 1er août 1856.

Le 63e n'eut pas la bonne fortune d'être appelé à participer à l'expédition de Crimée ; on se borna à lui emprunter de nombreux volontaires : ce fut ainsi qu'il envoya

Le 30 novembre 1854, 160 hommes au 61e	Armée d'Orient.
Le 3 février 1855, 75 hommes au 61e	
Le 10 septembre 1855, 100 hommes au 11e	
Le 23 septembre 1855, 100 hommes au 64e	

Par décret du 12 mars 1856, le colonel de Chambonas était admis à la pension de retraite.

COLONEL FERRU (LOUIS-MARIN)

(4 AVRIL 1856)

Né le 11 février 1803 à Reggio (Italie). — Élève à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, le 9 décembre 1820. — Sous-lieutenant au 38e régiment d'infanterie, le 1er octobre 1822. — Lieutenant au 38e régiment d'infanterie, le 19 octobre 1828. — En mission en Belgique, le 14 octobre 1831. — Capitaine au 38e régiment d'infanterie, le 25 avril 1836. — Chef de bataillon au 31e régiment d'infanterie, le 22 septembre 1847. — Passé au 33e régiment d'infanterie, le 13 novembre 1847. — Lieutenant-colonel au 51e régiment d'infanterie, le 30 avril 1853 — Colonel du 63e régiment d'infanterie, le 4 avril 1856. — Général de brigade, le 12 août 1861.

Campagnes : 1823, Espagne ; 1831, 1832, 1833, 1834, 1835, Belgique ; 1845, 1846, 1847, 1848, Afrique ; 1849, 1850, Italie ; 1851, France ; 1854, corps expéditionnaire de la Baltique.

Décorations : Chevalier de l'Ordre de Léopold de Belgique, le 14 septembre 1835 ; a reçu la Médaille de S. M. la Reine d'Angleterre (Baltique) ; Chevalier de la Légion d'honneur, le 15 avril 1846 ; Officier, le 12 juillet 1849 ; Commandeur, le 26 juillet 1858.

Le colonel Ferru, nommé par décret du 4 avril 1856, vint prendre le 21 avril le commandement du régiment, commandement qu'il exerça jusqu'au 12 août 1861.

Cette période est marquée dans notre histoire militaire par les campagnes d'Italie et de Chine. De même que pour celle de Crimée, le 63e ne fut malheureusement pas appelé à y participer. Ce ne fut pas faute de l'avoir demandé.

C'est ce que constatait le général d'Autemarre, inspecteur général du régiment en 1861, qui terminait ainsi son ordre d'inspection.

« Il manque au régiment des campagnes et on ne doit pas lui en savoir mauvais gré, car il n'y a pas de sa faute. Il n'a pas eu le bonheur d'être désigné pour prendre part

aux dernières guerres et c'est regrettable, car je suis convaincu qu'il y aurait fait son devoir comme les meilleurs.

« Mais qui sait ce que l'avenir nous réserve! D'un jour à l'autre, les occasions peuvent se présenter de regagner le temps perdu; et, si alors j'étais appelé à exercer un choix, je serais heureux d'avoir sous mes ordres le 63ᵉ et son excellent colonel. »

Sous le colonel Ferru, le régiment occupa successivement les garnisons suivantes :

Camp d'Onvaux, jusqu'au 1ᵉʳ août 1856.
Paris, du 2 août 1856 au 17 octobre 1856.
Cambrai, du 23 octobre 1856 au 27 avril 1857.
Nancy, du 11 mai 1857 au 18 juin 1859.
Camp de Châlons, du 20 juin 1859 au 30 septembre 1859.
Neuf-Brisach, du 14 octobre 1859 au 20 septembre 1861.

Par décret du 12 août 1861, le colonel Ferru était nommé au grade de général de brigade et un décret du même jour appelait au commandement du 63ᵉ le colonel Zentz.

COLONEL ZENTZ D'ALNOIS (LOUIS-ADOLPHE)

(12 AOUT 1861)

Né le 16 juillet 1820 à Cons-la-Granville (Moselle). — Élève à l'École spéciale militaire, le 9 novembre 1838. — Sous-lieutenant au 44e régiment d'infanterie, le 1er octobre 1840. — Lieutenant, le 19 juillet 1845. — Capitaine, le 9 juin 1848. — Capitaine au 12e bataillon de chasseurs, le 25 décembre 1853. — Chef de bataillon commandant le 12e bataillon de chasseurs, le 5 septembre 1854. — Lieutenant-colonel au 71e régiment d'infanterie, le 2 août 1858. — Lieutenant-colonel au 2e régiment de voltigeurs de la Garde impériale, le 11 avril 1860. — Colonel du 63e régiment d'infanterie, le 12 août 1861. — Général de brigade, le 12 août 1870. — Commandant une brigade de cavalerie. — Général de division. — Commandant la 29e division d'infanterie. — Commandant la 11e division d'infanterie. — Commandant le 11e corps d'armée. — Président du Comité consultatif d'infanterie. — Placé dans la section de réserve, le 16 juillet 1885.

Citations : Cité à l'ordre de l'armée du Rhin pour sa conduite vigoureuse et intelligente, le 6 août, à la bataille de Spickeren.

Campagnes : 1844, 1845, 1846, 1847, 1848, 1849, Afrique ; 1854, corps expéditionnaire de la Baltique ; 1858, 1859, Afrique ; 1859, Italie ; 1862, 1863, 1864, 1865, Afrique ; 1870, armée du Rhin ; 1871, intérieur.

Décorations : A reçu la Médaille de S. M. la Reine d'Angleterre (Baltique) ; a reçu la Médaille d'Italie ; Officier de l'ordre des SSts-Maurice-et-Lazare de Sardaigne ; Chevalier de la Légion d'honneur, le 12 juillet 1854 ; Officier, le 12 août 1864 ; Commandeur, le 7 avril 1871 ; Grand-Officier, le 12 juillet 1880.

Avec le colonel Zentz, nous allons voir le régiment entrer enfin dans une période plus active.

Nous le verrons d'abord retourner sur cette terre d'Afrique où il avait déjà laissé des traces si honorables ; puis, après trois années passées à parcourir en tous sens notre conquête, nous aurons à le suivre dans les étapes douloureuses de la guerre franco-allemande, pendant laquelle il sut si vaillamment faire son devoir.

Après être resté à Neuf-Brisach et environs jusqu'au 20 septembre 1861, le 63e quittait cette ville pour aller tenir garnison à Lyon où il arrivait le 4 octobre.

Ce fut dans cette place qu'il reçut le 25 juin 1862 l'ordre de se rendre en Algérie.

Au moment où le régiment quittait l'armée de Lyon, le général commandant la 3e division à laquelle il appartenait fit paraître l'ordre suivant :

« Le 63e régiment d'infanterie appelé en Afrique est le premier à quitter ma division.

« Je ne puis moins faire que d'être en cette occasion l'interprète de tous les autres corps des regrets qu'il laisse parmi nous.

« L'instruction, la discipline, la bonne tenue et l'esprit qui le distinguent en font le bienvenu partout, et nous conservons le désir de le retrouver en toute occasion. »

Nos trois bataillons embarqués à Toulon le 27 juin débarquaient le 30 à Alger où ils restaient jusqu'au 12 juillet.

A cette date, le régiment fut désigné pour aller occuper différents postes dans la province de Constantine ; il allait avoir pour ses débuts une longue route à faire au moment des plus fortes chaleurs ; mais, comme le lui dit le colonel : « C'était une belle entrée en campagne, les difficultés de la guerre étant moins dans les combats que dans les fatigues et les privations. »

Le 63e ne faillit pas à ce qu'on attendait de lui ; aussi le général inspecteur se plut à le constater dans son ordre.

« Le 63e en revenant en Algérie a pu voir, par le cordial accueil qui lui a été fait à Alger et sur tout le chemin qu'il a parcouru jusqu'à Bône, le bon souvenir qu'il a laissé dans ce pays.

« La manière dont le régiment a franchi cette longue et pénible étape, au plus fort des chaleurs de l'été, est une preuve de tout ce que l'on peut attendre de lui et lui fait le plus grand honneur. »

En quittant Alger les 12, 13 et 14 juillet, nos bataillons marchèrent sur Bône, où le 1er arrivait le 20 août; le 2e était dirigé sur Guelma, le 3e sur Philippeville.

De nombreux détachements furent fournis en outre à la Calle, Souk-Arras, Collo, Djidjelli, Bougie ; pendant l'hiver, le 1er bataillon eut à maintenir la tranquillité sur la frontière de Tunisie, le Bey, reconnaissant des services que lui avait rendus cette petite colonne, conféra au commandant Malin (chef du 1er bataillon) la croix d'officier du Nischam.

Le 6 mai 1863, les 1er et 2e bataillons avec l'état-major du régiment quittaient les divers postes qu'ils occupaient pour se rendre à Constantine où ils arrivaient le 12; le 3e bataillon, de son côté, se rendait à Sétif ou il était le 5 juin.

A part le relèvement périodique des bataillons et compagnies détachées, et l'établissement d'une ligne télégraphique de Tébessa à Constantine, travail exécuté par les fractions du régiment stationnées dans cette dernière ville, rien n'est à signaler jusque vers le mois de mai 1864, époque à laquelle éclata en Algérie une insurrection presque générale.

Le 13 mai 1864, le colonel Zentz recevait l'ordre de se rendre à Tébessa pour y prendre le commandement supérieur d'une colonne qui se réunissait dans cette place et dont faisait partie notre 3e bataillon; il n'y eut de ce côté aucun incident à signaler, les tribus tunisiennes dont on craignait les incursions ne s'étant pas montrées.

Le 17 juin, le lieutenant-colonel Niepce du 63e était

dirigé sur Tébessa avec le 1er bataillon, pour s'y réunir aux troupes venant de la subdivision de Bône et à notre 3e bataillon et former ensemble une colonne qui, placée sous les ordres du général d'Exéa, devait surveiller la frontière entre Tébessa et la Calle.

Du 2 au 15 juillet, la colonne opéra dans les environs de Tébessa; le 16, elle se porta en longeant la frontière sur Souk-Arras où elle arrivait le 24.

Après un jour de repos bien mérité, car il faisait des chaleurs accablantes, nos troupes se remirent en marche sur la Calle.

Du 1er au 11 août, on opéra contre les Ouled-Ali qui refusaient de payer l'impôt et avec lesquels la compagnie du régiment commandée par le lieutenant Nancy eut un brillant engagement.

Le 4 août, deux voltigeurs du 83e qui s'étaient aventurés en dehors des grand'gardes furent assassinés par les Arabes; ne voulant pas laisser un pareil crime impuni, le général d'Exéa ordonna au colonel Zentz de quitter le camp avec notre 3e bataillon, la compagnie de voltigeurs du 83e, 2 compagnies de tirailleurs algériens et la cavalerie, et d'aller razzier les douars auxquels appartenaient les assassins. Ces troupes quittaient le camp à 10 heures et, arrivées sur le terrain occupé par la fraction des Ouled-Ali que l'on venait châtier, elles se mirent en mesure d'exécuter les ordres reçus.

Pendant cette opération, la compagnie de voltigeurs du 63e (capitaine Chevillard [1]), en cherchant à saisir un troupeau caché dans un ravin, fut un moment très vivement attaquée. Nos voltigeurs firent bonne contenance et, après

1. Aujourd'hui lieutenant-colonel, commandant le 74e régiment territorial.

avoir repoussé vigoureusement les assaillants, amenèrent le troupeau.

Le calme ayant été ainsi rétabli, la colonne fut disloquée le 11 août, et nos deux bataillons rejoignaient Constantine, où ils arrivaient le 24.

Ils occupèrent d'abord le camp des Oliviers, puis le 27, celui de Coudiat-Aty.

Le 63e quittait ce camp le 1er septembre pour aller à Zraïa se joindre à une colonne destinée à opérer dans la Kabylie orientale. Il atteignait ce point le 4 et y séjournait jusqu'au 11.

Le 10, le général Périgot vint prendre le commandement de la division formée à Zraïa et la divisa aussitôt en deux brigades dont la 2e, placée sous les ordres du colonel Zentz, comprenait les deux bataillons du 63e et un bataillon de zouaves.

Le 12, on se mettait en marche dans la direction de Djidjelli, puis le 24, on abandonnait cette direction pour se porter de Fedj-el-Arba sur Sétif.

A partir de ce moment, les Arabes qui jusque-là s'étaient prudemment tenus à l'écart commencèrent à devenir menaçants et, sans se montrer encore pendant le jour, ils venaient la nuit tirer des coups de fusil jusque dans le camp.

Le 25, le général Périgot, voyant que les Arabes devenaient de plus en plus nombreux, se décide à camper dans la plaine de Maragnoun, puis, prenant avec lui 4 bataillons (dont le 3e du 63e), une section d'artillerie et quelques cavaliers, il se dirige sur les villages insurgés qui furent razziés puis incendiés.

Cette exécution décida les Kabyles à la soumission et les jours suivants ils vinrent en grand nombre demander l'aman.

Le 1er octobre, la colonne arrivait à Sétif d'où elle repartait le 6 pour Bordj-Bou-Arréridj où elle était le 8 et où nos bataillons séjournèrent jusqu'au 24.

Le 24, notre 3e bataillon était dirigé sur Bou-Saâda qu'il devait occuper. Le 28, le 1er bataillon se portait à son tour sur ce point pour escorter un convoi. Il en repartait le 23 novembre pour se rendre à Sétif où il avait l'ordre d'arriver en 6 jours, ce qu'il fit.

Pendant que ces événements se passaient, notre 2e bataillon ne restait pas inactif.

Le 8 septembre, la 1re compagnie, forte de 70 hommes et commandée par M. Valentini, partait de Bou-Saâda, faisant partie d'une colonne placée sous les ordres du lieutenant-colonel Brillant et destinée à escorter un convoi jusqu'à Msila.

A environ 20 à 25 kilom. d'Aïn-Baniou, cette petite troupe est attaquée par 700 à 800 Arabes dont au moins 400 cavaliers.

Le combat dura environ 1 h. 30. La défense du convoi avait été spécialement confiée à notre compagnie et elle s'en acquitta si bien, que le lieutenant-colonel Brillant crut devoir en rendre compte au colonel Zentz dans les termes suivants :

« Dans le combat de **Daget-el-Maza** du 8 de ce mois, j'avais sous mes ordres une compagnie de votre régiment commandée par M. le lieutenant Valentini.

« Les soldats de cette compagnie ont supporté les fatigues de cette journée et de cette longue marche d'une manière admirable et je croirais, mon colonel, manquer à mon devoir, si je ne vous signalais pas la conduite de ces bons soldats et de l'officier qui les commandait. »

Le 30 septembre, le 2e bataillon sous les ordres du

commandant Ritter[1], était désigné pour entrer dans la composition d'une colonne commandée par le colonel Lacroix.

Il ne devait rentrer à Bou-Saâda que le 16 novembre.

Aucun mouvement important n'est à signaler jusqu'au mois de mars 1865.

Le 14 mars 1865, quatre compagnies du 1er bataillon quittèrent Sétif pour se rendre au bordj d'Aïn-Roua; les deux autres compagnies étaient détachées depuis l'avant-veille, pour rassurer les colons européens et les protéger au besoin contre les insurgés.

Nos compagnies durent mettre deux jours pour faire le trajet de Sétif à Aïn-Roua. Ces deux journées furent des plus pénibles. La neige à moitié fondue couvrait les chemins et formait avec la boue un mélange plus ou moins liquide dans lequel nos soldats enfonçaient jusqu'à mi-jambe; dans les efforts qu'ils faisaient pour se dégager, beaucoup de sous-pieds cassaient et les souliers n'étant plus retenus par rien restaient dans la boue; pour le plus plus grand nombre, il n'y eut bientôt plus qu'un moyen d'avancer : ce fut de prendre les chaussures à la main et de marcher pieds nus dans la neige. De là, parmi nos hommes des lazzis sans fin qui aidèrent à supporter les fatigues considérables de cette route qu'une pluie torrentielle vint rendre encore plus pénible le 2e jour.

Du 16 au 25 mars, le bataillon séjourna à Aïn-Roua où il fut rejoint le 21 par une colonne commandée par le colonel Nayral. Durant ce séjour, la neige ne cessa pour ainsi dire pas de tomber, rendant de plus en plus dure la

1. Aujourd'hui général de division, commandant la division de Constantine.

situation de nos hommes campés dans la boue et mal abrités par leurs petites tentes.

Le 26, toutes les troupes se transportèrent à Guem-Chouch où elles séjournèrent jusqu'au 5 avril, exécutant dans les environs diverses reconnaissances. Le mauvais temps ne faisait que s'accentuer, la neige tombait de plus en plus abondante; le 31 mars, le sol en était couvert sur une hauteur de plus de 30 centimètres; l'eau gelait sous les tentes; les hommes ne pouvaient plus arriver à se réchauffer, ayant à peine du bois pour faire la soupe.

Enfin, la température devenant plus clémente, le 6 avril, la colonne se portait à Dra-el-Caïd où elle restait jusqu'au 8; et le 9 elle gagnait Takitount où notre 3e bataillon avec le colonel Zentz venait la rejoindre.

Le 10 avril, le colonel Nayral quittait Takitount et la colonne se trouva placée sous les ordres du colonel Zentz.

Le 11, le 63e avec les zouaves, l'artillerie et la cavalerie fit une sortie offensive dans la direction du Djebel Mintanou.

Dans cette opération, la Dechera des Ouled-Hanya fut complètement détruite, malgré les nombreux contingents kabyles qui essayèrent de repousser notre attaque. Le commandant Bourrel (1er bataillon) eut ses deux chevaux blessés sous lui.

L'opération terminée, au moment où nos troupes se retiraient, les Kabyles accoururent en grand nombre sur notre 3e bataillon qui formait l'arrière-garde avec une compagnie de zouaves; dans cette action, nos 2e et 3e compagnies durent charger à la baïonnette et elles le firent avec un tel élan et une telle vigueur, qu'à partir de ce moment, les Kabyles se contentèrent de nous suivre de loin en tirant quelques coups de fusil.

Le 12, nos bataillons avec 4 compagnies de zouaves, un escadron de chasseurs et l'artillerie se rendirent de Takitount à Aïn-Roua; le 15, ils allaient à Guem-Chouck, où ils séjournèrent jusqu'au 27, faisant de fréquentes sorties dans toutes les directions, mais sans parvenir à rencontrer l'ennemi.

Le 27, on apprenait que **Takitount** était sérieusement attaqué.

Aussitôt, le colonel Zentz, formant une colonne légère avec les 2 bataillons du 63e, 3 compagnies de zouaves, une section d'artillerie, un escadron de chasseurs et les spahis, se dirige rapidement sur cette ville; à hauteur de **Dra-Kalaoum**, les voltigeurs du 3e bataillon qui formaient l'arrière-garde sont vivement attaqués par les Kabyles qui veulent essayer de retarder notre marche; mais l'ennemi est repoussé avec de grandes pertes et la colonne poursuit sa route protégée par nos voltigeurs.

L'approche de ces troupes décida l'ennemi à abandonner l'attaque de Takitount.

Pour compenser leur insuccès, les Kabyles essayèrent, dans la nuit du 27 au 28, de surprendre notre camp; la 2e compagnie du 3e bataillon, qui était de grand'garde à l'est du camp, assaillie par une nuée d'insurgés, fut un moment sérieusement compromise; mais, grâce au sang-froid dont nos hommes firent preuve, les affaires ne tardèrent pas à se rétablir et l'attaque repoussée se borna à entretenir jusqu'au jour contre le camp une fusillade parfaitement inoffensive.

Le 28 avril, après avoir ravitaillé Takitount en munitions et y avoir laissé la 2e compagnie du 3e bataillon et un escadron de chasseurs, le colonel Zentz dirigeait la colonne sur Guem-Chouch, où le colonel Augerau, commandant la subdivision de Sétif, en prenait le comman-

dement ; le 30, elle atteignait Tizi-ou-Saka et y séjournait jusqu'au 8 mai.

Pendant ce séjour de nos bataillons, la compagnie laissée à **Takitount** se signala par un beau fait d'armes.

Ici, nous transcrivons simplement l'ordre du régiment qui y est relatif (n° 46, du 3 mai 1865).

« Le colonel est heureux de mettre à l'ordre du régiment l'extrait d'un rapport du commandant des troupes réunies à Takitount, rendant compte des faits qui ont eu lieu dans ce poste le 1er mai courant.

« Le terrain occupé par une grand'garde venait d'être quitté par ordre. La troupe formant cette grand'garde qui était composée d'une section de la 2e compagnie du 3e bataillon du 63e, commandée par le sous-lieutenant Moinot[1], se dirigeait vers le fort, lorsque les Kabyles se portèrent au pas de course sur le point qui avait été abandonné et couronnèrent rapidement toutes les hauteurs d'où ils commencèrent à tirer sur les hommes en marche.

« Alors, dit le colonel commandant à Takitount, M. le sous-lieutenant Moinot, avec une bravoure et une intrépidité qui fit l'admiration de tout le camp, s'élança en avant, entraînant par son exemple tout son monde et, en quelques instants, il reprit de vive force la position que les Kabyles quittèrent précipitamment.

« Le colonel commandant les troupes cite comme s'étant particulièrement distingués dans cette circonstance, après M. Moinot dont la bravoure a été au-dessus de tout éloge, le caporal Franchi qui a été blessé en se portant en avant, les sergents Cassied et Arbre, le fourrier Barré[2], le sergent-major Coquerelle et les fusiliers Collen, Caby et Vallas. »

---

1. Aujourd'hui chef de bataillon, commandant le 10e bataillon de chasseurs à pied.
2. Aujourd'hui capitaine au bureau de recrutement de Valenciennes.

Revenons maintenant à la colonne que nous avons laissée campée à Tizi-ou-Saka.

Le 9 mai, elle quittait ce point pour aller occuper à 6 kilomètres de là le plateau de Merdj-Soual, chez les Beni-Ismaïl. Ces derniers vinrent faire leur soumission le 10; mais dans l'après-midi de ce jour, les autres tribus insurgées, pour se venger de leur défection, brûlèrent le village des Beni-Ismaïl, après quoi, elles marchèrent sur notre camp.

Vers 9 heures du soir, les grand'gardes du 63e et des zouaves sont attaquées subitement.

La lutte devint bientôt si acharnée aux grand'gardes du 63e, qu'il fut nécessaire de les faire renforcer. Une section de la 1re compagnie du 3e bataillon, sous les ordres du lieutenant Thomazo, est chargée d'appuyer la grand'-garde placée devant le 3e bataillon; M. Thomazo est tué à bout portant par les Arabes, au moment où il disposait ses hommes; trois d'entre eux tombent presque en même temps à ses côtés mortellement atteints.

Le feu continue ainsi des plus nourris jusque vers minuit.

A cette heure, la lune, se dégageant enfin des épais nuages qui la voilaient depuis le commencement de l'action, permit de voir assez distinctement pour permettre à nos hommes de faire entrer en ligne un facteur sans pareil entre leurs mains : la baïonnette.

En un instant, les Kabyles sont rejetés au fond de la vallée, laissant entre nos mains deux de leurs tués, malgré les efforts désespérés qu'ils font pour nous les reprendre. A partir de ce moment, il n'y eut plus que quelques coups de fusil de tirés. Au jour, de nombreuses traces de sang attestèrent les pertes considérables que les Kabyles avaient dû éprouver.

De son côté, le 63e, outre M. Thomazo, eut cinq hommes tués et dix blessés.

Le lendemain, les Aït-Embark furent razziés et leurs villages détruits.

A la suite de cette exécution et des pertes qu'ils avaient éprouvées le 10, les Kabyles montrèrent plus de tiédeur dans leurs attaques et, après avoir parcouru pendant quelque temps encore tout le pays, nous arrivions le 5 juin à Bougie où toutes les colonnes de la Kabylie se réunissaient et où elles furent passées en revue le 7 par l'Empereur.

A l'occasion de cette revue, le souverain accorda aux troupes les récompenses qu'elles avaient bien méritées pendant cette longue période de marches si dures et si pénibles, parfois presque journellement entremêlées de combats.

Au 63e, le commandant Bourrel fut fait officier de la Légion d'honneur, les capitaines Versini, Liabot, d'Abadie de Nodrest, le lieutenant Virot furent faits chevaliers. 7 médailles militaires furent en outre données à des sous-officiers, caporaux et soldats.

Le repos, à la suite de cette revue, ne fut pas de longue durée ; dès le 10 juin, la colonne à laquelle appartenait le 63e se remettait en route.

Elle devait rentrer à Sétif le 8 juillet seulement.

Toute cette période de temps fut occupée par des marches incessantes ayant pour but de recevoir la soumission des tribus insurgées et de faire rentrer les impôts et les contributions de guerre.

Dans la guerre en Afrique, les combats, si nombreux et si incessants qu'ils soient, ne sont pas ce qu'il y a de plus terrible.

Ce qui use les hommes, fond les effectifs et ruine les régiments, ce sont les marches. Courtes ou longues, elles

sont presque toujours pénibles, soit qu'elles aient lieu dans les montagnes, soit qu'elles se fassent dans la plaine.

Dans les montagnes, outre les difficultés du terrain, il faut compter avec les brusques variations de température, avec les pluies torrentielles, les rafales de neige d'une violence et d'une intensité dont rien ne peut donner une idée.

Dans la plaine c'est le sirocco, c'est l'implacable soleil d'Afrique, le ciel de plomb qui met un poids énorme sur la tête et les épaules des hommes, leur brise les jambes, et les livre parfois sans force à la folie et au suicide.

Contre ces deux ennemis, le froid et la chaleur, on ne peut lutter qu'avec le sentiment profond du devoir, la religion du drapeau, la discipline la plus ferme, trois vertus qui « mettent du cœur au ventre », aident à traverser, sinon sans peine, du moins sans défaillances, les situations les plus difficiles et font qu'un régiment se distingue toujours, quelles que soient les conditions dans lesquelles il se trouve, quelles que soient les épreuves qu'il ait à surmonter.

Pendant son deuxième séjour en Afrique comme pendant le premier, le 63e prouva tous les jours combien il possédait ces qualités.

Le régiment occupa Sétif jusqu'au 5 août. Le 2e bataillon, resté d'abord à Bou-Saâda, avait rallié le 14 juillet.

Dans les premiers jours de ce mois, l'ordre arrive de rentrer en France, et le 23, le 63e s'embarquait à Bougie; le 25, il débarquait à Marseille.

Peu de jours avant le départ, le maréchal de Mac-Mahon, gouverneur général, adressait aux troupes sous son commandement l'ordre général suivant :

« *L'Empereur rappelle en France les 17e et 63e de ligne.*

« *Je me sépare à regret de ces braves régiments des plus*

anciens de l'armée d'Afrique. Solidité devant l'ennemi, fermeté inébranlable dans les épreuves de la guerre, discipline parfaite, toutes les bonnes qualités qui font le bon soldat sont en eux. Elles ont brillé d'un vif éclat dans les circonstances difficiles que nous venons de traverser.

« Le 63e a pris part aux marches pénibles de la colonne chargée en 1864 d'assurer la sécurité de notre frontière sud. Plus tard il a fait de belles preuves de courage dans les combats de Takitount et de Merdj-Soual.

« Soldats des 17e et 63e, soyez fidèles à votre passé et conservez les bonnes traditions prises dans la vie des camps. »

En arrivant en France, le régiment est dirigé sur Soissons. Il occupe cette ville jusqu'au 2 mai 1867.

A cette époque, nos bataillons furent envoyés au camp de Châlons, commandé par le général de Ladmirault; ils y restèrent jusqu'au 2 septembre de la même année. Le 63e alla alors tenir garnison à Verdun.

Dans le courant d'avril 1870, le dépôt fut envoyé à Épinal. Le 21 mai, les bataillons actifs quittaient à leur tour Verdun pour se rendre au camp de Châlons, placé cette année sous les ordres du général Frossard.

Ce fut là que la déclaration de guerre vint les trouver.

Ici, je demande au lecteur la permission d'ouvrir une parenthèse.

Nous allons voir les bataillons actifs du régiment faisant partie du 2e corps, prendre part à la bataille de Spickeren, puis bloqués dans Metz. Pendant que ces événements se dérouleront, notre dépôt fractionné enverra un bataillon à Phalsbourg; le reste se rendra en partie à Toul. Nous aurons donc à raconter les sièges de ces deux places.

L'historique d'un régiment n'est pas une histoire géné-

rale et le lecteur s'étonnerait à bon droit, si, pour une époque aussi rapprochée de nous on se bornait ici à lui faire une simple narration de faits généraux suffisamment connus déjà.

Il fallait donc reconstituer jour par jour la vie du 63e pendant cette période si douloureuse. C'est ce que je me suis efforcé de faire.

Malheureusement, les documents faisaient à peu près absolument défaut.

Mais sachant la religion que l'on conserve au cœur pour le régiment dans lequel on a vécu pendant des années, je me suis permis de faire appel aux souvenirs des officiers qui composaient le 63e à l'époque de la guerre; tous ceux auxquels je me suis adressé ont bien voulu répondre à ma demande; ils m'ont envoyé des notes, des souvenirs personnels.

Qu'ils veuillent bien me permettre de leur témoigner ici l'expression de ma respectueuse gratitude.

Ces documents m'ont permis de raconter d'une façon rigoureusement exacte (et dont je puis affirmer la véracité *absolue*, car elle est fondée sur le témoignage de personnes qui m'ont écrit: *J'ai vu, j'ai entendu* ou *j'ai fait*) les divers épisodes de l'existence du 63e pendant la guerre de 1870.

Maintenant, une dernière observation. De même qu'un historique n'est pas un livre d'histoire générale, de même il n'est pas et ne saurait être un livre de polémique. On ne trouvera donc ici, ni dans la forme, ni dans l'intention, une seule critique des opérations ou des faits dont nous allons suivre le développement.

Que si toutefois le lecteur trouve quelque intérêt à ce récit, il veuille bien en reporter tout l'honneur au régiment dont je ne fais que reproduire « les faits et gestes ».

GUERRE DE 1870

DEPUIS LE DÉBUT DES HOSTILITÉS JUSQU'AU 14 AOUT

Cette partie de l'historique a été rédigée d'après les documents suivants : *Livre d'ordres* et *Journal des marches et opérations du régiment ; Rapport sur les opérations du 2e corps de l'armée du Rhin*, par le général Frossard ; *Guerre franco-allemande*, du grand état-major prussien ; Notes et renseignements fournis par MM. le général de division Zentz d'Alnois, les généraux de brigade Lespieau, Lecer, le lieutenant-colonel Gerboin, les commandants Le Joindre, Dietricht, de Virieu, les capitaines Soyer, Maréchal, Piton, François, Véron, colonel Griset, etc.

ARMÉE DU RHIN

2e corps d'armée : général Frossard.
5e division : général de Laveaucoupet.

1re brigade : général Doens { 10e bataillon de chasseurs. / 2e régiment d'infanterie. / 63e — — }

Composition du 63e à la date du 5 août 1870.

ÉTAT-MAJOR

MM. **Zentz**, colonel.
Griset, lieutenant-colonel.
Bridon, capitaine ff.ons de major.
Paul, lieutenant, ff.ons d'officier d'armement.
Hanriot, sous-lieutenant, officier payeur.
Ponge, sous-lieutenant porte-drapeau.
Hamel, médecin-major de 1re classe.

1er BATAILLON

Lespieau, *chef de bataillon.*
Violet, *capitaine adjudant-major.*

1re compagnie.		I	Diétricht, capitaine.
			Biancardini, lieutenant.
			Lippacher, sous-lieutenant.
2e	—	R	Ruillier, capitaine.
			Sévat, lieutenant.
			Buchinger, sous-lieutenant.
3e	—	E	Bailly, capitaine.
			Vendelobe, lieutenant.
			Maréchal, sous-lieutenant.
4e	—	O	Bridon, capitaine.
			Duchatel, lieutenant.
			Olive, sous-lieutenant.
5e	—	B	Marulaz, capitaine.
			Lacombe, lieutenant.
			Gille, sous-lieutenant.
6e	—	L	Boerner, capitaine.
			De Beaurepaire, lieutenant.
			François, sous-lieutenant.

2e BATAILLON

Massa, *chef de bataillon.*
Blondet, *capitaine adjudant-major.*

1re compagnie.		F	Broussey, capitaine.
			Belmontet, lieutenant.
			Costa, sous-lieutenant.
2e	—	Q	Paissot, capitaine.
			Braun, lieutenant.
			N..., sous-lieutenant.
3e	—	K	Chevillard, capitaine.
			Bosch, lieutenant.
			North, sous-lieutenant.
4e	—	P	Le Joindre, capitaine.
			Cheylan, lieutenant.
			Bittard-Ducluzeau, sous-lieutenant.

5e compagnie	S	Demonchy, capitaine.
		Moinot, lieutenant.
		Callais, sous-lieutenant.
6e —	D	Touzet, capitaine.
		Descat, lieutenant.
		Laurent, sous-lieutenant.

3e BATAILLON

Lecer, *chef de bataillon.*
Saniez, *capitaine adjudant-major.*

1re compagnie.	G	Gerboin, capitaine.
		De Virieu, lieutenant.
		Fitte, sous-lieutenant.
2e —	V	Lasserre, capitaine.
		Paul, lieutenant.
		Jandin, sous-lieutenant.
3e —	A	De Beurmann, capitaine.
		Vachette, lieutenant.
		Piton, sous-lieutenant.
4e —	M	Cavaillié, capitaine.
		Soyer, lieutenant.
		Moreau, sous-lieutenant.
5e —	N	Bezoux, capitaine.
		Vinson, lieutenant.
		Chiris, sous-lieutenant.
6e —	U	Darricus, capitaine.
		Noll, lieutenant.
		Beaumadier, sous-lieutenant.

Le 15 juillet au soir, le ministre de la guerre télégraphiait au général Frossard, commandant le camp de Châlons :

« Tenez vos divisions prêtes à partir demain soir pour Saint-Avold ; elles formeront le 2e corps de l'armée du Rhin ; vous en aurez le commandement. »

En conséquence des ordres qui lui furent donnés, le 63e quittait le camp de Châlons le 18 juillet et était trans-

porté par les voies ferrées à Béning-Merlebach, où il arrivait le 19, vers les 5 heures du soir.

Les 1[er] et 2[e] bataillons s'installaient aussitôt en bivouac près de la station ; le 3[e], porté à Merlebach, fournissait les avant-postes.

Le 20, le régiment quittait ces emplacements pour aller prendre position le même jour à Théding, où il campait face au nord, sa droite à hauteur du village sur la croupe au sud de ce dernier. Il passait là la journée du 21.

Le 22, le 63[e] descendait par Cocheren et Morsbach et établissait son camp, le centre à hauteur de ce village, entre la route et le chemin de fer de Metz à Forbach face à Emersweiller, surveillant la vallée de la Rosselle et la route de Saint-Avold à Sarrelouis.

Le 23, les 1[er] et 2[e] bataillons quittaient le camp à 4 heures du matin pour aller prendre position en avant de Forbach, afin d'appuyer, de concert avec les autres corps de la division, une reconnaissance offensive de la 2[e] division. Ces bataillons rentraient au camp vers 9 heures.

Il n'y a rien de particulier à signaler pendant les journées des 24, 25, 26, 27, 28 et 29 à part quelques reconnaissances faites par bataillon dans la direction de Sarrelouis. Mais comme les ordres généraux prescrivaient de s'abstenir de toute attaque, tant que l'armée ne serait pas entièrement constituée et en état d'opérer avec ensemble, on évita les engagements avec les patrouilles ennemies en présence desquelles on se trouvait parfois sur la frontière. Il y eut seulement dans ces rencontres échange de quelques coups de fusil.

Le 30 juillet, un renfort de 406 hommes arrivait du dépôt par les voies ferrées.

Les quelques jours de tranquillité relative passés au camp de Morsbach furent activement employés à organiser les

différents services du régiment et à acheter les chevaux nécessaires à la constitution des équipages régimentaires.

Le 29, l'Empereur arrivé de la veille à Metz était venu à Saint-Avold. Après avoir reconnu la position des divers corps, il jugea qu'il y avait lieu de porter l'armée plus près de la frontière.

Par suite de cette décision, le 2e corps fut porté en avant et le 31, le régiment quittait le camp de Morsbach pour aller prendre position à Bousbach en passant par Forbach et Behren. Il campa à Bousbach, immédiatement au nord et un peu à l'ouest du village sur une croupe allongée, face à la route de Forbach à Grosbliederstroff. Le 2e de ligne était à sa gauche.

Ce fut à ce camp que, le 1er août, le régiment reçut ses voitures régimentaires. Jusqu'alors, on avait été obligé d'avoir recours à la réquisition pour assurer le transport des bagages.

Le 2 août, vers 9 heures du matin, nos bataillons laissant leurs tentes et bagages au camp, sous la protection des 2es compagnies, se dirigeaient sur Spickeren avec la batterie de mitrailleuses de la division. Vers 1 heure, on les forme en ligne déployée en avant du village, face au nord; ils sont en seconde ligne et vont servir de réserve pendant que se livrera le combat de Sarrebrück.

Bientôt le canon, puis la fusillade se font entendre; mais le jour n'est pas encore venu pour le 63e de montrer le courage et le dévouement qui l'animent. Un moment, il peut croire qu'à son tour il va prendre part à la lutte; ses trois bataillons sont formés en colonne serrée l'un derrière l'autre, s'avancent dans cet ordre et descendent le long et à l'ouest du bois du Rotherberg, jusqu'à l'extrémité de l'Éperon. Mais là, ils sont arrêtés.

Vers 6 heures du soir, les bruits du combat s'éteignent

peu à peu et le régiment reçoit l'ordre de bivouaquer en colonne sur l'Éperon. Le colonel envoie alors le 3e bataillon à Bousbach pour y ployer les tentes et les charger sur des voitures réquisitionnées dans le village. Il doit les ramener avec les bagages dans le plus bref délai au point où est le régiment. Ce bataillon se mettait en route vers 7 heures du soir. Il était de retour le lendemain au petit jour sa mission accomplie, et dès 5 heures du matin, le 63e établissait son camp sur l'Éperon.

La journée du 3 se passa tranquillement; il en fut de même de celle du 4; mais ce jour-là, après la soupe du soir, le régiment recevait l'ordre de lever le camp et de se tenir prêt à se porter en arrière dans la direction de Spickeren-Etzling. Les corps voisins et l'artillerie recevaient le même avis.

Vers 10 heures du soir, nos bataillons se mettent en marche dans la direction indiquée, traversent Spicheren, dépassent Etzling et se dirigent sur Behren; mais avant que la tête de colonne ne fût arrivée à ce dernier point, l'ordre était donné au 63e de se placer en bataille, face à l'est, dans le fossé du chemin d'Etzling à Behren et de faire bonne garde.

On passa la nuit dans cette position.

Le 5, dès que le jour parut, on put faire la soupe et, après l'avoir mangée, le régiment se reportait sur Spickeren et installait son camp au sud de ce village, face à Sarrebrück, sur la croupe qui court de Spickeren à Alsting; le 2e de ligne était campé sur la même croupe, à droite vers Alsting, l'artillerie à notre gauche; le 10e bataillon de chasseurs occupait l'Éperon sur lequel furent établis quelques travaux défensifs consistant particulièrement en une tranchée-abri en forme de fer à cheval enveloppant ce contrefort.

La brigade Doëns formait ainsi la 2e ligne de la division Laveaucoupet.

La nuit, un orage épouvantable vint tremper jusqu'aux os nos malheureux soldats.

Le 6, à Spickeren, rien ne faisait présager une action prochaine; au régiment on avait même envoyé le matin une corvée à Forbach pour y acheter les vivres d'ordinaire. Elle se composait d'un sous-officier et de plusieurs hommes par compagnie. (Disons tout de suite que ces braves gens entendant les premiers coups de canon firent immédiatement demi-tour pour venir prendre part au combat.)

Cependant, on était inquiet; la soupe est mangée de très bonne heure sans qu'il y ait d'ordres donnés à ce sujet. Instinctivement, chacun plie bagage et se tient prêt à marcher.

Vers 9 heures du matin, un combat d'artillerie s'engage et bientôt après, l'infanterie prussienne, débouchant par la route de Sarrebrück, entamait l'attaque par une marche directe sur notre front.

De proche en proche, la lutte s'étendait sur toute la ligne, mais les flancs n'étaient pas menacés. Le régiment, placé en arrière, n'avait donc pas encore à intervenir dans l'action. Cette tranquillité ne devait pas durer longtemps.

Bientôt, en effet, l'ennemi comprenant que les hauteurs de Spickeren sont la clef de la position, dirige de nouvelles forces contre la droite du 2e corps.

Jusqu'à ce moment, le général de Laveaucoupet avait pu tenir tête à l'attaque avec la seule brigade Micheler; mais cette dernière commençait à s'affaiblir, les munitions diminuaient; il devenait donc urgent de porter la 2e ligne à l'appui de la première. La brigade Doëns reçoit alors l'ordre d'avancer.

Le 2e de ligne, poussant droit devant lui, entre dans le

bois du Rotherberg pour soutenir le 10e bataillon de chasseurs; les 1er et 2e bataillons du 63e sont portés un peu en avant de Spickeren; notre 3e bataillon est envoyé avec la batterie de mitrailleuses dont il forme le soutien, à la droite, presque en avant d'Alsting.

Le feu est devenu très violent.

Vers 1 heure, le 2e de ligne est rejeté hors du bois et descend jusqu'au fond du ravin dans lequel coule la source nord du Sourbach.

Les Prussiens s'arrêtent sur la lisière du bois, d'où ils tirent sur ce régiment. Cependant, ce dernier, malgré le feu violent qu'il essuie, se reforme; nos 1er et 2e bataillons reçoivent alors l'ordre de venir l'appuyer à sa gauche. Ils se forment pour cette attaque; le 1er bataillon à gauche, en colonne double, le 2e en ligne déployée, entrent ainsi dans le bois au pas de charge, sans tirer un coup de fusil et refoulent devant eux les Prussiens.

Ce fut un beau moment.

Mais bientôt, les Prussiens profitant de ce que le bois est très fourré font tête; un combat acharné s'engage, on se fusille à bout portant; là, tombent le lieutenant de Beaurepaire, le capitaine Demonchy; mais rien ne peut arrêter notre élan; ceux qui tombent n'inspirent à ceux qui sont épargnés que le sentiment de la vengeance et les Prussiens sont enfin chassés de leurs positions.

Le combat est ainsi reporté sur toute notre ligne à l'extrémité septentrionale de l'Éperon et à la lisière nord du bois du Rotherberg que nos deux bataillons garnissent.

Le terrain en avant avait la forme de gradins successifs qui facilitaient la marche des Prussiens.

Voyant cette situation, et croyant qu'un seul de ces gradins masquait leur vue vers la plaine, nos hommes poussent de l'avant et délogent l'ennemi du premier de

ces gradins; mais, 50 mètres plus loin, on les trouve en force derrière un second. Alors, ne pouvant plus accentuer le mouvement offensif, et la situation sur ce point n'étant plus tenable, les 1er et 2e bataillons revinrent occuper la lisière du bois. Le combat se maintint ainsi pendant près de 2 heures; on était à 100 mètres à peine les uns des autres; toutes les fois que les Prussiens essayaient de franchir le premier gradin, ils étaient vivement repoussés; mais de notre côté, nous ne pouvions pas davantage parvenir à les rejeter dans la plaine.

Voyons ce que faisait pendant ce temps le 3e bataillon.

Au moment où les 1er et 2e enlevaient le bois du Rotherberg, la batterie de mitrailleuses reçoit l'ordre de venir en occuper l'extrémité sud-ouest. Elle s'y transporte au grand trot en passant par Spickeren; notre 3e bataillon, marchant par le flanc, la suit aussi vite que possible.

Il est près de 2 heures; Spickeren, rempli de blessés, est vivement canonné par les batteries prussiennes.

Malgré ces obus, le bataillon continue sa marche sans s'arrêter et arrive à l'extrémité sud-ouest du bois, à la place qui lui avait été assignée.

Mais à peine y est-il que, sans lui laisser le temps de reprendre haleine, le chef d'état-major de la division (lieutenant-colonel Billot) le lance en avant avec ordre d'appuyer les troupes déjà engagées dans le bois.

Pour se dérober à la vue des batteries prussiennes, qui canonnaient violemment le Rotherberg, le bataillon entre sous bois et descend vers le nord en longeant la lisière ouest.

Au débouché de ce couvert, outre les obus qui lui venaient de gauche, il est assailli du même côté par une violente fusillade qui met hors de combat le capitaine de Beurmann, le lieutenant Vachette et bon nombre d'hommes.

L'ennemi, en effet, voyant tous ses efforts repoussés de front, dirigeait sur nos flancs les troupes fraîches qui ne cessaient de lui arriver.

Le commandant Lecer ordonne alors à sa 1re compagnie (capitaine Gerboin) de faire face à gauche pour repousser toute attaque venant de ce côté, puis, il établit ses autres compagnies à la lisière du bois et à la crête de l'Éperon, d'où elles ouvrent le feu.

Dans cette position, nos 3 bataillons réunis luttent avec succès sans que les Prussiens puissent parvenir à les entamer. Sur notre gauche, la compagnie Gerboin repousse à 4 reprises différentes l'attaque de flanc que l'ennemi cherchait à prononcer.

Mais vers 4 heures, les obus et les balles avaient largement creusé leurs sillons sanglants dans nos rangs; de plus, les Prussiens ont engagé à cette heure de nombreuses troupes fraîches contre les défenseurs de la lisière nord du bois; et ceux-ci, décimés, épuisés par la lutte, commençant à manquer de munitions et ne se sentant plus soutenus par la moindre réserve, vont être bientôt obligés de reculer.

Le général de Laveaucoupet prescrit alors au colonel Zentz, qui avait pris le commandement de la brigade lorsque le général Doëns avait été mortellement blessé, de reporter en arrière les défenseurs du bois.

Le colonel Zentz prenant quelques débris des compagnies du régiment leur fait jalonner avec les sacs, que l'on avait posés pour marcher à l'assaut du bois, une nouvelle ligne de défense sur le sommet des pentes de la rive droite de la source nord du Sourbach; puis, ne pouvant faire entendre aucun signal à cause du canon et de la fusillade, il envoya les sous-officiers et soldats qu'il avait sous la main pour rappeler les troupes engagées en avant.

Il y eut là, de la part de tous ces hommes qui se rejetèrent dans la mêlée, de beaux actes de dévouement.

Peu à peu, nos 1er et 2e bataillons viennent se grouper en ordre autour du colonel; ce fut à eux que vinrent ensuite se rallier ceux des 24e et 40e.

Le colonel put alors, avec les débris des trois régiments, former deux lignes épaisses de tirailleurs dont la seconde pouvait (grâce à la déclivité très prononcée du terrain) tirer par-dessus la première sans aucun danger de l'atteindre; puis, faisant rappeler l'artillerie qui s'était placée en arrière de Spickeren, il la fait mettre en batterie à droite et à gauche du village et lui donne l'ordre formel de canonner le bois par-dessus notre infanterie.

Les Prussiens qui avaient suivi nos troupes en retraite furent arrêtés net à la lisière devant ce dispositif.

Ces deux lignes de tirailleurs une fois installées et l'artillerie en position, notre 3e bataillon qui s'était jusqu'alors cramponné à l'angle sud-ouest du bois et d'où les Prussiens, malgré tous leurs efforts, n'avaient pu le déloger, reçut l'ordre de se replier à son tour[1].

Il le fit lentement en formant deux petits échelons et vint se placer à la gauche de la première des deux lignes de tirailleurs en avant du calvaire de Spickeren.

Il était environ 7 heures du soir.

La lutte se continua ainsi, acharnée de part et d'autre. En vain à plusieurs reprises, les Prussiens entraînés par leurs officiers essaient de sortir du bois et de marcher à l'assaut de nos lignes. Notre feu et celui de notre artillerie les en empêchent d'une façon absolue et chaque fois ils

---

1. En résumé, vers 6 heures du soir, les Français étaient maîtres de l'angle sud-ouest du Gifertwald (Rotherberg) qu'ils défendaient avec acharnement. (*La Guerre franco-allemande*. Grand État-Major prussien.)

sont obligés de regagner précipitamment leur couvert, laissant bon nombre des leurs sur le terrain.

Pendant ce temps, le colonel Zentz, seul debout, se promenait derrière la première ligne, surveillant attentivement les mouvements de l'ennemi. Tout d'un coup, on le voit chanceler puis tomber brusquement à terre de toute sa hauteur. Le régiment pousse un cri : « Le colonel est tué ! » Mais lui, se relevant froidement : « Ça n'est rien », dit-il, en ramassant son képi ; et il reprend sa promenade. Il avait été atteint en pleine poitrine par une balle, morte heureusement, dont le choc l'avait jeté par terre sans lui faire aucune blessure.

Ce ne fut qu'à la nuit noire que le combat cessa des deux côtés ; nous restions absolument maîtres de la deuxième partie de la position dont, malgré leur nombre et leurs efforts, les Prussiens n'avaient pas pu s'emparer.

Nos hommes avaient donné là tout ce qu'ils pouvaient d'énergique résistance ; ils étaient à bout de forces.

Vers 9 heures du soir, le général de Laveaucoupet replia la 3e division sur la crête au sud du village de Spickeren, occupant toujours ce village par ses avant-postes ; on ne tirait plus, les troupes de l'ennemi harassées autant que les nôtres n'étaient en état ni de continuer le combat, ni d'avancer.

Toutefois, comme cette division ne pouvait seule recommencer la lutte le lendemain, elle reçut, à 10 heures et demie du soir, l'ordre de suivre la retraite des deux autres divisions.

« Les troupes du 2e corps dans cette sanglante journée s'étaient remarquablement conduites. Si la 3e division avait eu à supporter la plus grande part du poids de la lutte en contenant par son énergique résistance les troupes considérables qui l'assaillirent, toutes avaient combattu

avec une grande valeur pendant 12 heures, sans repos, sans avoir pu prendre de nourriture. L'ennemi s'était trouvé impuissant à les déloger de leurs positions. Celles-ci, à 10 heures du soir, étaient sensiblement les mêmes que celles occupées le matin. » (Rapport du général Frossard.)

Les pertes du régiment dans cette journée furent très grandes, ainsi qu'on put le constater le soir lorsqu'on fit l'appel près de Spickeren.

Nous avions :

Tués, 4 officiers (capitaine Demonchy, lieutenants de Beaurepaire et Vachette, sous-lieutenant North), 5 sous-officiers, 4 caporaux, 17 soldats.

Blessés, 11 officiers (commandant Lespieau, capitaines Paissot, Ruillier, Gerboin, Le Joindre, de Beurmann [mort plus tard des suites de ses blessures], lieutenants Moinot, Vendelobe, Braun, Lacombe, sous-lieutenant Gille), 17 sous-officiers, 29 caporaux, 133 soldats.

Disparus, 11 sous-officiers, 11 caporaux, 121 soldats.

Soit au total : 15 officiers, 33 sous-officiers, 44 caporaux, 271 soldats hors de combat.

Ces chiffres disent assez avec quelle énergie le régiment avait combattu.

Là, comme partout, comme toujours, le 63e avait fait son devoir avec le plus entier dévouement, avec la plus entière abnégation.

Écrasé par le nombre, mais non vaincu, il était prêt à recommencer la lutte le lendemain si on le lui avait demandé, prêt à donner son dernier effort et son dernier homme pour cette chose sacrée : la Patrie !

NOMS DES OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET SOLDATS DU RÉGIMENT QUI SE SONT PARTICULIÈREMENT DISTINGUÉS AU COMBAT DE SPICKEREN ET QUI SONT CITÉS POUR CE FAIT DANS LE « JOURNAL DES MARCHES ET OPÉRATIONS ».

1° OFFICIERS

État-major.

Griset, lieutenant-colonel.

1er bataillon.

Lespieau, chef de bataillon; Violet, capitaine adjudant-major; Bailly, Bridon, capitaines; Lacombe, de Beaurepaire, lieutenants.

2e bataillon.

Massa, chef de bataillon; Blondet, capitaine adjudant-major; Chevillard, Le Joindre, Paissot, capitaines; Bosch, Braun, lieutenants; North, sous-lieutenant.

3e bataillon.

Lecer, chef de bataillon; Saniez, capitaine adjudant-major; de Beurmann, Gerboin, capitaines; Vachette, de Virieu, Vinson, Noll, lieutenants.

2° TROUPE

Petit état-major.

Ravier, tambour-major; Guyot, caporal-clairon.

1er bataillon.

Champain, Raichon, sergents-majors; Musard, Drougard, Amoui, Sénéchal, sergents; Boulanger, caporal; Picot, Caporossi, Monavou, Vadin, Gérard, Schlosser, Pett, Euzanne, Duhart,

Pommier, Vétillard, Iman, Paille, Strabach, Dassonville, soldats.

2e bataillon.

Saussy, Sautton, Barault, sergents-majors ; Creuzet, Maris, Fraillery, Morizur, Lucas, Saint-Michel, Cassiet, Somier, sergents ; Aimé, sergent-fourrier ; Haumant, caporal-fourrier ; Maige, Briard, Aulet, Forêt, Moreau, Foulon, caporaux ; Le Provost, clairon ; Finck, Plefer, Vack, Jaeck, Lemoine, Larcher, Delamare, Chantreux, Auburtin, Ledoux, Diot, Gannelle, Jourdan, soldats.

3e bataillon.

Cathala, Christen, Parpaitte, sergents-majors ; Pereney, Bry, Flock, Biéchel, sergents ; Wild, Primaux, Genin, Giverne, caporaux ; Munch, clairon ; Gasson, Hirtzlin, Michel, Pillement, Godefroy, Krœuter, Deymiers, Saucerotte, Carron, Volclair, Mouper, Pierrot, soldats.

Avant de poursuivre le récit des opérations, il convient de citer quelques faits particuliers qui doivent trouver ici leur place, car les noms des braves que ces actions honorent méritent de ne pas être oubliés et de vivre à jamais au régiment. Nous serons très sobre de ces citations, mais il en est trois parmi tant d'autres qui doivent être sauvés de l'oubli.

Krœuter, *soldat de 1re classe.*

Couché tout à l'extrémité de l'Éperon, il avait déjà sali plusieurs fusils et tirait consciencieusement en ajustant bien son homme et manquant rarement son coup, lorsqu'une balle lui fait à l'épaule une légère blessure ; sans se déranger, Krœuter continue à tirer, mais bientôt une nouvelle balle lui enlève son képi avec une forte mèche de cheveux et un morceau de peau ; notre homme trouve que ça n'est encore rien ; toutefois, comme le sang

qui coulait de sa blessure l'empêchait de viser, il prie le lieutenant de Virieu qui se trouvait à côté de lui de lui arranger son mouchoir autour de la tête, ce qui fut fait. Puis Krœuter se remet à fusiller les Prussiens de plus belle.

Peu après, comme il était en joue, une 3e balle vint lui briser les doigts de la main droite. Cette fois, le brave Alsacien se fâche tout rouge ; d'un bond, il est sur ses pieds et, frappant le sol avec la crosse de son fusil, tandis que sa main mutilée se tend menaçante vers l'ennemi, il s'écrie : « Ah ça, n.... de D...., on tire donc toujours sur les mêmes ici. »

Il fallut un ordre formel de son capitaine pour que Krœuter, qui voulait quand même continuer à combattre, quittât la place et fût se faire panser.

A la paix, il fut médaillé.

Deymiers, *soldat de 2e classe.*

Fut admirable de sang-froid tout le temps de l'action. Il ajustait sa hausse et visait avec le même calme qu'à un exercice de tir. « Il était réellement superbe et jamais je ne vis plus admirable soldat », m'écrit M. le lieutenant-colonel Gerboin qui, alors capitaine, le vit combattre à côté de lui.

Deymiers fut nommé caporal.

Passé dans un régiment provisoire, il fut tué au second siège de Paris, en combattant toujours avec la plus haute bravoure.

Morizur, *sergent.*

Voyant tomber blessé son capitaine, M. Le Joindre, il sort du bois dans lequel il était déjà rentré et, sans s'inquiéter des balles qui faisaient rage en cet endroit, il va

vers son officier, le ramasse et le charge sur ses épaules. Mais, presque aussitôt il le laisse retomber ; Morizur venait d'avoir le poignet fracassé par une balle ; presque au même instant, trois autres projectiles l'atteignent encore ; un lui brise le coude, un autre lui traverse l'épaule, le 3e lui laboure la cuisse gauche.

Se voyant dans l'impossibilité de sauver son capitaine, Morizur n'a plus qu'une idée, rejoindre sa compagnie et il se dirige péniblement vers le bois. En y entrant, il se trouve face à face avec un officier prussien qui, lui mettant son revolver sur la figure, lui dit en français : « Sergent, rendez-vous prisonnier de guerre ou je vous brûle la cervelle. » Morizur refuse et l'officier prussien voyant qu'il est blessé se contente de le prendre au collet et de le jeter par terre.

Peu après, Morizur était frappé à la tête par une cinquième balle.

Le sergent Morizur a été cité à l'ordre général de l'armée ; il eût été décoré alors si on ne l'avait cru mort.

Je dois au lecteur de lui achever l'histoire de ce brave sergent qui fut aussi un vaillant cœur.

Relevé le lendemain de la bataille par les Prussiens, il fut porté à Sarrebrück, où on lui fit l'amputation du bras droit. Renvoyé ensuite en France, il vint vers la fin de janvier rejoindre à Cette le dépôt du régiment.

Là, la première chose que fit Morizur fut de demander à repartir pour combattre encore. De pareils actes se passent de tout commentaire.

Je terminerai ce récit par l'extrait ci-après d'une lettre qu'il écrivait à cette époque à son capitaine. « Mon capitaine, je crois n'avoir pas encore assez mérité de la Patrie et je ferai tout mon possible pour pouvoir entrer encore dans l'armée active. J'ai déjà demandé de partir une fois

depuis mon arrivée au dépôt, mais le major m'a refusé...»

Morizur avait alors 24 ans et demi de services et il était médaillé depuis longtemps déjà. Ce fut seulement par décret du 8 septembre 1872, qu'il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur qu'il avait si noblement gagnée.

Il est mort en 1884 à Plouider, canton de Lesneveu (Finistère).

Reprenons maintenant le récit des événements. Nous avons dit plus haut que la 3e division reçut vers 10 heures et demie l'ordre de suivre la retraite des deux autres divisions du 2e corps. On devait se porter d'abord sur Forbach par Etzling et le bois de Creutzberg. Mais, à peine le régiment était-il engagé dans ce bois, que l'ordre fut donné de faire demi-tour et de se diriger sur Sarreguemines par Behren.

Par suite de ce mouvement de recul, il se mit dans la colonne une certaine confusion, les corps étant enchevêtrés les uns dans les autres. Arrivé à Behren, il ne fut plus possible d'avancer et on piétina sur place le restant de la nuit.

Le 7, dès les premières lueurs du jour, le mouvement de retraite fut repris. Après avoir traversé Sarreguemines, on fit halte à Woutswiller puis, après un repos dont nos hommes exténués avaient le plus grand besoin, on continua sur Puttelange où le régiment arriva vers 3 heures de l'après-midi.

Dans cette marche de 16 heures, après un combat acharné de 10 heures, le régiment avait montré tout ce que l'on pouvait attendre de lui et il pouvait être justement fier et prendre une large part des éloges que le commandant du 2e corps adressait à la suite de cette bataille

à ses troupes. « ..... Après avoir lutté tout un jour contre une armée entière, après avoir fait subir des pertes doubles des nôtres à un ennemi trop éprouvé pour oser vous poursuivre, vous avez supporté avec une constance et une fermeté non moins grandes que votre valeur, les fatigues et les privations d'une marche longue et pénible....[1]. »

La retraite continuait les jours suivants : le 8, le 63e couchait près d'Erstroff, le 9 à Remilly, le 10 près de Metz, à Mercy-le-Haut. Le 11, il était ramené plus en arrière sous le fort Queuleu et il y restait campé les 12 et 13.

Par décret du 12 août, le colonel Zentz était promu au grade de général de brigade. Ce fut dans les termes suivants que le colonel fit connaître au régiment par la voie de l'ordre, sa nomination :

« Par décret impérial du 12 août, le colonel Zentz est nommé général de brigade ; il doit sa promotion à la belle conduite du régiment au combat de Spickeren et il en exprime sa gratitude aux officiers, sous-officiers et soldats. »

Mais cette haute récompense ne fut pas la seule que reçut le régiment ; par arrêté du maréchal commandant en chef, le commandant Massa fut promu officier de la Légion d'honneur ; les capitaines Paissot, Violet, Touzet, Gerboin, le lieutenant Lacombe, le sergent-major Raichon furent nommés chevaliers ; les sergents-majors Champain et Sautton, les sergents Saint-Michel, Sommier et Cassiet, les soldats Strabach, Perenet, reçurent la médaille militaire.

En outre, les promotions suivantes furent faites dans le régiment : le lieutenant-colonel Griset fut nommé colonel ;

---

1. « Le 63e montra bien sa valeur dans la retraite de Spickeren à Metz. La confusion est inhérente aux opérations de cette sorte. Ce fut aux bataillons du 63e que se rallièrent les diverses fractions plus ou moins affaiblies de la 3e division. » (Lettre de M. le général Zentz d'Alnois, en date du 19 janvier 1836.)

les sous-lieutenants Ponge et Bittard-Ducluzeau furent nommés lieutenants; MM. Maucuer, adjudant, et Véron, sergent-major au corps, furent nommés sous-lieutenants.

Enfin, par décision du maréchal commandant en chef, furent cités à l'ordre général de l'armée du Rhin les officiers et le sergent dont les noms suivent : MM. Zentz, colonel, Braun, lieutenant, Bailly, capitaine, Le Joindre, capitaine, de Beurmann, capitaine, Morizur, sergent.

Dans un régiment, la gloire d'un seul appartient à tous; aussi, je crois devoir reproduire l'extrait ci-après du rapport du général de Laveaucoupet sur le colonel Zentz : l'éloge qu'il en fait rejaillit sur le régiment qui le seconda si bien :

« Il s'est particulièrement distingué à la bataille de Spickeren, lorsque le général Doëns blessé a dû laisser le commandement de la brigade. C'est à lui que je dois d'avoir pu rallier en arrière de la crête boisée située en avant de Spickeren, les bataillons du 40e de ligne et du 24e qui pendant toute la journée avaient défendu le bois. C'est là que, debout à quelques pas en arrière de ses hommes placés sur deux lignes et qui étaient couchés pour donner moins de prise à l'ennemi, il a tenu de 5 h. 30′ à 8 h. 30′ et résisté à toutes les attaques. Le colonel Zentz est un des quelques officiers qui m'ont permis de tenir la position. Il a été magnifique de sang-froid et de bravoure et cela pendant de longues heures. »

Le 14 août, le général Zentz remettait au colonel Griset le commandement du régiment. Mais le 63e ne perdait pas complètement son ancien colonel qui prenait le commandement de la 1re brigade, en remplacement du général Doëns, tué à l'ennemi.

DÉFENSE DE TOUL

(14 AOUT — 23 SEPTEMBRE)

Documents consultés : ***Journal des marches et opérations du régiment ; Journal officiel ; Journal militaire officiel ;*** **Rustow,** ***Guerre des frontières du Rhin ; la Guerre de 1870-1871,*** **Wachter ;** ***Guerre franco-allemande,*** **par le grand État-major prussien ;** ***les Forteresses françaises pendant la guerre,*** **lieutenant-colonel Provost, etc.**

Le décret du 14 juillet 1870 qui ordonna la formation d'un 4e bataillon dans les régiments d'infanterie et la circulaire du 15 pour l'application de ce décret disposaient que les dépôts des régiments se composeraient de 4 compagnies sous le commandement du major.

Ces 4 compagnies devaient être les 8es des 2e et 3e bataillons et deux compagnies à créer.

Dans les premiers jours d'août, le dépôt du 63e ainsi constitué à l'effectif de 10 officiers et 500 hommes, évacuant Épinal, venait occuper Toul. Il allait coopérer à la défense de cette ville avec 130 hommes de l'escadron de dépôt du 4e cuirassiers, 30 hommes de la gendarmerie et 25 artilleurs, 1 bataillon de mobiles de Nancy, 1 bataillon de mobiles de Toul et 410 hommes de l'artillerie de la garde mobile de la Meurthe.

La place disposait d'environ 71 bouches à feu de tout calibre.

Le major Huck en était gouverneur.

La composition du dépôt en officiers était la suivante :

MM. **Huot de Frasnois, major ;**
Rouquier, capitaine trésorier ;
Prévost, capitaine ;
Virrot, id. ;
Morel, lieutenant ;
Frey, sous-lieutenant ;
Rebrassier, id. ;
Karth, id. ;
Josué Sainte-Rose, médecin-major de 1re classe.

L'investissement de la place commença dès le 14 août ; ce jour-là, quelques cavaliers de la garnison envoyés en éclaireurs vers le Mont-Saint-Michel eurent un engagement avec une petite avant-garde prussienne qui crut pouvoir envoyer un parlementaire sommer la place de se rendre. Le commandant Huck se borna à cette laconique réponse : « *Repassez une autre fois.* »

Le 15, il eut de nouveau à décliner les sommations d'un deuxième parlementaire qui croyait probablement le moment venu de repasser.

Le 16, le général Zychlinsky arrivé la veille avec la 14e brigade du IVe corps, forte de 2 régiments d'infanterie, 1 de cavalerie, 2 batteries, 2 compagnies de pionniers et un équipage de pont léger, commença vers 11 heures à bombarder la ville avec deux batteries lourdes et une légère.

Forcé bientôt de reconnaître qu'un bombardement n'arriverait pas au résultat cherché, et d'autre part croyant avoir suffisamment ébranlé la défense par la violence de son feu, le général Zychlinsky lance vers midi et demi contre la ville ses colonnes d'attaque, pour essayer de s'en emparer de vive force.

Ces colonnes sont assaillies par un feu meurtrier de mousqueterie et des pièces de la place.

Cette attaque dura jusqu'à la nuit. Nos jeunes soldats se conduisirent bravement; leur feu calme et bien dirigé empêcha l'ennemi de franchir les fossés malgré les efforts qu'il fit pour y arriver.

Enfin, vers 7 heures, les Prussiens renonçant à la lutte se replient assez en désordre; cette journée leur coûtait 6 officiers et 44 hommes tués, 11 officiers et 129 hommes blessés; nos pertes s'élevèrent seulement à 8 tués et 16 blessés.

A la suite de cette attaque et du bombardement qui l'avait précédée et qui, tout en détruisant quelques maisons n'en avait incendié qu'une seule, le maire vint supplier le commandant Huck d'entrer en relations avec l'ennemi. Cet acte de faiblesse suivi de plusieurs autres et contre lequel protesta la majeure partie de la population a attiré, comme nous le verrons plus loin, au maire et au conseil municipal un blâme sévère du conseil d'enquête.

Il va de soi que le major Huck repoussa hautement toutes ses demandes.

Le 18 août, le 2e corps bavarois, franchissant la Moselle en amont de la ville, laissa devant elle un corps d'observation chargé en outre de construire des batteries sur les hauteurs environnantes.

Ils espéraient que le tir vigoureux et soutenu des pièces de campagne suffirait probablement pour amener la capitulation de la place.

Dans ces conditions, et en raison de l'importance plus grande chaque jour que les Prussiens attachaient à la possession de Toul, ils résolurent de brusquer une nouvelle attaque.

Dès le 22, la 11e division, commandée par le lieutenant-général Gordon, arrivait avec l'artillerie de corps (du VIe).

Pendant la nuit, ces troupes construisirent des épaulements de batteries sur les hauteurs au N.-E. de Chaudeney et au Mont-Saint-Michel.

Le lendemain 23, à 6 heures du matin, un parlementaire se présentait à la porte Moselle porteur d'une lettre du général Gordon demandant la reddition de Toul et offrant les conditions les plus honorables.

Le conseil de défense est aussitôt convoqué. Sa délibération ne fut pas longue et la réponse fut que la place ne se rendrait pas.

Alors commença un bombardement effroyable qui causa d'affreux ravages et incendia plusieurs maisons.

Vers 1 heure 30, le feu est suspendu; l'ennemi offre à nouveau si l'on veut lui livrer la ville les conditions les plus avantageuses; il va même jusqu'à proposer d'indemniser les habitants des dégâts faits à leurs maisons.

C'est en vain que le maire et le conseil municipal renouvellent leurs supplications, le commandant Huck ne veut rien entendre et repousse les offres qui lui sont faites; il profite en outre de cette suspension du feu pour faire réparer rapidement les ouvrages.

Le bombardement recommença alors et dura jusqu'à la nuit sans parvenir à éteindre le feu de nos pièces qui ne cessèrent de riposter vigoureusement.

En présence de ces échecs successifs, les Prussiens, comprenant que tous leurs moyens d'intimidation resteraient insuffisants, se décidèrent à envoyer devant Toul un matériel de siège.

Deux compagnies d'artillerie de forteresse furent appelées de Mayence et arrivèrent le 3 septembre, avec 25 pièces de siège provenant de Marsal.

Le 4 septembre, à la nouvelle de la capitulation de Sedan, le commandant des forces d'investissement adressa

au major Huck une nouvelle sommation. Ce dernier se borna à répondre qu'il ne consentirait à rendre la ville qu'autant qu'un général français lui en remettrait l'ordre écrit de l'Empereur.

Cependant, il devenait de toute nécessité pour les Prussiens de se rendre maîtres de Toul qui commandait une ligne ferrée dont la possession avait une grande importance pour eux au point de vue de leurs communications.

Aussi, le 8, le corps d'investissement était-il renforcé par une division d'infanterie (17e), une brigade de cavalerie, 7 batteries de campagne et deux compagnies de pionniers.

A partir du 10, le bombardement recommença et dura presque sans interruption pendant 13 jours, malgré les efforts héroïques de la défense pour lutter contre une artillerie d'une supériorité si écrasante.

Avec la grande portée de leurs canons, les Allemands croisaient leurs projectiles au-dessus de la ville, prenant à revers défenses et défenseurs.

Aucun abri n'était sûr; les remparts était intenables et peu à peu la ville se transformait en un monceau de décombres calcinés par l'incendie.

Cependant, l'énergie de nos hommes n'avait pas faibli; placés à un poste d'honneur, ils ne voulaient pas l'abandonner.

Mais le 23, à 5 h. 30′ du matin, l'ennemi ayant achevé ses préparatifs, 11 batteries dominantes armées de 62 bouches à feu accablent Toul de projectiles; de toutes parts éclatent des incendies que l'assiégé ne peut combattre à cause de l'intensité du feu.

Il fallut bien reconnaître alors que si la lutte n'était pas impossible, elle devenait du moins bien difficile.

Le conseil municipal renouvelle ses supplications ; mais ce ne fut qu'appuyé par un vote unanime du conseil de défense que le commandant Huck se décida vers 4 heures à faire hisser le drapeau blanc sur la cathédrale, après 49 jours de résistance.

Pendant la durée du siège, Toul avait reçu environ 12,000 bombes et obus; les pertes de la garnison s'élevèrent à 114 tués ou blessés ; la population eut 18 tués et 6 blessés.

La place obtint les conditions de Sedan ; toutefois, les gardes mobiles de Toul furent autorisés à rester dans leurs foyers.

Telle avait été l'énergie de la défense, que le duc de Mecklembourg, craignant un dernier accès d'héroïque folie, fit insérer dans la capitulation, à l'article 7, la clause suivante : « Si, comme cela est arrivé à Laon, un accident arrive au moment où les troupes allemandes entreront dans la place, toute la garnison sera à la merci de son Altesse Royale. »

Le Gouvernement déclara que la ville et la garnison de Toul avaient bien mérité de la Patrie.

Par décret des 27 juillet et 22 août 1871, les récompenses suivantes furent accordées au dépôt du 63e à l'occasion de la défense de Toul :

MM. Huot de Frasnois, major, Rouquier, capitaine trésorier, Josué Sainte-Rose, médecin-major, furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

La médaille militaire fut conférée aux sous-officiers, caporal et soldats dont les noms suivent :

Favereau, sergent-major ; Mathieu, sergent ; Rosiers, caporal ; Coste, Didier, Nusse, Boutront, Chevalier, Émery, Lejal, Ripoux, soldats.

Une décision présidentielle du 30 septembre 1871 cons-

titua un conseil d'enquête devant lequel furent envoyés les signataires de capitulations avec l'ennemi pendant la guerre de 1870-1871.

Le conseil, présidé par le maréchal Baraguey-d'Hilliers, se composait des généraux de division Charon, Thiry, d'Aurelle de Paladines, d'Autemarre d'Ervillé.

Nous croyons devoir reproduire ci-après l'avis du conseil en ce qui concerne la capitulation de Toul, car cet avis rend hommage à la bravoure de la garnison.

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 27 OCTOBRE 1871

(*Journal officiel du 6 mai 1872.*)

Le Conseil,

Vu le dossier relatif à la capitulation de la place de Toul,

Ouï le rapporteur,

Ouï M. le chef d'escadron Huck, commandant la place de Toul,

Après en avoir délibéré :

Considérant que la garnison de Toul était moins insuffisante par le nombre (2,290 hommes) que par sa composition, puisque en dehors de 500 hommes de troupe de ligne provenant du dépôt du 63e presque entièrement formé de recrues et d'hommes de la compagnie hors rang, de 130 hommes de l'escadron de dépôt du 4e régiment de cuirassiers, de 30 hommes de gendarmerie et de 25 artilleurs, elle se composait de bataillons et de batteries de la garde mobile, non habillés, non instruits, non disciplinés ;

Que la composition de cette garnison a déterminé le commandant de place à abandonner les dehors dès le lendemain du jour où l'ennemi a été signalé devant la ville, et, par cet abandon, a provoqué l'attaque de vive force tentée le 16 et heureusement repoussée, mais a permis plus tard à 6 Prussiens d'incendier le seul moulin qui pût servir à assurer la nourriture des habitants et a facilité la destruction du batardeau dont la conséquence a été l'abaissement du niveau des eaux du fossé ;

Que si la population a mérité des éloges par son bon esprit, il n'en est pas de même du maire, du conseil municipal et des

principaux habitants qui, dès le 16 août, demandaient la capitulation, demande renouvelée après chaque bombardement ;

Que, dans la pensée de ménager les propriétés voisines de la place, le feu de l'infanterie ne pouvant pas en chasser l'ennemi, le commandant de place n'a pas fait diriger sur ces points les feux de l'artillerie ;

Que les troupes et les habitants ont supporté avec courage et dévouement les bombardements multipliés faits par l'ennemi ;

Que le commandant du génie rend compte au conseil, le 23 septembre, que la place peut encore tenir 48 heures, mais que la brèche sera faite dans 24 heures ;

Que l'artillerie partage cette opinion ;

Est d'avis :

Que si le commandant est blâmable pour avoir rendu la place avant qu'il n'y eût été fait brèche, pour n'avoir pas détruit le matériel d'artillerie, les poudres et les munitions, et n'avoir pas mis les armes hors de service avant d'être livrées à l'ennemi ; d'autre part, il mérite des éloges pour avoir prolongé la résistance, malgré les instances réitérées du conseil municipal et les propositions très avantageuses de l'ennemi.

Pour extrait conforme :

Le Président du Conseil d'enquête,

Signé : Mal Baraguey d'Hilliers.

DÉFENSE DE PHALSBOURG

(10 AOUT — 12 DÉCEMBRE)

Documents consultés : *Journal des marches et opérations du régiment ; Journal officiel ; Journal militaire officiel ; les Forteresses françaises pendant la guerre de 1870-1871 ;* lieutenant-colonel Prévost ; *la Guerre des frontières du Rhin,* Rustow ; *la Guerre franco-allemande,* du grand État-major prussien ; renseignements fournis par MM. le major Mouline, le capitaine Icart, etc.

Un décret du 14 juillet 1870, ordonna la création, dans les régiments d'infanterie, d'un 4e bataillon à 4 compagnies. Une circulaire du 15 juillet, donnant les instructions pour l'application du décret, disposait que ce 4e bataillon serait formé avec les 7es compagnies des 3 bataillons existant alors et la 8e compagnie du 1er bataillon.

Cette nouvelle organisation fut immédiatement appliquée au 63e et notre 4e bataillon se trouva par suite composé ainsi qu'il suit :

Darbour, *chef de bataillon.*
De Geoffroy, *capitaine adjudant-major.*

1er bataillon,	7e compagnie.		T	Bidot, capitaine.
				Caron, lieutenant.
				Pujol, sous-lieutenant.
1er —	8e	—	Z	Valentini, capitaine.
				Mouline, lieutenant.
				Legrand, sous-lieutenant.
2e —	7e	—	Y	Giuganti, capitaine.
				Bardin, lieutenant.
				Icart, sous-lieutenant.

3e bataillon, 7e compagnie. C.	Goy, capitaine.
	Bréchin, lieutenant.
	N....., sous-lieutenant.

Le 4 août, notre 4e bataillon quittait Épinal pour aller tenir garnison à Phalsbourg où il arrivait le même jour.

Dès son arrivée dans cette place, il prenait part aux travaux qui avaient pour but de la mettre en état de résister à un siège qui ne pouvait tarder.

A la suite de la bataille de Wœrth, Phalsbourg reçut quelques isolés de l'armée du maréchal Mac-Mahon qui portèrent sa garnison à environ 1,300 hommes.

Le noyau de cette troupe était formé par notre 4e bataillon (500 hommes); le reste appartenait aux mobiles de la Meurthe, aux isolés de l'armée de Mac-Mahon et comprenait en outre une cinquantaine d'artilleurs pour servir 65 bouches à feu, dont 12 seulement étaient rayées.

Il n'y avait que 3 officiers d'artillerie, et le génie se réduisait à 1 capitaine et 4 sapeurs.

Mais si les ressources étaient restreintes, les officiers et nos hommes étaient pleins d'énergie et de zèle et tout disposés à faire même l'impossible pour seconder le gouverneur de la place, le brave commandant Taillant.

Sans vouloir ici rien enlever à la gloire du commandant Taillant, sans vouloir en rien diminuer son mérite qui fut très grand, il me sera pourtant permis de dire qu'il trouva dans le capitaine de Geoffroy un auxiliaire précieux et que leurs deux noms doivent être inséparables dans l'histoire de cette belle défense.

Le capitaine de Geoffroy fut en quelque sorte l'âme de la résistance; c'est lui qui régla toutes les sorties, quand il n'en prit pas le commandement. Grand patriote, homme

de cœur, à tous les sentiments les plus nobles et les plus élevés, il joignait une modestie dont rien n'approchait.

Le capitaine de Geoffroy est mort à Cette, le 29 juin 1873, frappé en plein cœur par les désastres de la Patrie.

Il n'est que juste de lui payer dans l'historique du régiment un suprême hommage, écho bien affaibli du respect, de l'estime et de l'admiration de ceux qui l'ont connu.

Dès le 10 août, le XIᵉ corps prussien venait investir la place qui fut tout d'abord sommée de se rendre. Le commandant Taillant refuse résolument ; menacé alors d'être bombardé, il se borne à répondre :

J'accepte le bombardement.

La chose ne se fit pas attendre et, à la nuit tombante, 60 bouches à feu envoyaient un millier d'obus dans la place.

Dans ce bombardement, le bataillon eut 2 tués et 15 blessés, dont le lieutenant Mouline.

A la suite de cette première tentative, les Prussiens confièrent l'investissement de la place à 1 régiment de fusiliers, 1 bataillon de chasseurs, 1 escadron de cuirassiers.

Ces troupes tentèrent le 12 une attaque de vive force qui fut vigoureusement repoussée, ce qui ne les empêcha pas de demander de nouveau la capitulation de la place.

La réponse ne pouvait être douteuse et les Allemands n'insistèrent pas.

Ils pensèrent alors arriver à un meilleur résultat en ayant recours à un bombardement énergique.

Dans ce but, un second régiment d'infanterie fut adjoint aux troupes chargées de l'investissement, l'artillerie du VIᵉ corps s'approcha de la place et, le 14 août, à 7 h. 30′ du matin, 10 batteries ouvraient le feu sur la ville, à une

distance de 3,300 à 4,000 pas, et le continuaient sans interruption jusqu'à 5 heures du soir.

Phalsbourg reçut dans cette journée plus de 1,800 projectiles.

L'artillerie de la défense servie par nos hommes avait fièrement soutenu la lutte; mais un tiers de la ville était incendié, un autre tiers presque entièrement démoli.

Cependant, les pertes en hommes étaient peu considérables; au bataillon, deux hommes seulement furent blessés.

Le soir, le commandant Taillant fut sommé pour la 3e fois d'avoir à livrer la ville.

On lui offrait tous les honneurs de la guerre, et même des voitures pour conduire la garnison à Nancy. Il fut un moment alors question d'entrer en pourparlers avec l'ennemi; mais le capitaine de Geoffroy ayant déclaré que celui qui sortirait de la place pour aller parlementer avec l'ennemi n'y rentrerait pas, tout le monde se rangea à son avis et la sommation n'eut pas plus de succès que les précédentes.

Les Allemands, « forcés de reconnaître que l'on ne pourrait venir à bout de la place avec des pièces de campagne », laissèrent alors devant la ville pour la bloquer 2 bataillons de ligne et un escadron de dragons qui furent relevés les 18 et 19 août par 3 bataillons de landwehr de Thuringe, auxquels on adjoignit un escadron de cavalerie.

Ces quelques jours qui suivirent le bombardement du 14 apportèrent donc à la défense un peu de répit; on en profita pour exécuter quelques travaux de défense et pour consolider et améliorer les abris existants.

Mais le commandant Taillant et son conseil de défense n'entendaient pas se tenir immobiles dans la place, ni laisser l'ennemi s'installer tranquillement dans ses lignes.

Voyant qu'il hésitait à s'aventurer près de la ville, on résolut d'aller à lui.

Le 24, notre 4e bataillon, appuyé par quelques compagnies de mobiles fit une sortie pour procéder à l'abattage des arbres qui couvraient la porte d'Allemagne et gênaient la défense. Pendant que cette opération s'effectuait, le lieutenant Mouline poussait une reconnaissance contre les Baraques du bois de Chênes et en ramenait plusieurs têtes de bétail.

Le 25, une sortie sur Mittelbronn eut le même résultat heureux.

Le 26, une nouvelle sommation était adressée par les Prussiens au commandant Taillant qui se borna cette fois à y répondre par une vive canonnade et, le lendemain vers midi, il faisait faire une nouvelle sortie contre les villages des Baraques du bois de Chênes d'où l'on délogeait les grand'gardes prussiennes.

Dans cette sortie, le soldat Juif se fit remarquer par son sang-froid et son dévouement en rapportant dans la place un homme mortellement blessé.

Cet acte lui valut d'être nommé le jour même caporal.

Le 30 août, une nouvelle batterie d'artillerie vint renforcer les assiégeants et, dès le lendemain, ils commençaient à bombarder encore la ville; mais, notre artillerie ripostait sur-le-champ avec beaucoup de vivacité, obligeait à plusieurs reprises les pièces prussiennes à changer d'emplacement et finalement les réduisait au silence.

Le 3 septembre, une nouvelle sommation était encore adressée au commandant Taillant auquel l'ennemi faisait en outre connaître la bataille de Sedan et ses conséquences.

Mais le commandant, tout en mettant en doute l'exactitude du renseignement fourni par les Prussiens, répondait fièrement que sa résolution de défendre la place jusqu'à

la dernière extrémité n'avait absolument rien à voir avec la captivité de l'Empereur.

Après quelques journées données au repos et aux travaux de défense, les sorties recommencèrent.

Dans la nuit du 13 au 14 septembre, une sortie importante fut dirigée sur le village de Buchelberg, dans le but d'en ramener les bestiaux que l'on savait s'y trouver.

Pendant que des trois sections composant l'avant-garde, deux tourneraient le village, la troisième devait en le traversant vivement se porter à la sortie pour empêcher les renforts d'arriver aux Prussiens.

La barricade qui défendait l'entrée est enlevée à la baïonnette; mais bientôt, une fusillade épouvantable partant des fenêtres, des portes, des toits, vient coucher par terre pas mal des nôtres : mais l'élan est donné; les Prussiens sont chassés et le village enlevé.

Lorsque l'opération fut achevée, à la sonnerie « en retraite », nos hommes se replient : ce fut alors pour l'ennemi le signal d'une poursuite acharnée qui fut contenue par les sections de MM. Mouline et Icart.

Pour punir les défenseurs qui non seulement ne voulaient pas capituler, mais encore les tenaient presque journellement en haleine par leurs sorties, les Prussiens bombardèrent à nouveau la ville, le 15 septembre, sans obtenir toutefois de brillants résultats.

La situation se maintint ainsi sans grands changements pendant les mois d'octobre et de novembre; dans la nuit du 24 au 25 de ce dernier mois, la ville fut bombardée une dernière fois de trois points différents : des Baraques des Trois-Maisons, au sud; des Quatre-Vents, à l'est, des environs de Wescheim, au nord.

La place riposta avec vivacité et finit par éteindre les feux de l'attaque.

Cependant, les approvisionnements commençaient à manquer, particulièrement le sel et la viande; il y avait encore du blé, mais on manquait de moyens de le moudre. Pour comble de malheur, la petite vérole se mit à faire de nombreuses victimes dans la ville.

Aussi, le 11 décembre, à bout de vivres, le commandant Taillant ne pouvant plus tenir, mais parfaitement décidé, bien appuyé qu'il était par un conseil de défense des plus énergiques, à ne pas capituler, fit, *à l'instigation du capitaine de Geoffroy,* enclouer tous les canons, scier les affûts, noyer les poudres, briser tous les fusils, et, sans se rendre, sans signer aucune capitulation, il ouvrit le 12 les portes de la place, se bornant à en aviser les Prussiens en leur faisant en même temps connaître qu'il avait détruit tout son matériel de guerre et qu'il ne demandait rien.

Il s'exposait ainsi volontairement et fièrement, sûr qu'il était de l'appui de la garnison et de la population, à toutes les conséquences d'une ville prise sans conditions.

Le Roi de Prusse, pour honorer la garnison dont la résistance avait été si héroïque et qui ne se rendait que contrainte par la famine, permit aux officiers de conserver leur épée.

Nous avons le devoir de conserver orgueilleusement au régiment le souvenir de la conduite de notre 4e bataillon dans la défense de Phalsbourg, *qui est un des épisodes les plus glorieux de la guerre franco-allemande.*

Cette conduite est attestée par trois documents qui doivent être pour nous impérissables.

1° Le premier, le plus précieux peut-être et certainement le plus touchant est la couronne offerte par les habitants de Phalsbourg au 63e; douloureux témoignage de reconnaissance d'une brave ville qui nous doit d'avoir

retardé dans la mesure du possible le moment où elle devait être foulée aux pieds par les troupes allemandes.

Cette couronne, voilée d'un crêpe, est déposée dans la salle d'honneur du régiment.

Elle est formée par deux épaisses branches de myosotis réunies par un ruban de soie rouge terminé à ses extrémités par des glands d'or.

Sur le ruban, se détache en lettres d'or cette simple inscription :

Phalsbourg, Saverne, 1870 — 63e de ligne.

2° Le deuxième document que nous devons conserver est la décision du conseil d'enquête sur la reddition de Phalsbourg.

Nous nous faisons une gloire de reproduire textuellement l'extrait ci-après du procès-verbal de la séance du 12 avril 1872. (*Journal officiel* du 8 mai 1872.)

Le Conseil d'enquête,

Vu le dossier relatif à la reddition de la place de Phalsbourg ;

Sur le rapport qui lui en a été fait ;

Après en avoir délibéré ;

Exprime comme il suit son avis motivé sur ladite reddition :

La place de Phalsbourg avait une garnison de 1,252 hommes, composée du 4e bataillon du 63e de ligne, du 1er bataillon de la garde nationale mobile de la Meurthe et de 52 artilleurs. A cette garnison se joignirent 28 hommes du 96e de ligne et environ 200 traînards et malades provenant des corps qui avaient combattu à Frœschwiller.

Les remparts étaient en bon état et armés de 65 bouches à feu. La place était bien approvisionnée en munitions d'artillerie et possédait 2,778,000 cartouches d'infanterie.

Malheureusement les vivres n'étaient pas en quantité suffisante pour lui permettre une résistance de plus de 4 mois.

Investie le 10 août et sommée de se rendre, elle refuse. Bom-

bardée le même jour, elle tient bon. L'ennemi fit à la garnison l'offre de sortir avec armes et bagages et de rejoindre l'armée française. Le commandant Taillant, soutenu par un conseil de défense énergique, rejeta ces propositions.

La place répondit victorieusement au feu de l'ennemi, la garnison fit des sorties heureuses ; en vain, les bombardements renouvelés détruisirent-ils le tiers de la ville ; rien ne put ébranler le courage de ses défenseurs.

Mais les jours de résistance étaient comptés.

Après 4 mois de défense, n'ayant plus de vivres pour la prolonger, le commandant Taillant, de l'avis du conseil, et ne s'inspirant que de l'intérêt du pays, détruisit son artillerie, ses munitions, ses fusils, tout enfin ce que l'ennemi pouvait utiliser dans la suite de la guerre ou présenter comme trophée ; puis, l'œuvre de destruction complètement terminée, le commandant fit ouvrir les portes de la place et prévint l'ennemi qu'il se rendait à discrétion.

Une telle conduite est on ne peut plus honorable.

L'ennemi, pour le reconnaître et sans que rien lui eût été imposé par une capitulation, accorda aux officiers de conserver leur épée et leurs bagages, aux soldats, leur sac, et les autorisa à choisir les villes où ils devaient se rendre prisonniers.

Le Conseil :

Considérant que dans la défense de la place qui lui avait été confiée, le commandant Taillant a rempli tous les devoirs prescrits par le décret du 13 octobre 1863 ; que par sa fermeté, son énergie, il a su maintenir la discipline dans la garnison ; que par une bonne et judicieuse organisation il a suppléé à l'insuffisance du personnel d'artillerie ;

Est d'avis que le commandant Taillant et son conseil de défense méritent des éloges.

Pour extrait conforme :

Le Président du Conseil d'enquête,

Signé : M^{al} BARAGUEY D'HILLIERS.

« Ceux qui connaissent l'histoire de la dernière guerre peuvent affirmer que deux places fortes ont été défendues avec courage, intelligence et sans reproches pour leurs

gouverneurs : Phalsbourg et Bitche. Ces gouverneurs étaient Taillant et Teyssier.

« Ni l'un ni l'autre n'a de statue sur la place publique, mais tous deux ont leur nom gravé dans le cœur des vrais soldats et des vrais patriotes. » (Général Ambert.)

Nous le répétons bien haut, il convient d'y ajouter le nom du capitaine de Geoffroy.

3° En même temps que paraissait cet extrait du procès-verbal du conseil d'enquête, le *Journal officiel* du 8 mai 1872 publiait, en tête de sa partie officielle, le rapport suivant adressé au Président de la République par le Ministre de la guerre.

Versailles, le 3 mai 1872.

Monsieur le Président,

Le Conseil d'enquête devant lequel l'officier qui exerçait les fonctions de commandant supérieur à Phalsbourg pendant la dernière guerre, a été envoyé en exécution des prescriptions de l'article 264 du décret du 13 octobre 1863, a, dans sa séance du 10 avril dernier, émis au sujet de la reddition de cette place, l'avis ci-après :

Le Conseil :

Considérant que, dans la défense de la place qui lui avait été confiée, le commandant Taillant a rempli tous les devoirs prescrits par le décret du 13 octobre 1863 ;

Que par sa fermeté, son énergie, il a su maintenir la discipline dans la garnison ;

Que par une bonne et judicieuse organisation il a suppléé à l'insuffisance du personnel d'artillerie ;

Est d'avis que le commandant Taillant et son Conseil de défense méritent des éloges.

D'après ce qui précède et conformément aux dispositions de l'article 257 du décret précité du 13 octobre 1863, j'ai l'honneur de vous proposer :

1° De conférer à M. le lieutenant-colonel Taillant le grade de commandeur dans la Légion d'honneur ;

2° De décider que l'avis précité du Conseil d'enquête sera mentionné dans les états de services de MM. le lieutenant-colonel Taillant et des officiers qui composaient avec lui le conseil de défense de la place de Phalsbourg, savoir :

MM. **Darbour**, *chef de bataillon au 63e régiment d'infanterie de ligne.*

Villatte, chef de bataillon, commandant le 1er bataillon de la garde nationale mobile de la Meurthe.

Desmares, capitaine de 1re classe du génie, commandant le génie de la place.

Thomas, capitaine en 1er d'artillerie, commandant l'artillerie de la place.

Dejean, capitaine en 1er d'artillerie.

De Geoffroy, *capitaine adjudant-major au 63e régiment d'infanterie de ligne.*

Veuillez agréer, etc.

Le Ministre de la guerre,

Général E. DE CISSEY.

Approuvé :

A. THIERS.

Pour terminer cet historique de la défense de Phalsbourg, nous dirons qu'un décret du 17 mai 1871, devançant la décision du conseil, avait fait les nominations et promotions ci-après dans la Légion d'honneur et la Médaille militaire dans notre 4e bataillon :

Darbour, chef de bataillon, et Giuganti, capitaine, furent promus officiers de la Légion d'honneur.

De Geoffroy, capitaine adjudant-major ; Bidot, capitaine; Valentini, capitaine; Goy, capitaine; Bréchin et Bardin, lieutenants, furent nommés chevaliers.

Boob, sergent-major; Morlot, Masson, Le Baillif, Millerioux, Michaud, Beaulieu, Edard, sergents; Juif, capo-

ral ; Venaut, Kieffer, Claudet, Romagny, Valade, soldats, reçurent la médaille militaire.

Le décret qui conféra la décoration ou la médaille à ces officiers, sous-officiers et soldats porte en regard du nom de chacun d'eux la mention : *S'est particulièrement distingué au siège de Phalsbourg.*

Colonel GRISET (Henri-Alexis)

12 août 1870

Né le 7 septembre 1814 à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais). — Élève à l'École spéciale militaire, le 10 novembre 1835. — Sous-lieutenant au 39e régiment d'infanterie, le 1er octobre 1837. — Lieutenant au 39e régiment d'infanterie, le 27 décembre 1840. — Capitaine au 39e régiment d'infanterie, le 20 octobre 1845. — Chef de bataillon au 2e régiment d'infanterie légère, le 18 octobre 1851. — Chef de bataillon au 77e régiment d'infanterie, le 1er janvier 1855. — Lieutenant-colonel du 2e régiment de tirailleurs algériens, le 12 août 1864. — Passé au 63e régiment d'infanterie, le 25 août 1864. — Colonel du 63e régiment d'infanterie, le 12 août 1870. — Admis à la pension de retraite par décret du 6 décembre 1874.

Campagnes : 1851, France; 1854, 1855, Orient; 1864, 1865, Afrique; 1870, contre l'Allemagne; 1871, 1872, 1873, 1874, Afrique.

Décorations. — A reçu la Médaille de S. M. la Reine d'Angleterre (Crimée); Chevalier de la Légion d'honneur, 30 décembre 1857; Officier, 11 août 1867; Commandeur, 11 octobre 1873.

SOUS METZ

Il nous faut reprendre maintenant le récit des événements à partir du 14 août et achever de gravir le calvaire qui devait se terminer si douloureusement le 28 octobre par la capitulation de Metz.

Ce fut, avons-nous dit précédemment, le 14 août que le colonel Griset prit le commandement du régiment.

Les beaux jours de grande lutte sont passés pour le 63e; la bataille de Spickeren seule lui a permis de témoigner de sa vaillance et de faire flotter fièrement au vent des balles et des obus son glorieux drapeau.

Maintenant, dans un rôle plus obscur, il se rendra encore utile, mettant au service de la Patrie tout son dévouement, toute son abnégation, jusqu'au jour où, succombant

par un enchaînement inouï de circonstances malheureuses, il se verra conduit prisonnier et décimé en Prusse, sans que l'occasion lui eût été donnée de se mesurer encore une fois avec ceux auxquels, le 6 août, il avait si rudement fait sentir sa valeur.

Mais n'anticipons pas sur les événements.

Je dois au lecteur toute la vérité ; si dure et si pénible qu'elle soit, je la lui dirai.

Le 14 août, dans l'après-midi, s'engageait le combat de Borny ; le régiment reçut l'ordre de se tenir prêt à marcher, mais il ne fut pas appelé.

Dans la soirée, le 3e bataillon était dirigé sur le fort de Bellecroix, les 1er et 2e sur le fort Saint-Julien. Le 18, le 3e bataillon rejoignit au Saint-Julien, emplacement définitivement assigné au 63e. La 3e division du 2e corps avait en effet été dissoute et répartie dans les forts et la place de Metz dont elle devait former la garnison de défense.

Il y resta à peu près inactif jusqu'à la capitulation.

Une seule fois, le 23 septembre, il prit les armes pour protéger la retraite des troupes, lors de la sortie sur Chieulles, mais il ne fut pas engagé.

En dehors de cette action, tout se borna à des échanges journaliers de coups de fusil aux avant-postes.

On a pu lire ailleurs le récit des souffrances morales et physiques de cette vaillante et héroïque armée, enfermée dans Metz ; nous ne reproduirons donc pas ici ces tableaux navrants, non parce qu'ils doivent être oubliés ; nous devons au contraire en garder le souvenir au plus profond de nos cœurs, comme une plaie toujours saignante qui ne peut être cicatrisée que par le sang de la revanche ; non, nous n'en parlerons pas, mais uniquement parce qu'ils aboutiraient forcément à une discussion, pour ne pas dire plus, des faits accomplis.

Le 19 octobre, un arrêté du maréchal venait récompenser le régiment et de ce qu'il avait fait à Spickeren et de son dévouement au fort Saint-Julien. Les capitaines de Beurmann et Le Joindre, les lieutenants Vendelobe et Braun étaient nommés chevaliers de la Légion d'honneur; cinq médailles militaires furent en outre attribuées au régiment.

Nous arrivons maintenant au moment de la capitulation, à l'épisode le plus douloureux de l'historique du régiment : je veux parler de la remise du drapeau.

Quelle que soit la tristesse de ce sujet, quelque pénible que ce puisse être, je considère comme un devoir de ne rien cacher de la vérité, telle qu'elle résulte du récit des témoins oculaires.

Le 27 octobre, à 11 heures du soir, le colonel Griset recevait l'ordre ci-après que je copie textuellement, l'ayant sous les yeux[1] :

ARMÉE DU RHIN

2e CORPS
3e DIVISION
1re BRIGADE

N° 188.

Mon cher Colonel,

Veuillez vous conformer à l'ordre ci-dessous que je vous adresse textuellement :

« Copie d'une dépêche confidentielle reçue à 9 heures du soir par le général commandant la 3e division :

« Montigny, le 27 octobre 1870.

« Mon cher Général,

« Monsieur le Maréchal commandant en chef ordonne que les aigles de nos régiments d'infanterie soient recueillies demain ma-

1. Communiqué par M. le colonel Griset.

tin par les soins du général commandant l'artillerie, et transportées à l'arsenal de Metz, *où elles seront brûlées.*

« Ces aigles enveloppées de leurs étuis seront emportées dans un fourgon fermé que M. le général Gagneur fera passer à votre quartier général, vers 6 heures.

« Prévenez les colonels et veuillez donner des ordres pour qu'ils se conforment à ces prescriptions quelque pénible que soit le sacrifice.

« *Le Général commandant le 2e corps d'armée,*

« Signé : FROSSARD. »

Pour copie conforme et notification à Messieurs les généraux de brigade.

Le Général commandant la 3e division du 2e corps,

Signé : DE LAVEAUCOUPET.

Pour copie conforme et notification à Messieurs les colonels.

Le Général commandant la 1re brigade de la 3e division,

Signé : ZENTZ.

(A Monsieur le colonel commandant le 63e d'infanterie.)

En conséquence de cet ordre, le colonel fit, le 28 de grand matin, appeler M. Piton, sous-lieutenant porte-drapeau du régiment, et lui prescrivit de porter le drapeau au quartier général de la division, où les aigles de la division devaient être réunies et où un fourgon d'artillerie devait venir les prendre pour les transporter à l'arsenal. Il devait s'en faire délivrer un reçu.

Le porte-drapeau fit alors placer le drapeau dans une des voitures régimentaires et, escorté par deux sergents, il se dirigea vers le quartier général de la division.

Cependant, l'heure avançait, et le fourgon d'artillerie n'arrivait pas. Ce que voyant, le général de Laveaucoupet fit servir à déjeuner aux trois porte-drapeau qui se trouvaient là.

Ces messieurs finissaient à peine de déjeuner lorsque le fourgon arriva enfin. Il était escorté par un lieutenant d'artillerie qui déclara qu'après avoir reçu les drapeaux, il devait, sous sa propre responsabilité, les déposer à l'arsenal.

D'un avis unanime, les trois officiers déclarèrent qu'ils accompagneraient le fourgon pour assister à l'incinération de leurs drapeaux. Toutefois, ils ne crurent pas pouvoir faire semblable démarche sans la soumettre au général de division.

Ce dernier les approuva, en ajoutant : « Si j'étais chef de corps, je sais bien ce que j'aurais à faire. »

Arrivé à l'arsenal, le lieutenant d'artillerie alla prévenir le directeur que les porte-drapeau désiraient voir brûler devant eux les drapeaux de leurs régiments et qu'ils ne les remettraient que si on leur donnait cette satisfaction.

La réponse du directeur fut qu'il avait reçu l'ordre de conserver les drapeaux et non de les brûler.

Dans ces conditions, les porte-drapeau refusèrent de livrer leurs aigles et rejoignirent leurs régiments.

A son retour au fort Saint-Julien, M. le sous-lieutenant Piton rendit compte au colonel de ce qui s'était passé.

Une discussion fort vive s'engagea alors. Devait-on détruire le drapeau du régiment devant tous les officiers, ce qui permettrait au colonel de répondre à l'ordre reçu le matin qu'il l'avait exécuté lui-même ; devait-on profiter de la bonne volonté des parents d'un officier du régiment, domiciliés à Metz, qui avaient offert de cacher le drapeau chez eux jusqu'à la paix ?

Le colonel pensa que quelque dur que fût le sacrifice, il était de son devoir de se conformer strictement à l'ordre reçu d'envoyer le drapeau à l'arsenal.

En conséquence, il intima au porte-drapeau l'ordre de

repartir sur l'heure déposer le drapeau à l'arsenal et d'en tirer reçu.

. . . .

. . . .

Avant de clore ce triste épisode, je dois mentionner un fait qui n'a toutefois pas grande importance en présence du résultat final, si douloureux. L'ordre de faire porter le drapeau à l'arsenal pour y être brûlé ayant été connu par quelques rares officiers du régiment, ceux-ci allèrent, avant qu'on l'emportât, déchirer quelques lambeaux de l'étamine qu'ils voulaient conserver comme souvenir.

Le 29 octobre, le fort Saint-Julien était remis aux Prussiens; le 63e était prisonnier de guerre; ses hommes allaient gémir pendant près de 6 mois dans les casemates allemandes, courbés sous une discipline de fer, mal nourris, manquant de tout, pendant que de son côté, la France foulée aux pieds, mise en coupe réglée, donnait jusqu'à son dernier enfant pour pouvoir s'écrier du moins elle aussi en tombant : « Tout est perdu, fors l'honneur ! »

Non, tout n'est pas perdu, et l'honneur moins encore que tout le reste; vienne le grand jour de la revanche, et alors tout sera reconquis.

« N'oublions pas, n'oublions jamais la funèbre série de défaites qui va de Reichshoffen à Héricourt, mais rappelons-nous aussi la longue série de nos victoires sur la race germanique depuis Bouvines jusqu'à Fleurus. »

Une circulaire du 24 juillet 1871 prescrivit la fusion des régiments de marche créés pendant la guerre avec les anciens régiments de ligne.

En exécution de ces prescriptions, le 63e de marche vint se fondre à Cette dans le 63e de ligne.

Le passé bien court de ce régiment composé de braves gens qui luttèrent jusqu'au bout pour l'indépendance et l'intégrité de la Patrie nous appartient donc et nous devons raconter, quoique très sommairement, dans cet historique, leurs luttes, ne serait-ce que pour rendre hommage à leur dévouement, à leur abnégation, à leurs atroces souffrances.

LE 63e DE MARCHE A L'ARMÉE DE L'EST

La création du 63e de marche, commencée à Besançon par le général Rolland, le 28 novembre 1870, fut approuvée par décret du 13 décembre.

Ce régiment, placé sous les ordres de M. le lieutenant-colonel Desveaux de Lif, eut, comme chefs de bataillon, MM. Cartillier, Balmitgère et Gaillard. Les dépôts qui fournirent les éléments de sa formation furent : pour le 1er bataillon, le 78e ; pour le 2e bataillon, le 84e ; pour le 3e bataillon, le 85e.

A peine formé, le régiment est mis en marche dès le 3 janvier 1871 ; il est dirigé sur Baume-les-Dames, où il doit rejoindre une colonne chargée de protéger le flanc

droit du 24e corps auquel il va désormais appartenir (division d'Ariès).

Le 5, le 63e marche sur Courchaton, puis de là sur **Arcey**, qu'il atteignait le 11 après un engagement heureux avec l'ennemi.

Le 13, l'armée se dirige sur Montbéliard et vient bientôt se heurter sur la Lisaine aux troupes allemandes qui couvrent le siège de Belfort et auxquelles elle va livrer cette bataille de trois jours qui est la bataille d'**Héricourt.**

Le 63e a été dirigé de Saint-Julien sur le plateau boisé de Viant, où les 15 et 16 il est vivement engagé ; le 17, il fait partie des troupes qui attaquent le village de Bettoncourt.

L'effort fait dans cette dernière journée épuisa complètement l'armée déjà si rudement éprouvée par la persistance du froid qui ajoutait aux souffrances de nos pauvres soldats et aux privations que leur imposait l'extrême difficulté des subsistances.

La retraite fut alors décidée.

Au début, le 63e de marche fut à l'arrière-garde. Serré de près par l'ennemi au village de Clerval, il est repoussé sur la rive gauche du Doubs. Heureusement, la rupture du pont empêcha les Allemands de pousser à fond leur attaque.

Nous ne reviendrons pas ici sur les douloureux épisodes de cette retraite qui se poursuivit au milieu de souffrances sans nom, par un froid d'une rigueur épouvantable, aggravé par une misère atroce.

Le 1er bataillon fut rejeté en Suisse avec le reste de l'armée ; plus heureux, les 2e et 3e bataillons purent du moins éviter cet internement, ils se dirigèrent parallèlement à la frontière sur le pays de Gex.

De là, dirigés en Savoie, ils furent disséminés sur la

rive sud du lac de Genève, où, quelque temps après, ils procédèrent au rapatriement de leurs camarades plus malheureux qu'eux.

Voici quelques-unes des récompenses qui furent accordées au 63e de marche.

Commandant Cartillier, promu officier de la Légion d'honneur par arrêté du 11 mars 1871.

Capitaine Mairet, nommé chevalier de la Légion d'honneur (12 mars 1871).

Commandant Gaillard, capitaines Watrin et Hagelstein, nommés chevaliers de la Légion d'honneur (5 mai 1871).

Le même décret du 5 mai 1871 conféra la médaille militaire aux sous-officiers, caporaux et soldats ci-après : Borel, adjudant ; Aillos, sergent ; Grosclaude, sergent-fourrier ; Bajoulet, Monnier, caporaux ; Caillet, caporal-tambour ; Lacoste, Roussel, soldats.

Nous terminerons ici le récit de la guerre franco-allemande en ce qui concerne le 63e. Que de belles pages, mais que de pages tristes aussi ; que de courage, que de vaillance, que de dévouement et de malheurs !

Sombrer seuls n'eût rien été, mais sombrer avec la Patrie, la voir foulée aux pieds, la voir mutilée et se sentir impuissant, quelle terrible chose !

Ah ! nous aurons un jour une terrible revanche à prendre ; et ce jour-là, s'il plaît à Dieu, le 63e sera au premier rang.

Plus malheureux que d'autres, il a droit à un poste plus périlleux ; on lui a pris son drapeau et on lui doit de lui donner les moyens d'en enlever à son tour un à l'ennemi.

Mais ce qu'il lui faut, ce n'est pas un drapeau caché dans une casemate et furtivement dérobé ; non, c'est un drapeau conquis en plein jour, au grand soleil de la bataille, au milieu de la pluie des balles et des obus fauchant

les hommes comme des épis trop mûrs, et qu'il paiera largement de son sang, parce qu'il sera son honneur, au cri de : « 63e ! en avant ! »

Au moment de la déclaration de guerre, nous avons laissé le dépôt à Épinal. Nous avons vu que de ce dépôt, une partie avait formé le 4e bataillon envoyé à Phalsbourg, une autre partie avait été dirigée sur Toul.

Ce qui en restait, enlevant tout ce qui était possible de nos magasins à l'approche de l'ennemi, vint à Cette, où devait être réorganisé le régiment.

Pendant toute la durée de la guerre, il instruisit et forma rapidement des hommes qui furent versés dans divers régiments (59e et 75e de marche, 9e et 90e de ligne) au fur et à mesure qu'ils savaient à peu près tenir un fusil.

A la signature de la paix, l'œuvre de réorganisation fut reprise sur des bases plus sûres ; les officiers prisonniers de guerre ne tardèrent pas à rejoindre et, le 9 avril, le colonel Griset arrivait à Cette reprendre le commandement du régiment.

Le 10 avril, on formait rapidement, avec ce qu'il y avait alors d'hommes disponibles, un bataillon qui, sous les ordres du commandant Cartillier, était dirigé sur Versailles pour concourir au second siège de Paris.

Dès son arrivée, ce bataillon fut partagé entre les 76e et 85e régiments d'infanterie, cessant ainsi de représenter le 63e dans la répression d'une insurrection odieuse, la plus triste de notre histoire nationale. Nous nous bornerons à dire que le commandant Cartillier y fut mortellement blessé dans une attaque de nuit.

Le travail de reconstitution était à peine achevé que,

pour la 3e fois, le 63e recevait l'ordre de se rendre en Algérie. L'insurrection, forte de nos désastres, s'y était propagée comme une traînée de poudre, et le régiment eut l'honneur d'être désigné pour aller concourir à l'œuvre de pacification.

Le 24 juillet, nos bataillons quittaient Cette par les voies rapides; le 25, ils s'embarquaient à Toulon; les 27 et 28, ils débarquaient à Alger; le 28, le 1er bataillon était transporté à Orléansville, les 2e et 3e étaient provisoirement maintenus à Alger.

Mais dès le 30, le régiment est réparti dans de nombreux postes, afin de maintenir partout la tranquillité. Tandis que le 1er bataillon reste à Orléansville, le 3e à Alger, le 2e va occuper Dellys, Bordj-Menaïel, Tizi-Ouzou, la Villa Crosse et Azib-Zamoun.

Le 8 septembre, le 1er bataillon quittait Orléansville pour aller occuper Dra-el-Mizan et Palestro.

Le 29 octobre, le 2e bataillon se concentrait en entier à Dellys.

A part quelques détachements sans importance, nos bataillons conservèrent ces positions jusqu'en avril 1872.

1872

Le 20 avril, le régiment recevait l'ordre de se tenir prêt à quitter la province d'Alger pour se rendre dans celle de Constantine; il était embarqué le 26.

Le 27, le 1er bataillon était débarqué à Bougie d'où il devait se rendre ultérieurement à Sétif; les deux autres bataillons, débarqués le 29 à Stora, se dirigeaient sur Constantine où ils arrivaient le 4 mai.

A partir de ce moment, la tranquillité étant complète dans toute la province, le 63e tourna ses efforts vers la

protection à donner à la colonisation; des détachements furent envoyés à El-Méridj pour concourir aux travaux d'aménagement d'une pépinière établie en ce point; de nombreux travailleurs furent prêtés aux colons; enfin, le 63e mit en état une piscine de bains à Sidi-Mçid et rendit praticable, au milieu de difficultés presque insurmontables, le chemin qui y conduisait.

Une plaque commémorative scellée dans le roc, près de la cascade du Rummel, rappelle à la ville de Constantine le service qui lui a été rendu là par le régiment.

Un peu plus tard (novembre), le 63e fut encore appelé à construire la route de Bougie aux Beni-Mansourh.

Pendant ce temps, le 1er bataillon que nous avons vu débarquer à Bougie, était désigné pour faire partie de la colonne destinée à opérer dans le cercle de Bougie, sous les ordres du lieutenant-colonel Oudin.

Partie de Bougie le 16 mai, cette colonne achevait la pacification des tribus de la rive droite de l'Oued-Sahel, faisait rentrer les impôts de guerre, razziait les Kebouchs qui se refusaient à le payer, les Tassalents, et le 16 septembre, notre 1er bataillon prenait enfin à son tour le chemin de Constantine où il arrivait le 24, après 4 mois de marches et de fatigues incessantes.

A la fin de l'année, outre la garnison de Constantine, le régiment avait des détachements à Aïn-el-Bey, El-Méridj, Sétif, Bordj-bou-Arréridj.

1873-1874

La pacification étant complète dans l'Algérie, les troupes qui y avaient été appelées, rentrent en partie en France.

Le 63e est encore maintenu en Afrique; mais, par suite du départ de ces troupes, il est à nouveau morcelé et oc-

cupe, outre les postes mentionnés plus haut, ceux de Bou-Saâda, Mçilah, Djebel-Ouach.

Cette situation se maintint ainsi jusque vers la fin de l'année.

Par suite de la nouvelle organisation de la France en corps d'armée, le 63ᵉ est désigné en octobre pour faire partie de la 48ᵉ brigade, 24ᵉ division, 12ᵉ corps; son 4ᵉ bataillon est licencié et il reste formé à 3 bataillons de 6 compagnies et à 3 compagnies de dépôt. Ces dernières quittent Cette le 16 octobre pour aller tenir garnison à Périgueux. Le 21 novembre, le 3ᵉ bataillon reçoit à son tour l'ordre de se rendre dans cette ville. Il quittait en conséquence Constantine le 25.

Le régiment ainsi réduit en Afrique à 2 bataillons, fut plus concentré; les divers détachements furent rappelés et, à partir de ce moment, le 63ᵉ n'occupa plus que Constantine, Tebessa et Aïn-el-Bey.

Il en fut de même pendant l'année 1874.

Le 24 septembre de cette année, le régiment était appelé à rentrer en France et, le 20 octobre, il quittait cette ville, se dirigeant par étapes sur Philippeville, où il arrivait le 23.

Le 30, le 63ᵉ, embarqué sur le transport *l'Ardèche*, faisait voile vers Alger, y arrivait le 31 et en repartait le 3 novembre.

Débarqué à Toulon le 6, ce fut seulement le 11 qu'il arrivait à Marseille qui lui avait été assignée pour garnison, en attendant que les casernes qui se construisaient dans la 12ᵉ région fussent prêtes.

Le 18 décembre, le colonel Griset, admis à la pension de retraite, quittait le commandement du régiment.

Colonel HORCAT (Louis-François-Charles)

29 décembre 1874

Né le 21 septembre 1823 à Maubourguet (Hautes-Pyrénées). — Soldat au 14e régiment d'infanterie, le 26 janvier 1844. — Élève à l'École spéciale militaire, le 2 décembre 1845. — Sous-lieutenant au 10e bataillon de chasseurs, le 1er octobre 1847. — Lieutenant au 10e bataillon de chasseurs, le 18 août 1851. — Capitaine au 1er bataillon de chasseurs, le 20 novembre 1855. — Chef de bataillon au 94e régiment d'infanterie, le 13 août 1863. — Lieutenant-colonel au 9e régiment d'infanterie, le 30 août 1870. — Colonel du 63e régiment d'infanterie, le 29 décembre 1874. — Admis à la pension de retraite par décret du 10 mai 1881.

Campagnes : 1853, 1854, Rome; 1854, 1855, 1856, Orient; 1862, 1863, Mexique; 1870, 1871, contre l'Allemagne.

Citations. — Cité à l'ordre de l'armée pour s'être particulièrement distingué au combat du 2 mai 1855 devant Sébastopol. — Cité pour sa belle conduite au rapport spécial du général commandant en chef le corps expéditionnnaire du Mexique, à la suite de la prise du Pénitencier, le 29 mars 1863 (siège de Puebla).

Blessure. — Coup de feu à la jambe droite le 9 juin 1855, au siège de Sébastopol.

Décorations. — A reçu la Médaille de S. M. la Reine d'Angleterre; a reçu la Médaille du Mexique; Chevalier de la Légion d'honneur, le 5 mai 1855; Officier, le 25 mai 1863; Commandeur, le 12 juillet 1870.

Le 18 janvier, le colonel Horcat, nommé au commandement du régiment par décret du 29 décembre 1874, arrivait à Marseille.

Le 63e allait occuper cette ville jusqu'au 6 octobre 1876.

Cette période de temps n'est marquée par aucun événement important.

Il convient de mentionner toutefois la nouvelle organisation donnée en 1875 au régiment, puisque c'est celle qui le régit actuellement.

Le 10 avril, en exécution de la loi des cadres, le régi-

ment fut constitué à 4 bataillons de 4 compagnies, plus deux compagnies de dépôt.

Les 3 premiers bataillons avec l'état-major du régiment restent à Marseille ; le 4e bataillon et le dépôt sont maintenus à Périgueux.

Le 6 octobre 1876, les bataillons actifs quittaient Marseille et arrivaient à Périgueux le 7 novembre ; mais le régiment était aussitôt disloqué de nouveau ; tandis que l'état-major avec un bataillon et le dépôt s'installaient à Périgueux, 2 bataillons étaient dirigés sur Angoulême ; le 4e bataillon enfin allait tenir garnison à Paris.

Le 22 juin 1877, la portion du régiment stationnée à Périgueux quittait cette ville pour se rendre à Brive. Elle y était rejointe quelques jours après par les bataillons restés jusqu'alors à Angoulême.

A dater de cette époque, la vie du régiment s'écoule monotone et paisible. Du 21 août au 15 septembre 1877, il prend part pour la première fois aux grandes manœuvres d'automne, pâle image de la guerre qui lui permet cependant de montrer tout son entrain et tout son dévouement.

Il en fut de même du 13 septembre au 1er octobre 1879.

Le 15 mars 1880, le 63e quittait Brive pour venir à Limoges, conservant toujours son 4e bataillon détaché à Paris.

Ce fut à Limoges que, le 26 juillet 1880, le régiment reçut le drapeau qu'il a aujourd'hui.

Déjà, dès 1871, deux circulaires ministérielles avaient prescrit le remplacement provisoire des anciens drapeaux par d'autres en laine, sans cravate ni franges, et portant au centre l'indication du corps.

Ce fut seulement en 1880 que le Gouvernement résolut de distribuer solennellement à l'armée ses drapeaux.

Cette cérémonie fut fixée au 14 juillet.

Vers la mi-juin, le régiment en était officiellement informé et une députation composée du colonel, d'un capitaine, M. de Virieu, du porte-drapeau le sous-lieutenant Wild, d'un sous-officier et de trois soldats, était désignée pour aller recevoir le drapeau.

Ce fut une grande et belle fête nationale que cette distribution, à l'armée réorganisée, équilibrée, rétablie, après huit ans de travaux et d'efforts, des nouveaux drapeaux qui, la liant par les inscriptions qu'ils portent à la vieille et grande France, lui indiquent ses devoirs dans l'avenir et l'attachent d'une façon plus vivace à cette religion qui fait de si nobles et de si glorieux martyrs : la Patrie.

Ce fut sur l'hippodrome de Longchamps que, le 14 juillet, fut passée la revue par le Ministre de la guerre, en présence du Président de la République. Les troupes étaient placées sous les ordres du général Clinchant, gouverneur militaire de Paris.

En face des tribunes ordinaires du champ de courses, on avait élevé de l'autre côté des barrières une longue tribune. Elle se composait d'un pavillon central et de deux annexes, le tout splendidement décoré. Le pavillon central était destiné au Président de la République, aux présidents du Sénat et de la Chambre des députés, aux ministres, au corps diplomatique ; l'annexe de droite devait être occupée par le Sénat, celle de gauche, par la Chambre des députés.

Dès 11 heures, toutes les députations des corps de terre et de mer, divisés en 27 groupes, étaient disposées sur une seule colonne entre les deux tribunes, face à Bagatelle ; pendant ce temps, les troupes du gouvernement de Paris qui allaient être passées en revue se disposaient de la manière suivante :

L'infanterie sur trois lignes de colonnes parallèles à la

Seine et en arrière des tribunes officielles. L'artillerie sur deux lignes encadrant l'infanterie aux deux extrémités du terrain.

La cavalerie sur une seule ligne formée de régiments en colonne, en arrière de l'infanterie.

A midi et demi, le Président de la République, escorté par un escadron de cuirassiers entre sur le champ de courses ; les troupes présentent les armes, les tambours battent, les clairons sonnent, les musiques de tous les régiments jouent, tandis que l'artillerie du Mont-Valérien fait entendre sa voix puissante.

On eût dit alors d'un long réveil s'accusant par une immense clameur.

Pendant que le Président de la République montait sur l'estrade officielle, le maréchal Canrobert et le Ministre de la guerre, accompagnés du gouverneur de Paris, des commandants de corps d'armée, des généraux commandant les divisions de cavalerie indépendante, etc., suivis par un brillant état-major, venaient s'aligner en face de la tribune présidentielle.

Le Président de la République prononçait alors l'allocution suivante :

« Officiers, sous-officiers et soldats qui représentez l'armée française à cette solennité,

« Le gouvernement de la République est heureux de se trouver en présence de cette armée vraiment nationale que la France forme de la meilleure partie d'elle-même, lui donnant toute sa jeunesse, c'est-à-dire, ce qu'elle a de plus cher, de plus généreux, de plus vaillant, la pénétrant de son esprit et de ses sentiments, l'animant de son âme et reçevant d'elle, en retour, ses fils élevés à la virile école de la discipline militaire, d'où ils rapportent dans la vie civile le respect de l'autorité, le sentiment du de-

voir, l'esprit de dévouement avec cette fleur d'honneur et de patriotisme et ces mâles vertus du métier des armes si propres à faire des hommes et des citoyens.

« Si rien n'a coûté au pays pour relever son armée, rien n'a coûté à l'armée pour seconder les efforts du pays et, par l'application au travail, par l'étude, par l'instruction, par la discipline, elle est devenue pour la France une garantie du respect qui lui est dû et de la paix qu'elle veut conserver. Je vous en félicite et je vous en remercie.

« C'est dans ces sentiments que le gouvernement de la République va vous remettre ces drapeaux; recevez-les comme un gage de sa profonde sympathie pour l'armée; recevez-les comme les témoins de votre bravoure, de votre fidélité au devoir, de votre dévouement à la France qui vous confie, avec ces nobles insignes, la défense de son honneur, de son territoire et de ses lois. »

Des bravos prolongés partant de la tribune officielle et se propageant bientôt sur tout le champ de courses accueillent cette allocution, tandis que le maréchal Canrobert lançant son cheval vers la tribune venait saluer le Président de la République.

La distribution des drapeaux et étendards commença aussitôt après et, tout le temps qu'elle dura, cent coups de canon furent tirés de demi-minute en demi-minute par le Mont-Valérien.

Il se manifeste dans la foule un mouvement d'indescriptible enthousiasme quand on voit apparaître les premiers drapeaux faisant briller de nouveau, après tant d'années d'espoir et de travail, ce symbole du patriotisme national.

Toutes les têtes se découvrirent alors et toutes les poitrines jetèrent au-devant de l'avenir les cris de : « Vive la France, vive l'armée ! »

La distribution terminée, le Ministre de la guerre suivi d'un nombreux état-major passa la revue des députations, puis celle des troupes.

Cela fait, il vint se placer à la tête des députations et le défilé commença au milieu d'un enthousiasme qui ne faisait que s'accroître et au milieu duquel on sentait profondément vibrer la grande âme de la Patrie.

Jamais cérémonie plus émouvante, plus simple dans sa grandeur, ne remua plus profondément les spectateurs. On ne criait pas, on avait le cœur gros, la gorge serrée devant ces drapeaux flottants, image de la Patrie reconstituée.

Telle fut cette cérémonie à Paris; mais elle ne fut pas la seule et le régiment devait avoir aussi sa fête.

Le drapeau avait été remis solennellement à une députation; il allait être remis avec non moins de solennité au régiment lui-même.

Ce fut le 25 juillet que cette distribution nouvelle eut lieu.

Depuis la veille, toutes les dispositions avaient été prises pour lui donner tout l'apparât qu'elle comportait.

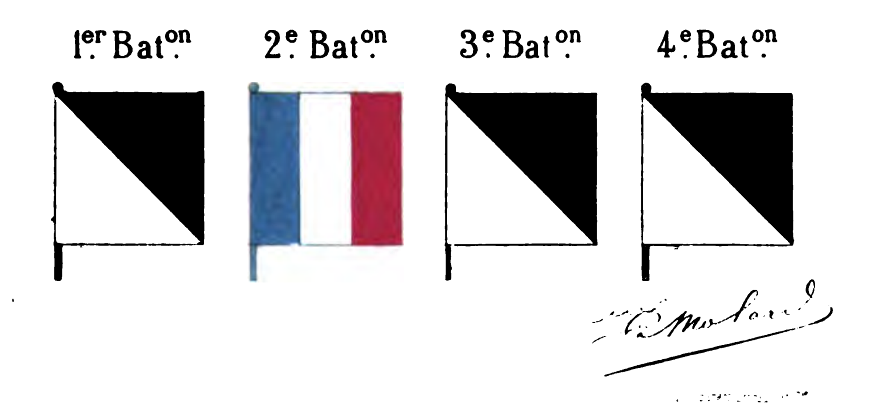
L'esplanade du Champ de Juillet à Limoges avait été réservée pour les invités; une tribune était spécialement destinée au général commandant le corps d'armée et aux principales autorités.

Dès 9 heures, une foule considérable se pressait de toutes parts dans les allées; à 9 heures et demie, toutes les troupes de la garnison venaient se masser face à la tribune. Elles étaient placées sous les ordres du général Bocher.

A 10 heures, le général en chef débouche sur le Champ de Juillet, suivi de tout son état-major; les tambours et clairons battent et sonnent aux champs, pendant que les

DRAPEAU & FANIONS
actuels
14 JUILLET 1880





foule. Elle vient d'apercevoir, entre les mains du général, le premier des drapeaux destinés aux régiments de la garnison.

Ce drapeau est le nôtre, c'est celui du 63ᵉ. Il se compose d'une hampe en bois de frêne peinte en bleu, terminée à sa base par un sabot en bronze. A l'extrémité supérieure, est fixée l'étamine en tissu serré de soie gros de Naples. Cette étamine est divisée en trois lés, bleu, blanc et rouge, réunis par des coutures presque invisibles. Elle est bordée sur ses quatre côtés d'un galon lézardé que termine, sur les côtés libres, une frange à torsades en argent doré.

Sur la face, est imprimé en lettres dorées l'inscription: « **République française — 63ᵉ régiment d'infanterie.** » Sur le revers, est la belle devise nationale: « **Honneur et Patrie** »; au-dessous, les noms de « **Gênes, Friedland, Chiclana, Fleurus** ». Nous avons dit dans une autre partie ce que doivent nous rappeler ces noms.

Dans les quatre coins de chaque face, est le chiffre **63** encadré dans une couronne de chêne et de lauriers.

Le couronnement se compose d'un fer de lance monté sur socle rayonnant et d'une bague à laquelle est fixée la cravate tricolore.

Cette dernière est en tissu de soie; elle est bordée à son extrémité d'une frange d'or et porte, à chacune de ses extrémités, brodé en or et entouré d'une couronne de chêne et de lauriers également brodée en or, le chiffre **63ᵉ**.

Sur le socle sont, d'un côté les initiales **R. F.**, de l'autre, l'inscription « **63ᵉ d'infanterie** ».

A la remise des drapeaux, succède une autre cérémonie émouvante : les officiers promus ou nommés dans la Légion d'honneur viennent se placer devant le général Schmitz pour se faire recevoir.

Au 63e, le colonel Horcat reçoit la croix de commandeur de la Légion d'honneur; les capitaines Boizeaud, Davrainville, Renaud, reçoivent celle de chevalier.

Cette cérémonie achevée, le général en chef quitte la tribune, remonte à cheval et passe la revue des troupes qui défilent ensuite devant lui, heureuses et fières de faire flotter au vent leur nouveau drapeau.

Le drapeau! « oui, c'est bien l'image de la France, c'est bien l'image de ce qu'elle aime, admire et honore le plus, car c'est l'emblème du sacrifice. Il parle à tous un un langage ferme et limpide, entendu des plus humbles comme des plus grands: Il faut le suivre quand il avance, et s'il tombe, le relever pour aller plus loin; cela est simple et cela suffit. »

Du 8 au 16 septembre, le régiment prenait part aux manœuvres d'automne.

Le 22 mai 1881, le colonel Horcat, prématurément admis à la pension de retraite, quittait le cœur brisé le commandement du régiment, dont il emportait le respect, l'affection et l'estime.

COLONEL NOYER (ERNEST-BENJAMIN)

29 MAI 1881

Né le 21 juin 1828 à Brest (Finistère). — Élève à l'École spéciale militaire, le 6 décembre 1845. — Sous-lieutenant au 73e régiment d'infanterie, le 1er octobre 1847. — Lieutenant au 64e régiment d'infanterie, le 3 mars 1852. — Capitaine au 64e régiment d'infanterie, le 2 août 1858. — Capitaine adjudant-major, le 24 mai 1859. — Chef de bataillon au 10e régiment d'infanterie, le 24 août 1870. — Lieutenant-colonel au 45e régiment d'infanterie, le 17 novembre 1876. — Colonel du 63e régiment d'infanterie, le 29 mai 1881.

Campagnes : 1855, 1856, Crimée; 1859, Italie; 1870-1871, contre l'Allemagne.

Blessure. — Contusion à l'épaule gauche, par un éclat d'obus, le 11 octobre 1870, devant Metz.

Décorations. — A reçu la Médaille d'Italie; Chevalier de la Légion d'honneur, 28 décembre 1867; Officier, 12 juillet 1880; Commandeur juin 1886.

Le 27 juin 1881, le colonel Noyer, nommé par décret du 29 mai, prenait le commandement du régiment à Limoges.

Le 11 juillet, le 1er bataillon qui avait relevé, le 15 octobre 1880, le 4e dans le détachement de Paris, quittait cette ville pour se rendre en Algérie, où il devait rester jusqu'à la fin de septembre 1883.

Pendant son séjour en Afrique, séjour qui n'offre rien de particulier à signaler, ce bataillon, débarqué à Alger le 15 juillet, occupa successivement les villes ou postes de Milianah, Cherchell, Tenès, Orléansville, Dellys, Fort-National, Dra-el-Mizan, Tizi-Ouzou.

En dehors des grandes manœuvres qui viennent rompre la monotonie de la vie de garnison, l'existence du régi-

ment, pendant les années 1881, 1882, 1883, 1884, s'écoule paisiblement à Limoges, au milieu des travaux multiples de l'instruction.

Il n'y a rien de saillant à relever pendant cette période de quatre années uniquement consacrée au travail par le régiment qui tient à être absolument prêt pour le jour où il sera appelé à combattre le bon combat pour la Patrie.

Nous nous bornerons donc à enregistrer pour mémoire que le 63e prit successivement part aux manœuvres d'automne du 12e corps aux dates ci-après :

Du 16 septembre au 1er octobre 1881.
Du 4 au 18 septembre 1882.
Du 6 au 19 septembre 1883.
Du 5 au 19 septembre 1884.

Signalons encore la rentrée à Limoges du 1er bataillon. Embarqué à Alger le 28 septembre 1883, il débarquait à Port-Vendres le 29 et, ainsi qu'il a été dit plus haut, arrivait à Limoges le 11 octobre.

Le 13, le 2e bataillon quittait à son tour cette ville pour aller occuper, dans le 6e corps, les forts de Liouville et de Gironville.

L'année 1885 menaçait de s'écouler aussi calme que ses devancières, lorsque tout à coup, le 27 avril, le Ministre informait par dépêche le général commandant le 12e corps, qu'il avait l'intention de former, pour être concentrée dans le Midi, une division de réserve qui serait éventuellement envoyée au Tonkin, et que le 63e avait à fournir deux bataillons (les 3e et 4e) à cette formation.

Les instructions ministérielles arrivées postérieurement portaient les prescriptions suivantes :

« Ces deux bataillons seront tenus prêts à être dirigés, dans la première quinzaine de mai, sur le camp du Pas-

des-Lanciers (15e corps) pour entrer dans la composition de la 3e division du corps du Tonkin. (Division de réserve.)

« Ils seront constitués chacun à l'effectif de 800 hommes. Le noyau de ces bataillons sera constitué au moyen des hommes valides de chacun d'eux.

« Pour porter les fractions mobilisées à leur effectif de guerre, des prélèvements seront opérés sur les corps de troupe du 12e corps ainsi que sur certains régiments des 14e et 15e corps d'armée.

« La formation des bataillons mobilisés s'achèvera au Pas-des-Lanciers, où seront dirigés les détachements de renfort. »

Le 4 mai, le 4e bataillon du régiment qui avait été envoyé à Angoulême le 1er décembre 1883, par suite de l'insuffisance du casernement de Limoges, rejoignait la portion centrale pour se mobiliser dans les conditions prescrites par les ordres ministériels.

Ce même jour, le Ministre donne l'ordre de porter au complet, au moyen de permutations dans le régiment, les cadres d'officiers des compagnies partant.

En exécution de ces ordres, les deux bataillons et l'état-major sont composés ainsi qu'il suit :

ÉTAT-MAJOR

MM. Robillard, lieutenant-colonel, commandant.
Lippacher, capitaine ffons de major.
Petit-Girard, lieutenant d'armement.
Denet, lieutenant adjoint au trésorier.
Fabre, médecin-major de 2e classe.
Barreau, médecin aide-major de 2e classe.

3e BATAILLON

Pessonneaux, *chef de bataillon.*
Maréchal, *capitaine adjudant-major.*

1re compagnie.	Carol, capitaine.
	Latapie de Balaguier, lieutenant.
	Morbois, sous-lieutenant.
2e —	Wagner, capitaine.
	Lhermitte, lieutenant.
	Quantin, sous-lieutenant.
3e —	Potier, capitaine.
	Wolff, lieutenant.
	Picot, sous-lieutenant.
4e —	François, capitaine.
	Henry, lieutenant.
	De Rigaud, sous-lieutenant.

4e BATAILLON

Guillomet, *chef de bataillon.*
Lippacher, *capitaine adjudant-major.*

1re compagnie.	Revol, capitaine.
	Yharrassari, lieutenant.
	Bardon, sous-lieutenant.
2e —	Michel capitaine.
	Bonnefoy, lieutenant.
	Blanc, sous-lieutenant.
3e —	De Pélacot, capitaine.
	Donadieu, lieutenant.
	Lanxade, sous-lieutenant.
4e —	Thirion, capitaine.
	Grosset, lieutenant.
	Pernice, sous-lieutenant.

Le 7 mai, nos deux bataillons recevaient l'ordre de se mettre en route pour le camp du Pas-des-Lanciers le dimanche 10, à 11 heures du soir.

Le 9 mai, le colonel leur faisait ses adieux par l'ordre

du régiment suivant, dans lequel perçaient les regrets, on pourrait dire les larmes, du chef, navré de voir partir la majeure partie de son régiment et de ne pouvoir la conduire :

« Officiers, sous-officiers et soldats des 3e et 4e bataillons,

« Vous allez faire partie de la division de réserve destinée au Tonkin. Au nom des camarades du régiment, je vous souhaite bon voyage et bonne chance à tous.

« J'aurais voulu vous conduire, où que vous alliez ; l'organisation spéciale donnée à la division me prive de cet honneur. J'en éprouve le plus profond regret.

« Dans quelques circonstances que vous vous trouviez, rappelez-vous toujours que vous représentez le 12e corps et que vous êtes du 63e.

« Signé : colonel NOYER. »

Le 9 au soir, tous les officiers des corps et services de la garnison de Limoges se pressaient dans les salons du cercle des officiers, pour faire leurs adieux aux camarades qui partaient. Les généraux Japy, commandant le 12e corps d'armée, Lanty, commandant la 23e division, Désandré, commandant la 45e brigade, étaient là également.

Vers 10 heures, le général Japy adressa, en son nom personnel et au nom de tous les officiers du 12e corps, ses adieux aux officiers du 63e. Le lieutenant-colonel Robillard, en le remerciant, se fit avec chaleur l'interprète des officiers du régiment, en disant combien ils regrettaient de partir sans le colonel.

Le lendemain 10, à 8 heures et demie du matin, les 3e et 4e bataillons étaient rangés en bataille sur le Champ de Juillet.

Le général commandant le 12e corps, accompagné des généraux Lanty et Désandré, les passa en revue ; puis il

réunit les officiers autour de lui et, avec sa haute expérience, il leur donna de précieux conseils.

Immédiatement après eut lieu le défilé.

Au rapport de ce jour, nos troupes eurent connaissance des adieux que leur faisait le général en chef par l'ordre général suivant :

« Officiers, sous-officiers et sodats,

« Vous avez l'honneur d'avoir été choisis pour faire partie de la division de réserve du corps d'armée du Tonkin.

« Le but que vous avez à atteindre sera peut-être éloigné et difficile.

« Quel qu'il soit, vous saurez remplir la mission qui vous incombera, et je suis sûr qu'à votre retour la France dira du 63e qu'il a bien mérité de la Patrie.

« Signé : Général JAPY. »

Le soir, à 10 heures, nos deux bataillons, massés dans la cour de la caserne des Bénédictins, la quittèrent pour se rendre à la gare.

Les musiques des 63e et 78e et les fanfares des 17e chasseurs et 20e dragons, escortées par de nombreux flambeaux, ouvraient la marche ; derrière elles, venaient le colonel Noyer et le lieutenant-colonel Robillard, puis un groupe nombreux d'officiers de toutes armes, enfin les deux bataillons.

Arrivés à la gare, où se trouvaient tous les généraux, l'embarquement s'opéra avec une célérité et un calme qui prouvaient combien ces exercices étaient familliers au régiment.

A 11 heures précises, après l'échange des dernières poignées de main et des derniers souhaits, le train qui emportait nos deux bataillons se mit en marche. Tous groupés aux portières saluaient par leurs cris le colonel qui, resté

jusqu'au bout près d'eux, avait les larmes aux yeux de voir partir sans lui la plus belle moitié de son régiment.

Mais, hélas ! à ces partants, l'avenir réservait un tout autre destin que celui qu'ils avaient rêvé, et tous ces cœurs qui battaient à l'espoir de voir s'ouvrir bientôt devant eux la période de gloire et de combats auxquels ils s'étaient si vaillamment préparés allaient être cruellement déçus.

Une consolation leur resta du moins : c'était la certitude de ne pas être éloignés à plus de 3,000 lieues de la mère-patrie, si elle avait à envoyer ses régiments sur la frontière, et de pouvoir, le cas échéant, prendre leur part glorieuse à la guerre de la revanche.

Le 13 mai, nos bataillons arrivaient au camp du Pas-des-Lanciers, à l'effectif de :

33 officiers,
421 hommes de troupe,
17 chevaux.

La division de réserve s'organise ; elle est placée sous les ordres du général Coiffé.

Le 63ᵉ fait, avec le 47ᵉ, partie de la 1ʳᵉ brigade (général Péreira) et s'installe au camp nord.

Dès le 20, les renforts destinés à compléter les bataillons à l'effectif de 800 hommes commencent à arriver. Ils sont fournis au régiment par les 14ᵉ, 22ᵉ, 30ᵉ, 47ᵉ, 50ᵉ, 55ᵉ, 75ᵉ, 78ᵉ, 80ᵉ, 96ᵉ, 97ᵉ, 99ᵉ, 107ᵉ, 108ᵉ, 138ᵉ et 140ᵉ régiments d'infanterie.

L'effectif des bataillons du 63ᵉ se trouve par suite porté, le 30 mai, aux chiffres suivants :

État-major. . .	5 officiers,		14 hommes de troupe.		
3ᵉ bataillon . .	14	—	808	—	—
4ᵉ — . .	14	—	809	—	—

17 chevaux.

Tout le monde est prêt; chacun ne demande qu'à marcher.

Mais presque aussitôt, la hideuse fièvre typhoïde fait son apparition au milieu de cette masse d'hommes et frappe sur eux à coups redoublés.

En vain, les camps sont changés et toutes les mesures préventives prises pour enrayer et combattre le fléau; rien n'y fait, le mal s'acharne après sa proie, les effectifs fondent avec rapidité.

Bientôt, il ne reste plus qu'un seul moyen de lui échapper : c'est de dissoudre la division.

C'est ce qui fut fait au mois de juillet. Le 19, nos bataillons quittaient le camp du Pas-des-Lanciers pour rentrer à Limoges où ils arrivèrent le 21.

Successivement campés près de cette ville, d'abord à la châtaigneraie de Couzeix, puis à l'hippodrome, ils ne rentraient en caserne que le 9 septembre, après que toute trace de maladie eut disparu.

Le 10 septembre, le conseil d'administration était dissous et les 3e et 4e bataillons rentraient à nouveau dans la composition normale du régiment.

Le 17, ce qui restait des renforts venus d'autres corps était renvoyé à leurs régiments.

Dans cette période de moins de six mois, nos bataillons mobilisés avaient eu près de la moitié de leur effectif atteint par la fièvre typhoïde et avaient perdu 37 hommes.

Pendant cette même année 1885, le 1er bataillon, resté seul à Limoges avec le dépôt, avait pris part en se dédoublant aux manœuvres d'automne (du 7 au 20 septembre) avec tous les réservistes du régiment.

La veille de la rentrée à Limoges à la suite de ces manœuvres, le bataillon était cantonné à Saint-Victurnien, lorsque vers 10 heures du soir, un violent incendie se

déclare. Aussitôt, malgré leur fatigue, nos hommes sont debout et, après deux heures d'un travail acharné, ils sont maîtres du feu.

Le maire de cette commune exprima au colonel tout ses remercîments pour le dévouement dont avaient fait preuve les militaires du régiment.

A partir de ce moment jusqu'au 1er juillet 1887, jour auquel s'arrête cet historique, il n'y a plus rien à signaler que la part prise par le régiment aux manœuvres de corps d'armée.

A cette heure, le 63e occupe les emplacements suivants :

État-major, 1er, 2e, 4e bataillons et dépôt à Limoges.

3e bataillon, forts de Liouville, de Gironville et de Jouy, où il a remplacé, en octobre 1886, le 2e bataillon.

Il appartient au 12e corps d'armée, général Japy ; 23e division, général Jacquelot de Moncets.

Il fait, avec le 78e, partie de la 45e brigade, placée sous les ordres du général Désandré.

« Le 63e est un excellent régiment dont le passé honore son drapeau; il peut avec orgueil rappeler ses trois périodes d'Afrique, et il a montré au combat de Spickeren qu'il ne cédait le terrain qu'à des troupes trois fois plus nombreuses.

« Officiers et soldats du 63e, persévérez dans vos travaux, vous avez le droit de porter la tête haute; restez toujours unis pour l'amour du pays, la France pourra de nouveau, dans toutes les circonstances, compter sur le 63e. »

Ordre d'inspection générale.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MILITAIRES HONORABLEMENT CITÉS DANS LA 3e PÉRIODE

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

P

R

S

T

V

W

Z

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES FAITS NON CITÉS DANS LE COURS DE L'HISTORIQUE ET HONORABLES POUR LES MILITAIRES DU RÉGIMENT.

---

15 mai 1823. — **Dreulette** (Jean-Marie), de la 2e compagnie du 2e bataillon. Cité à l'ordre du régiment, pour avoir à Besançon sauvé en exposant sa vie un soldat du corps qui se noyait dans le Doubs.

A reçu du Ministre de l'intérieur une médaille d'argent.

11 janvier 1825. — **Luciez** (Louis-Désiré-Joseph), de la 2e compagnie du 3e bataillon. A puissamment concouru à éteindre l'incendie qui s'était déclaré à la citadelle d'Ajaccio, en se jetant au milieu des flammes, pour en arrêter les progrès et diriger la pompe à feu.

6 décembre 1825. — **Pipon** (Jean-Baptiste), de la 3e compagnie du 3e bataillon. — Voyant un de ses camarades se noyer, s'élança dans la mer, tout habillé, au risque de périr lui-même et fut assez heureux pour sauver son camarade.

A reçu du Ministre de l'intérieur une médaille d'argent.

27 janvier 1827. — **Simon-Fabre**, de la 4e compagnie du 1er bataillon. — A reçu du corps municipal de la ville de Marseille des remerciements publics et une gratification de 50 fr., pour avoir sauvé, au péril de sa vie, une

femme qu'un acte de folie avait portée à se précipiter de la toiture d'une maison en bas.

27 juillet 1827. — **Hoden** (Théodore), grenadier du 3ᵉ bataillon. — Voyant un de ses camarades se noyer, se jeta à la mer tout habillé et, après bien des efforts et des dangers, parvint à le rejoindre et le ramena à bord.

A reçu du Ministre de l'intérieur une médaille d'argent.

7 août 1730. — **Thomas**, caporal de grenadiers. — A fait preuve de courage et de dévouement en sauvant la vie à un jeune homme de Saint-Girons qui, en se baignant dans la rivière, était entraîné par le courant de l'eau dans un tourbillon où il avait disparu.

Extrait d'un ordre du jour du 2 février 1833. — Le 24 janvier, un incendie éclata à 8 heures du soir dans la commune de Tournefeuille, où se trouve cantonnée la compagnie de voltigeurs du 2ᵉ bataillon du régiment; aussitôt que M. le lieutenant d'Ornano, commandant cette compagnie, en eut connaissance, il fit prendre les armes à sa compagnie et se transporta sur les lieux pour y donner les secours que les circonstances pouvaient exiger. Le feu, excité par un vent très fort, menaçait la commune d'une destruction entière. M. d'Ornano et la compagnie sous ses ordres n'hésitent pas un seul instant; ils s'élancent au milieu des flammes et, au péril de leur vie, se rendent maîtres du feu. La maison incendiée était entourée de meules de paille qui, par les soins des voltigeurs, furent garanties et sauvèrent le village d'une destruction certaine. Je citerai, au nom de toute la compagnie, ceux qui se sont le plus particulièrement distingués : M. d'**Ornano**, lieutenant, les caporaux **Mineau** et **Refrognet**, les voltigeurs **Latreille, Souillard, Bonnin**.

14 septembre 1834. — Le tambour **Jouguet**, des grenadiers du 2e, a reçu devant tout le régiment sous les armes, à l'inspection du dimanche et des mains du colonel, une superbe médaille d'argent frappée en son honneur et que le Ministre lui décerne pour perpétuer le souvenir du dévouement avec lequel Jouguet a deux fois sauvé la vie à des soldats qui se noyaient.

Ordre du jour du 8 juillet 1835 :

« Je regarde comme un devoir pour moi de signaler au régiment la belle conduite qu'à tenue la cantinière, femme **Sauquet**, du 1er bataillon, dans la pénible expédition qu'un détachement du 63e vient de faire.

« Par la chaleur la plus accablante, lorsque les soldats les plus robustes succombaient à la fatigue, quand plusieurs payaient noblement de leur vie l'honneur de ne pas quitter leurs rangs, Mme Sauquet a donné les preuves du plus énergique dévouement, en se portant partout où il y avait un soldat à secourir et lui prodiguant les soins qui étaient en son pouvoir.

« Le sergent Sauquet, son mari, étant tombé sans connaissance, cette digne femme s'est chargée de ses armes et n'a pas moins continué à soigner les malades. »

18 octobre 1835. — A l'attaque du camp des Arabes, sur les premières croupes de l'Atlas, près Haoutch-Mouzaïa, les cantinières, femmes **Sans** et **Espagnol**, ont été constamment au milieu des tirailleurs du régiment. Elles ont secouru les blessés des zouaves, sans vouloir accepter le prix de l'eau-de-vie qu'elles leur donnaient, et Mme Sans a offert la goutte à M. le lieutenant-général baron Rapatel, au milieu du feu et pendant que les balles pleuvaient tout autour.

12 décembre 1836. — **Ronot** (Charles-Félix), caporal de grenadiers. — Ayant vu tomber à la mer un soldat du 2e léger qui s'embarquait en même temps que lui à Bône, après l'expédition de Constantine, l'a sauvé au péril de ses jours.

A reçu une médaille d'honneur en argent.

29 mars 1842. — Ce jour-là, vers 4 heures du soir, huit religieuses de la maison du Bon-Pasteur à Saint-Nicolas, faisant une promenade en bateau sur l'étang qui baigne les murs de cet établissement, tombèrent dans l'eau.

Les nommés **Traversier**, grenadier au 2e bataillon, et **Jourdain**, caporal à la 1re compagnie du 2e bataillon, se précipitèrent dans l'étang du haut d'une maison et vinrent, au péril de leur vie, arracher cinq de ces malheureuses femmes à une mort certaine. Ce ne fut qu'après des peines infinies et un séjour de deux heures dans l'eau, que ces deux hommes réussirent à retrouver les cadavres des trois autres religieuses.

Ont reçu chacun une médaille d'honneur.

25 mars 1852. — Mise à l'ordre de la 4e division militaire du sergent-fourrier **Borges** (Louis), des grenadiers du 1er bataillon, pour l'intrépidité et le dévouement dont il a fait preuve dans un incendie.

16 juin 1856. — M. le maréchal commandant l'armée du Nord témoigne par un ordre du jour sa satisfaction au soldat **Amoureux**, pour le courage dont il a fait preuve en se précipitant à la mer pour sauver deux jeunes enfants qui se noyaient.

8 août 1859. — Mise à l'ordre du régiment des nommés **Ledreux, Barbu, Chennevières, Brière, Roguenet,** pour leur belle conduite dans un incendie.

13 janvier 1878. — Ordre du régiment :

Le sergent-major **François** a fait preuve d'énergie et de courage en prêtant son appui à un gendarme qui procédait à une arrestation et en maintenant, le sabre à la main, une foule hostile qui cherchait à délivrer le prisonnier.

19 mars 1879. — Ordre du régiment :

Le 16 du courant, à 11 heures du soir, deux gendarmes furent entourés, rue des Frères (à Brive), par une trentaine d'individus qui voulaient s'opposer à l'arrestation de deux d'entre eux. Ils allaient se trouver débordés par une foule croissante et irritée, lorsque le caporal Poggi, qui passait à proximité, fut requis de leur prêter main-forte. Le caporal **Poggi,** sans la moindre hésitation, mit son sabre à la main et parvint par son énergie et sa vigueur à maintenir en respect les principaux agresseurs et coopéra à leur arrestation.

6 juillet 1883. — Ordre du régiment :

Dans la journée du 2 juillet, le soldat **Boyard,** employé à la natation, ayant entendu appeler au secours, s'est jeté résolument à l'eau tout habillé.

Grâce à sa généreuse initiative, son courage et son sang-froid, il est parvenu à sauver d'une mort certaine un caporal du 78e, qui allait disparaître, entraîné par les remous d'un barrage.

Cet acte de dévouement fait le plus grand honneur au soldat Boyard, qui d'ailleurs a déjà fait preuve plusieurs

fois du même courage, notamment l'an dernier, en faisant tous ses efforts pour sauver un enfant qui se noyait dans la Seine.

22 novembre 1885. — Ordre du régiment :

Le 1er novembre à Saint-Mihiel, un cheval attelé à une voiture s'était emporté et allait pénétrer sur la place, où une fête avait attiré un grand nombre de personnes et d'enfants, lorsque les nommés **Bernard** (Jean) et **Magne** (Maximin), se sont jetés bravement sur lui et sont parvenus à l'arrêter.

Aussi modestes que courageux, ces deux hommes avaient tenu secret ce qu'ils avaient fait, et leur acte de dévouement n'a été porté à la connaissance de leurs chefs que quelques jours après, par une personne qui en avait été témoin.

Magne et Bernard ont reçu du Ministre de l'intérieur un diplôme d'honneur.

CAMPAGNES DU RÉGIMENT

Depuis son origine.

BATAILLES, COMBATS, SIÈGES PRINCIPAUX AUXQUELS IL A PRIS PART.

PREMIÈRE PÉRIODE

Guerre de Hollande : 1672, 1673, 1675, 1677, 1678. — Sièges de Nimègue, de Maëstricht ; bataille de Seneffe ; siège de Bellegarde ; combat d'Espolla, siège de Puycerda.

Guerre de la Ligue d'Augsbourg : 1684, 1689, 1690, 1691, 1693, 1695, 1697. — Sièges de Luxembourg, de Campredon : combat du cap Lescot ; sièges de Seu-d'Urgel, de Roses ; bataille du Ter ; sièges de Palamos, de Girone, d'Ostalrich, de Castelfollit, de Barcelonne.

Guerre de la Succession d'Espagne : 1702, 1703, 1704, 1706, 1708, 1709, 1712, 1713. — Combats de Nimègue, d'Eckeren ; batailles de Ramillies, d'Oudenarde ; siège de Lille ; bataille de Malplaquet ; siège d'Arras ; bataille de Denain ; prises de Douai, de Bouchain, du Quesnoy ; siège de Landau.

Guerre de la Succession de Pologne : 1735. — Combat de Klausen.

Guerre de la Succession d'Autriche : 1745, 1746, 1747. — Siège de Tournay ; bataille de Fontenoy ; sièges d'Oudenarde, d'Ostende, de Nieuport, d'Ath, de Bruxelles, de la citadelle d'Anvers ; combat de Perwez ; siège de Namur ; combat de Rocoux ; sièges du fort de la Perle, de Liefkenhoëck, d'Hulst, d'Axel ; bataille de Lawfeld.

Guerre de Sept ans: 1757, 1758, 1759, 1760. — Combat d'Haastembeck; bataille de Crefeld; siège de Munster; combats de Corbach, de Warbourg; affaires de Willingshausen.

2e PÉRIODE.

Italie: 1797, 1798, 1799, 1800. — Combats de l'Avizio, de Tramin; prise de Venise; bataille de Vérone; combats de Magnano, de Vaprio et de Cassano, de Valence, de San-Giuliano; bataille de Novi: siège de Tortone; **DÉFENSE DE GÊNES.**

Grande-Armée: 1805, 1806, 1807. — Opérations contre Jellachich; bataille d'Iéna; combats de Choczim, de Golymin, d'Hoff; bataille d'Eylau; combat de Spanden; **BATAILLE DE FRIEDLAND.**

Espagne: 1808, 1809, 1810, 1811, 1812, 1813, 1814. — Combats de Tudela, de Mallen, de Durango, de Gueñes; bataille d'Espinosa; prise de Madrid; batailles d'Uclès, d'Almaraz, de l'Arzobispo, de Medellin, de Talaveyra; opérations sous Cadix; **(BATAILLE DE CHICLANA)**; combat de Triana; bataille des Arapiles; combats de Bañolas, de Molino del Rey; bataille de Toulouse.

Allemagne: 1809 (1er bataillon). — Combat d'Ebersberg; batailles d'Essling, de Wagram.

Saxe: 1813 (4 bataillons). — Batailles de Lutzen, de Bautzen; combat de Wurschen; bataille de Dresde; combat de Kulm; sièges de Dresde, de Stettin, de Glogau, de Dantzig.

Rhin: 1814. — Opérations sous Mayence.

Belgique: 1815. — **BATAILLE DE FLEURUS**; combat de Wavre.

3e PÉRIODE.

Afrique: 1835, 1836, 1837, 1838, 1839. — Opérations contre les Hadjoutes; combats de la Rassauta, de Mouzaïa, de l'Habra; opérations de Milianah; combat de l'Oued-Lallegh; opérations sur Blidah; expéditions de Mascara et de Tlemcen; expédition de la Mitidja; 1re expédition de Constantine; expédition aux environs de Blidah; expédition dans le pays des Isser; expédition dans la Mitidja, dans le pays des Hadjoutes; prise de

possession de Koléah, de Blidah ; nombreux combats ; travaux importants.

Afrique : 1862, 1863, 1864, 1865. — Colonne sur la frontière tunisienne ; colonne de Kabylie ; combats de Daget-el-Mara, de Dra-Kalaoum, de Takitount, de Merdj-Soual ; colonne de Lagouat.

Guerre franco-allemande : 1870-71. — Bataille de Spickeren ; Metz ; défense de Phalsbourg ; défense de Toul. Armée de l'Est : combat d'Arcey ; bataille d'Héricourt.

Afrique : 1871, 1872, 1873, 1874. — Colonne de Bougie ; nombreux travaux.

Afrique (1er bataillon) : 1881, 1882, 1883.

APPENDICE

RETRAITE DE CONSTANTINE

1836

Dans un ouvrage paru en 1885, sous le titre de « *Types militaires d'antan. — Généraux et Soldats d'Afrique* », l'auteur, parlant de la retraite de Constantine en 1836, s'exprime ainsi :

« L'ordre de marche prescrivait que le 63ᵉ formerait « l'arrière-garde ; mais ce régiment qui *était sur le Coudiat-Aty fila bon train vers la tête de la colonne et le bataillon* « *du 2ᵉ léger se trouva, par suite de cette fausse manœuvre, à* « *la place de ce régiment......*

« Prenant résolument l'arrière-garde que les circons- « tances lui imposaient, il empêcha que la retraite ne se « changeât en déroute, en repoussant victorieusement les « efforts de milliers de cavaliers et de Kabyles acharnés à « notre poursuite.....

« *En reprenant notre marche, le commandant Changarnier* « *aperçut, à 200 mètres de nous, le 63ᵉ cheminant tranquil-* « *lement vers le campement qu'on voyait déjà s'installer au* « *Summah.....*

« *Le colonel Hecquet n'était pas au bout de ses peines. A* « *peine arrivé au Summah, où l'état-major était encore à che-* « *val pour recevoir les corps qui arrivaient successivement et*

« en désordre, il fut vertement apostrophé par le maréchal et « renvoyé à l'arrière-garde. Comme nous arrivions nous- « mêmes au camp, le 63e n'eut pas bien loin à aller. »

Cette anecdote est très jolie et fait le plus grand honneur à l'affection de l'auteur pour le bataillon du 2e léger, auquel on est loin de contester la belle part de gloire qui lui revient dans cette journée.

Elle n'a qu'un défaut : c'est de n'être vraie que dans la relation du service rendu ce jour-là à l'armée par ce bataillon, de concert avec le 63e.

Et d'abord, le 63e n'a **jamais mis les pieds sur le Coudiat-Aty,** lors de la première expédition de Constantine. Placé sur le plateau du Mansourah, il n'en est descendu que pour marcher à l'attaque de la porte d'El-Kantara.

En ce qui concerne l'accusation (dirions-nous, si le mot n'était pas un peu gros pour la réfutation d'un livre d'anecdotes) portée contre le régiment d'avoir filé bon train et laissé sa place à l'arrière-garde au bataillon du 2e léger, nous allons voir que *cette place était assignée à ce bataillon, concurremment avec une fraction du 63e, par l'ordre de marche donné par le maréchal.*

Et quand enfin l'auteur dit : « En reprenant notre marche, le commandant Changarnier aperçut à 200 mètres de nous le 63e cheminant tranquillement vers le campement que l'on voyait déjà s'installer au Summah », il suffit de répondre que, pour aller du Mansourah au camp du Summah, l'armée mit près de neuf heures. Je dis près de neuf heures et ce chiffre est officiel.

Du reste, empruntons à quelques auteurs sérieux le récit de la mise en route du corps expéditionnaire, après que le maréchal Clausel se fut décidé à la retraite et l'on verra ce qui reste de cette histoire.

« Le Maréchal n'avait pas encore permis de faire un pas en avant, malgré la tendance assez prononcée à se mettre en mouvement.

« Il faisait établir l'ordre dans lequel il voulait qu'elle marchât.

« Elle fut disposée en deux colonnes séparées par un intervalle de 100 pas, qui laissait la route au milieu, toutes deux par pelotons à distances entières, prêtes à se former l'une à gauche en bataille, l'autre par inversion à droite en bataille. *Le bataillon du 2e léger, en colonnes par divisions à demi-distances et soutenu par des escadrons de chasseurs, formait l'arrière-garde*; il devait, s'il était nécessaire, fermer en se déployant l'intervalle entre les colonnes, où vint s'encadrer le nombreux convoi qu'il fallait protéger. .... Lorsque ces soins eurent été pris, sur l'ordre du maréchal, *l'armée s'ébranla d'un seul mouvement et se mit en marche avec une excessive lenteur*...... On mit 4 heures à faire la première lieue de poste, près de 3 à faire la seconde et plus d'une heure et demie pour faire la troisième, n'étant plus poursuivis. »

(*Journal de l'expédition et de la retraite de Constantine en 1836*. Par un officier de l'armée d'Afrique. Paris, 1837.)

« ...... L'ennemi, renonçant alors aux charges, reprit son système de tiraillement et fut, *pendant tout le reste de la journée, contenu à distance, tant par le bataillon Changarnier, que par le 63e de ligne et quelques escadrons de chasseurs.* »

(*Annales algériennes par Pellissier de Reynaud.* Alger, 1854.)

« Enfin, le corps expéditionnaire formé en carré s'ébranle; les spahis sont à l'avant-garde et partent les pre-

miers; vient ensuite le bataillon d'Afrique, puis, ce qui reste de bagages, flanqué à droite par le 17ᵉ léger et le 59ᵉ, à gauche par le 62ᵉ et *une partie du 63ᵉ. Le reste du 63ᵉ, les chasseurs à cheval et le bataillon du 2ᵉ léger se placent à l'arrière-garde......* Le mouvement se continue lentement, sans désordre ni murmure.....

« Les musulmans concentrent leurs efforts sur le bataillon du 2ᵉ léger qui formait la pointe de l'extrême arrière-garde..... »

(*Campagnes de l'armée d'Afrique* par le duc d'Orléans).

Voilà donc bien démontré que, contrairement à l'assertion de l'auteur de *Généraux et Soldats d'Afrique,* le 63ᵉ :

1° N'a jamais mis les pieds sur le Coudiat-Aty;

2° Que le bataillon du 2ᵉ léger, en formant au moment de la retraite l'extrême arrière-garde, n'a pas pris la place du 63ᵉ, mais bien celle qui lui était assignée dans les ordres donnés par le maréchal.

Dans les extraits que nous venons de citer, nous voyons que nulle part il n'est fait mention de cette fugue « bon train » dont parle l'auteur.

Dans l'un d'eux, au contraire, il est dit que « pendant « tout le reste de la journée, l'ennemi fut contenu tant « par le bataillon Changarnier, que par le 63ᵉ de ligne et « quelques escadrons de chasseurs. »

Nous serions donc fondé à dire que cette dernière accusation n'est pas plus vraie que les autres. Eh bien, nous avouerons que ces preuves ne nous ont pas encore suffi. Nous avons tenu à les corroborer par l'avis d'un témoin oculaire assez haut placé par sa position pour mettre son jugement bien au-dessus des mesquines rivalités de corps.

Le duc de Nemours qui assistait comme volontaire à

l'expédition ne quitta pas le maréchal Clausel pendant toute sa durée. Il était donc bien placé pour savoir ce qui s'était passé, et si le fait était vrai, il était fort peu probable qu'il n'en eût pas eu connaissance.

Nous nous sommes donc permis de nous adresser à lui et, en lui signalant l'extrait cité plus haut de l'ouvrage du capitaine Blanc, nous l'avons prié de vouloir bien nous faire connaître ce qu'il fallait en croire.

La réponse est faite pour satisfaire, je crois, les plus difficiles; c'est pour le régiment un véritable document historique; aussi, M[gr] le duc de Nemours voudra-t-il bien et nous excuser de reproduire ici sa lettre et recevoir en même temps toute l'expression de notre bien respectueuse reconnaissance.

Paris, 1[er] février 1886.

« J'ai reçu il y a quelques jours la lettre que vous m'avez écrite et par laquelle vous invoquez mes souvenirs au sujet d'un passage d'un livre publié l'an dernier, sous le titre de *Généraux et Soldats d'Afrique*, par le capitaine Blanc.

« Ce passage se rapporte à la 1[re] expédition de Constantine et concerne le 63[e] régiment.

« *A l'époque de l'expédition de Constantine, non plus que depuis lors, jusqu'au moment où j'ai lu dans le susdit ouvrage le passage que vous mentionnez, je n'avais aucunement entendu parler des faits que ce passage relate. En le lisant, j'avais comme vous remarqué que M. le capitaine Blanc commettait une erreur, lorsqu'il disait que le 63[e] était sur le Coudiat-Aty.*

« *Ce régiment n'y a point été. Pendant tout le temps du séjour devant Constantine, il est resté campé sur le plateau de Mansourah et n'a pris part qu'aux opérations qui ont eu lieu de ce côté de la place.*

LISTE

DES

OFFICIERS DU RÉGIMENT DEVENUS GÉNÉRAUX

Hecquet, colonel du 63e, de 1833 à 1840. . . .	Général de division.
Faucheux, colonel du 63e, de 1848 à 1852 . . .	— —
Ferru, colonel du 63e, de 1856 à 1861	— de brigade.
Zentz d'Alnois, colonel du 63e, de 1861 à 1870.	— de division.
Carré de Busserolle, major du 63e, de 1859 à 1862	— de brigade.
Ritter, chef de bataillon au 63e, de 1864 à 1865.	— de division.
Lecer, chef de bataillon au 63e, de 1868 à 1870, actuellement.	— de brigade.
Lespieau, chef de bataillon au 63e, de 1865 à 1870	— de division.
Marthe, lieutenant-colonel au 63e, de 1871 à 1872	— de brigade.
Giovaninelli, lieutenant-colonel du 63e, de 1875 à 1880, actuellement	— —

TABLE

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.





